

Le Démon noir de Ciphang

Lord, Jeffrey

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

GERARD DE VILLIERS

PRÉSENTE

BLADE

**LE DÉMON NOIR
DE CIPHANG**



JEFFREY LORD

VALÉRIAN

JEFFREY LORD

BLADE

LE DÉMON NOIR DE CIPHANG

Adapté de l'américain
par Raymond Audemard
et Philippe Randa



La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© By Book Creation, Inc.
Produced by Lyle Kenyon Engel.
© UGE Poche/GECEP 1993

ISBN 2-285-01167-9
ISSN 0395-7780

CHAPITRE PREMIER

Londres fêtait l'année nouvelle. Les rues illuminées faisaient oublier les rigueurs de la crise économique que traversait le pays. Trêve des confiseurs, trêve des problèmes. Ce soir, le pays dansait et chantait. La bière coulait à pleins tonneaux dans les pubs. Les piétons avaient envahi le bitume. Les voitures klaxonnaient, autant pour célébrer la vieille fête plongeant dans la nuit des temps, que pour progresser dans les rues encombrées. Blade venait de passer une soirée tout à fait charmante avec sa dernière conquête, une jeune blonde avantageuse. Sa main allait et venait le long de sa cuisse recouverte d'un bas soyeux, remontait jusqu'à la fixation du porte-jarretelles, glissait sur le grain fin de la peau et...

... le téléphone sonna !

Blade décrocha avec un temps d'hésitation en maugréant. Il avait fait installer cette ligne directe « pour les cas d'urgence », sur les conseils de J.

« Cas d'urgence, mon œil ! » Il savait très bien ce que cela voulait dire !

— Oui ?

— Blade, je suis content de vous trouver.

Au bout du fil, c'était la voix de J. Ce qui n'avait rien d'étonnant puisque seul le chef du MI6 connaissait cette ligne et était susceptible de l'appeler à tout moment, surtout au plus mauvais !

— Vous savez quelle heure il est ?

— Oui, Blade.

— Et quel jour nous sommes ?

— Oui, Blade, ajouta J manifestement gêné.

— Alors écoutez-moi, sir. Cette fois, si Lord Leighton veut me voir, c'est non ! Il attendra demain.

— Vous savez bien que c'est impossible. Nous vous attendons dans une heure.

— Allez au diable ! Ou demandez au père Noël de me remplacer pour cette fois. Cela le changera des rennes et des paquets-cadeaux.

— Dans une heure, Blade.

Ce dernier reposa un instant le bras portant le combiné sur le

volant avec lassitude. Puis, en soupirant, il répondit à J :

— Deux heures ! Je dois d'abord raccompagner une jeune personne.

— Maximum, alors, vous connaissez Lord Leighton.

Il raccrocha. Blade maudissait ce fichu téléphone de voiture que J lui avait fait installer. Dans sa colère, il voua aux gémonies le vieux savant, le projet Dimension X, J et même le Premier ministre. Et toutes les dimensions de l'univers tant qu'il y était !

— Qui était-ce ? demanda la jeune femme.

— Un gêneur... un gêneur vraiment gênant ! Et je me vois contraint de te raccompagner.

*
* *

Il s'était écoulé quatre bonnes heures lorsque Blade gara sa Range Rover TDI à proximité de la Tour de Londres. Le ronronnement feutré de la puissante turbo diesel, qui alliait ses capacités de véhicule tout terrain à une bonne vitesse de pointe et à un confort de berline de luxe, s'éteignit. Un vent glacial saisit le visage de l'agent spécial, à peine la portière ouverte. Il donna une petite tape amicale au capot de sa voiture.

— Eh bien, ma chère, toi aussi, je dois encore t'abandonner pour quelque temps. Ne prends pas froid.

Il savait que J se chargerait de faire déplacer le véhicule, sinon il risquait de n'en retrouver que la carcasse au retour.

Blade s'avança dans le brouillard humide vers la masse sombre de la forteresse royale. Combien de femmes et d'hommes avaient laissés leur tête et leur vie entre ses murs ? Chaque fois qu'il revenait ici, il se disait qu'il fallait sans doute avoir perdu la tête pour se livrer aux expériences du projet Dimension X. Et si ce n'était pas encore fait, il se pourrait bien qu'il la perdît un jour.

Quel être sensé aurait, comme lui, accepté de se prêter aux rêves déments d'un savant illuminé : explorer quelques-unes des dimensions parallèles de notre univers, visiter des contrées inexplorées, les observer, et revenir faire son rapport. En attendant, Blade le savait, de nouveaux développements du programme qui permettrait à la Grande-Bretagne de régner sur un nouvel empire... transdimensionnel.

Et chaque fois, il plongeait en aveugle, car jamais il ne savait où il allait tomber, ni quand il serait ramené sur Terre. Le temps qui s'écoulait dans ces autres dimensions n'avait aucune correspondance avec celui de la dimension N, la dimension « Normale », la sienne. Il

pouvait aussi bien rester une heure ou une année.

Toujours, il lui fallait se battre !

Il se souvenait de son recrutement par les services secrets anglais, le MI6, alors qu'il était jeune étudiant à Oxford. Il avait vingt ans et avait donné le meilleur de lui-même pour le service, durant plusieurs années, avant d'être sélectionné pour le projet DX. Jusque-là, il avait été le seul à résister au traumatisme de la translation interdimensionnelle. Alors, malgré les recherches et les sélections intensives, il restait l'unique voyageur des dimensions, et devait être prêt à partir à tout moment.

Au loin, on entendait les derniers flonflons de la fête. À une centaine de mètres, deux fêtards ivres traversèrent la rue en chantant et prirent la direction de Tower Bridge.

Blade se retrancha dans l'ombre. Il devait rester discret. C'était l'une des conditions de réussite du projet. Et à cette heure, il avait peu de chance de se fondre dans la foule des touristes.

Il traversa ensuite la petite passerelle au-dessus des douves du château, s'engagea sous l'arche de la poterne. Son pas résonnait sur le pavé humide.

Il atteignit la porte menant vers les laboratoires souterrains de Lord Leighton, le savant qui avait mis au point l'incroyable machine à traverser les dimensions.

Après un premier contrôle d'identité, Blade emprunta l'ascenseur, puis s'arrêta devant une porte gardée par deux hommes, des membres du *Special Branch* du MI6. Un troisième homme, aux tempes grisonnantes, se tenait entre eux.

— Bonsoir J, ou plutôt bonjour.

— Lord Leighton est furieux de votre retard, vous le connaissez.

Les deux gardes s'avancèrent vers Blade pour le soumettre à la batterie de tests d'identification de rigueur.

— Non, non, vous plaisantez sans doute, fulmina J. Nous sommes déjà assez en retard.

Il poussa Blade à l'intérieur du domaine interdit de Lord Leighton.

— Vous n'avez toujours pas trouvé de remplaçant pour moi ? demanda Blade, d'un air faussement détaché.

— Cela vous étonne ?

Blade savait que le MI6 poursuivait avec constance la recherche d'agents pour le projet. Mais il manquait de crédit. Ce qui était d'ailleurs un euphémisme, quand on connaissait le gouffre financier que représentait le Projet Dimension X, cauchemar du Premier ministre qui à chaque discussion sur le budget devait jouer à

l'équilibriste pour dissimuler l'affectation réelle de ces fonds.

— A-t-on prévenu Lord Leighton que sur cette planète et dans cette dimension le 24 décembre est un jour de fête ? interrogea encore Blade.

— Pour lui, cela doit rarement être la fête, médita J.

Blade pensa qu'effectivement, dans son fauteuil roulant, la vie du vieux savant ne devait pas toujours être rose.

Les portes de l'ascenseur ultra-rapide s'ouvrirent, et les deux hommes pénétrèrent bientôt dans la vaste pièce remplie d'ordinateurs. Blade qui, progressivement, se familiarisait avec leur fonctionnement, nota immédiatement que le processus était déjà bien avancé et qu'il devait se presser de se préparer.

Sur son fauteuil roulant électrique, le corps contrefait par la maladie, Lord Leighton tapotait sur son clavier. Il ne se retourna même pas pour saluer les arrivants. Shadwick, occupant les fonctions d'assistant, tant que le matériel fourni par Averoigne Inc. poserait des problèmes d'adaptation au vieux scientifique irascible, prenait des notes en déchiffrant les différents cadrans.

Lord Leighton fit mine de découvrir Blade et traversa la salle sur son fauteuil électrique. Il avait l'air encore plus furieux que d'habitude. Le regard assassin, il assena à Blade un coup de badine, reste, sans doute, de la tradition des châtiments corporels qui caractérisaient l'enseignement britannique.

— Eh bien Lord Leighton, joyeux Noël, plaisanta Blade.

— Est-ce que vous croyez franchement que je vais me préoccuper de ces plaisirs petit-bourgeois ? Une fois de plus vous êtes en retard !

— Je...

— Je n'ai que faire de vos excuses. Allez vous changer, les machines tournent déjà.

Pendant que Blade prenait la direction du vestiaire, J resta à s'entretenir avec Lord Leighton.

— Faites des prouesses, mon cher Leighton. Vous savez que j'ai chaque fois de plus en plus de mal à faire avaler la pilule au Premier ministre. Il trouve que les résultats ramenés ne sont pas assez probants. Et que cela ne nous permet pas de sortir de la crise actuelle. En cas de changement de majorité aux communes, j'ignore si le nouvel occupant du 10, Downing Street, accepterait facilement ces dépenses. Il pourrait être tenté de rogner sur le budget des services secrets – sur lequel nous émargeons. C'est assez dans l'air du temps avec la fin de la guerre froide. Damné bon vieux temps ! En ce cas, vous pourriez dire adieu à vos chères machines...

— Je me fiche de tous les Premiers ministres de la Terre. L'important, c'est cette nouvelle expérience. Il sera temps de penser au budget quand Blade sera revenu... si, du moins, il se décide à partir.

Lord Leighton semblait plus acariâtre que jamais.

Pendant ce temps, Blade se préparait. Il avait ôté tous ses vêtements et enduisait méticuleusement chaque parcelle de son corps de cette pâte noirâtre et infecte, destinée à le protéger de l'électrocution et des brûlures au moment de la translation. Il acheva de se recouvrir le visage devant le petit miroir. Il savait que cet onguent nauséabond disparaîtrait totalement au moment du voyage, le laissant atterrir nu dans une dimension inconnue. À chaque fois, il ne pouvait s'empêcher de penser, mi-inquiet, mi-amusé, que les ordinateurs de Lord Leighton finiraient bien par le projeter dans le plus simple appareil au milieu d'une assemblée ! Heureusement, cela n'était encore jamais arrivé.

Il noua un pagne autour de ses reins, afin de respecter la très victorienne pudibonderie de Lord Leighton, et sortit du vestiaire.

Il jeta un regard aux consoles et vit que la « mise à feu » était arrivée en phase terminale. Il se dirigea rapidement vers la cabine de translation pour s'asseoir sur le fauteuil de dentiste qui avait tout d'une chaise électrique ! Shadwick vint positionner les différentes électrodes sur le corps d'athlète de Blade.

— Cette tenue de sauvage vous va bien, ironisa Lord Leighton. Après tout vous êtes un sauvage, Blade !

— Merci du compliment, my Lord. Si les postes marchent, je vous enverrai une carte de nouvel an d'où je serai.

Tandis que J dissimulait un sourire, Lord Leighton fronça les sourcils et pianota sur un ensemble de manettes et boutons. Les écrans s'activèrent, le rythme des lumières et des sons s'accéléra. La grille de protection descendit, enfermant Blade. Dans un cliquetis, la cabine s'arrima au socle.

— OK, Blade ? demanda J.

Blade, les bras arrimés, se contenta de lever le pouce.

Enfin le scientifique appuya sur un petit bouton rouge.

« Ces sortes de petits boutons sont toujours rouges », se dit Blade.

Le bourdonnement s'intensifia. Intolérablement. J boucha ses oreilles avec ses mains. Leighton et Shadwick les recouvrirent d'un casque. Quant à Blade, il devait supporter la torture auditive sans pouvoir rien faire. L'expérience n'y faisait rien, ces sensations étaient toujours insoutenables.

Blade se sentit partir. Sa vue devint floue. Il vit les trois hommes

et les machines disparaître dans un brouillard. Son esprit tournoyait. Une vague nausée l'étreignit.

Soudain, tout disparut. Et il se sentit aspiré dans un grand vide.

C'est alors que la douleur indescriptible, habituelle, s'empara de lui. Elle devint rapidement intolérable.

CHAPITRE II

Blade avait l'impression d'être allongé sur une table d'opération où mille bistouris s'acharnaient sur son corps, le disséquant atome après atome. Il savait que ces impressions de souffrance et de chute étaient illusoires. Et pourtant, il les ressentait bel et bien. Son corps était devenu une simple formule mathématique, chacun de ses atomes devenait une série de données rentrées dans l'ordinateur de la Tour de Londres. Et si à ce moment précis, les machines tombaient en panne, qu'advviendrait-il ?

Blade revoyait défiler les habituelles lumières. Illusions, il le savait. Il se sentit aspiré. Chimère également, créée par son esprit, pour le garder en état de concentration et lui éviter de sombrer dans la folie. Il lui semblait pénétrer dans la matrice d'une femme qui allait l'enfanter. Puis le déplacement se fit imperceptiblement moins rapide. Il commença à imaginer des formes sombres. Tout s'arrêta soudainement. Il resta comme suspendu en l'air, dans le noir.

Maintenant, il tombait.

L'obscurité était totale ; il ne voyait rien. Il se prépara à accuser le choc de l'atterrissage. Il en était ainsi à chaque voyage. Mais ce fut une eau noire qui l'engloutit. La puissance de la chute l'entraîna toujours plus profondément. Un noir absolu l'environnait.

Une sorte de substance visqueuse l'étreignait, emprisonnant ses membres. Des algues ! Contact désagréable, mais cette végétation avait au moins l'avantage d'avoir ralenti son involontaire plongée. Après quelques secondes d'angoisse, il commença à remonter. Ses poumons menaçaient d'éclater. Ne s'étant pas préparé à cette immersion, il n'avait pas aspiré une grande quantité d'air.

Dans une grande aspiration, il surgit de l'onde noire. Tout était sombre. L'étendue liquide ondulait suffisamment pour qu'il comprenne qu'il ne s'agissait pas d'un lac. Au loin, un bruit de ressac confirma sa première impression. Blade s'élança de sa nage puissante dans ce qu'il pensait être la direction du rivage.

« Espérons que les ordinateurs de Lord Leighton ne m'ont pas balancé dans un repaire de requins ou d'autres aimables créatures. »

Le son du ressac lui parvenait, toujours plus fort. Soudain les flots devinrent plus agités. Blade dut lutter de plus en plus fermement contre le mouvement nerveux des vagues. Une barre gigantesque lui fermait le passage. À bout de souffle, après avoir nagé près de trois quarts d'heure, il rassembla ses forces dans un dernier effort. Dix fois, vingt fois, les rouleaux le happèrent, le ramenant à son point de départ, avant de le libérer !

« Passé ! »

Au loin vers l'est – mais est-on jamais sûr des directions dans les dimensions X ? – un soleil rouge commençait à poindre.

Épuisé, Blade s'effondra sur le sable.

*
* *

La sensation de chaleur, mêlée aux tiraillements du sel séchant sur sa peau, le tira de sa torpeur. D'un œil attentif, il observa les alentours. Une plage sablonneuse, bordée de petites dunes. Un léger vent agitait les herbes longues qui les recouvraient.

D'un bond, il se dirigea vers les dunes. Les herbes dures fouettaient ses jambes nues, griffant ses pieds sans protection. Alors qu'il escaladait un versant pour observer la région, il perçut, non loin de là, un bruit de course, à peine étouffé par le sable. La prudence étant, tout de même, la vertu cardinale d'un homme désirant vivre vieux, Blade s'allongea derrière un paravent naturel constitué par la végétation côtière. Il vit passer deux hommes haletants. Le second peinait manifestement.

À quelques mètres, trois guerriers les talonnaient. Un casque en paille de riz vernie sur la tête, ils étaient revêtus d'une cotte de solide toile et d'éléments d'armure en bambou tressé et en cuir, renforcés de plaques de métal, et brandissaient des sabres qui ne laissaient planer aucun doute sur leurs intentions.

Blade sut aussitôt qu'il allait intervenir. D'abord parce qu'il n'aimait pas voir trois guerriers surarmés courir sus à deux pauvres hères sans défense. Ensuite, parce qu'il devait se procurer des vêtements et des armes.

Au moment où le premier guerrier allait rattraper le fugitif le plus faible, son compagnon se retourna et fit face courageusement. D'un coup de sabre net, sa tête fut décollée. Le survivant poussa alors un hurlement. Pas de doute, c'était une femme. Pour Blade, c'était le moment d'intervenir. Comme une panthère détendant ses muscles, il bondit sur le dernier soldat. D'un coup de pied chassé, il le mit hors de combat. Sans hésiter, il ramassa son sabre et lui trancha la gorge.

Alertés par le choc, les deux autres se retournèrent. Passé la seconde d'étonnement face à ce diable nu surgissant du néant, ils tournèrent leurs armes contre Blade. Trop tard pour l'un des soldats qui ne put rien faire quand la lame du sabre zébra son torse, découpant son armure et sa cotte d'un seul mouvement qui en disait long sur la force titanesque de Blade ! Un jet de sang sortit de sa bouche tordue par la douleur.

Le dernier soldat se précipita sur lui. Faisant mine de lever son sabre, il en profita pour faucher Blade de son pied droit. Le voyageur interdimensionnel dut se laisser tomber et rouler pour éviter la lame qui retombait comme l'éclair. Alors qu'il tentait de se relever, son adversaire lui décocha de son pied sandalé un splendide kata au menton qui lui fit dévaler la pente. Le guerrier suivit Blade et fut sur lui en un instant. Il poussa un cri sinistre en s'apercevant que Blade avait perdu son arme. Il commença à tourner autour de lui, assenant des coups que Blade évitait non sans difficulté. C'était visiblement un adversaire sérieux.

Blade devait en finir vite. Se redressant vivement, il jeta une poignée de sable dans les yeux de son agresseur. Surpris par la manœuvre, l'homme se figea un instant, tentant d'essuyer ses yeux de sa main gauche, fouettant l'air de son sabre en aveugle. Blade exploita immédiatement l'ouverture et, saisissant vivement son adversaire à la gorge, il le désarma avant de retourner le sabre contre lui. Le guerrier s'effondra sans un râle.

— Désolé pour le manque de panache de ma méthode, mais les méthodes chevaleresques ont rempli trop de cimetières.

Il eut enfin le temps d'observer plus attentivement son adversaire. Le teint olivâtre, les yeux bridés, les cheveux raides, noirs et drus dénotaient sans aucun doute le caractère asiatique de l'homme. Maintenant rien n'indiquait qu'il y eût sur la terre de cette dimension d'autres types ethniques que celui du mort, ce qui relativisait la notion d'« Asie ».

« Redoutable guerrier ! Heureusement que je n'ai pas eu à affronter les trois de la même manière. »

Il entreprit de le déshabiller. Ses jambes étaient enserrées dans les lanières des sandales qui remontaient jusqu'aux genoux, emprisonnant l'ample culotte de toile rouge. Blade considéra les vêtements avec une grimace ; l'homme lui rendait vingt-cinq bons centimètres.

« Décidément, les "Asiates" de cette dimension ne sont pas plus grands que dans la nôtre. »

Après avoir enfilé avec peine le pantalon, il renonça aux minuscules sandales. Incapable de lacer la cotte de toile, il se contenta

de la jeter sur ses épaules.

« Au moins me protégera-t-elle sommairement du soleil. »

Il abandonna l'armure sur le sable. Ramassant le casque et un sabre, il remonta la pente sablonneuse pour aller voir ce qu'était devenue la fugitive et l'aperçut penchée sur le corps de son compagnon. Elle pleurait.

Arrivé près d'elle, il posa la main sur son épaule, un sourire aux lèvres, mais elle se retourna brusquement et lui assena un violent coup d'un gourdin qu'elle avait vivement extrait de son large poncho, avant que Blade ait pu prononcer une parole.

Il eut une fraction de seconde pour admirer la ligne et la finesse de son visage, avant de sombrer dans l'inconscience.

CHAPITRE III

Ouvrant les yeux, Blade leva la tête. Il était assis, étroitement ligoté à un poteau ou un pieu et enfermé dans une cage. Il esquisssa une grimace. Le point d'impact du coup qui l'avait abattu palpitait encore douloureusement près de sa tempe.

« La reconnaissance ne semble pas faire partie du savoir-vivre dans ce pays. »

Il songea soudain qu'il n'avait encore entendu aucune parole depuis qu'il était entré dans cette dimension. Seulement quelques cris. S'agitant un peu, il tenta de se libérer, mais constata rapidement l'inutilité de ses efforts. Celui qui l'avait attaché s'y entendait en matière de nœuds.

Scrutant la pénombre, il constata que la pièce dans laquelle il se trouvait était envahie par une âcre senteur d'encens. Blade qui n'avait rien mangé depuis pas mal de temps sentit sa tête tourner. Mais peut-être était-ce encore l'effet du coup que lui avait asséné la fille qu'il avait secourue. Tournant la tête, il essaya de découvrir des détails du décor qui l'entourait. Seule une paroi de planches grossières et bizarrement incurvées était visible.

Il reposait sur une natte. Avec, sous le tressage, la plage. Tout au moins, du sable. Le tressage de la natte était légèrement coupant.

« Sans doute les herbes des dunes », pensa-t-il.

Au loin, une voix psalmodiait une mélodie lancinante. Indubitablement, une voix de vieillard. Le rythme brisé de la chanson commençait à lui porter sur les nerfs. Il se rendit soudain compte qu'il ne comprenait pas les paroles de la litanie. Or l'un des avantages incontestables des ordinateurs de Lord Leighton étaient qu'ils lui octroyaient systématiquement le don des langues. Il tendit davantage l'oreille pour tenter de distinguer plus précisément les paroles. Aucun doute n'était permis : il ne comprenait pas. Pour la première fois, il allait se trouver handicapé par l'ignorance de la langue alors que, il le sentait bien, cette dimension recelait bien des dangers ! Fallait-il y voir une défaillance des machines du projet DX. Et dans ce cas, rien ne garantissait que d'autres problèmes n'apparaîtraient pas ! Et si Lord Leighton n'arrivait pas à le récupérer ? Dans l'immédiat, il se demanda comment il allait faire s'il ne comprenait pas immédiatement ses interlocuteurs.

Perdu dans ses pensées, il ne vit pas l'une des parois s'effacer ou plutôt s'écarter derrière lui. Un homme s'assit sans bruit sur le sol et seul le sixième sens de Blade l'avertit d'une présence étrangère. Il tenta de se retourner, en vain.

L'homme agita alors rythmiquement une sorte de petit moulin à prières et reprit sa mélopée. Blade reconnut immédiatement la voix du vieillard. Pendant de longues minutes, l'inconnu continua sa lancinante psalmodie, exaspérant de plus en plus l'agent secret qui serrait les dents.

Puis l'homme se releva et vint s'asseoir à gauche du prisonnier. Là il reprit son chant. Blade put enfin le voir. Il découvrit le vieillard à la peau crevassée de rides profondes. Sa maigreur faisait ressortir ses côtes. Pour tout habit, il portait un pagne crasseux. Avec sa tête qui paraissait énorme et toutes les breloques de coquillages et de fruits séchés qui pendaient à ses bras et à son cou, il ressemblait à un singe de cirque malicieux. Son corps était recouvert de tatouages et de peintures rituelles. Dans la main gauche, il tenait un bâton noueux qui se terminait en trident et auquel était suspendu un crâne chevalin. Dans la droite, il agitait un petit moulin à prières, d'où sortait également un filet de fumée d'encens, comme Blade n'en avait jamais vu.

Blade ne doutait pas qu'il avait devant lui le sorcier du village, personnage inquiétant s'il en fut. Au cours de toutes ses aventures, dans les dimensions X, il avait pu, plus d'une fois, vérifier qu'il s'agissait d'êtres imprévisibles, dangereux, incontrôlables, surtout lorsqu'ils étaient sous l'influence de transes, naturelles ou artificielles !

Manifestement, celui-ci se livrait à un rituel chamanique. Voulait-il l'exorciser ? Ou préparait-il le supplicié pour une prochaine exécution ? Si c'était le cas, cette aventure serait la dernière et la plus courte de ses missions dans le programme DX.

Blade le regardait en silence. Une fois encore, le vieillard se leva. Il agita son moulin autour du visage de Blade. La mélopée se fit plus nerveuse. Le vieillard alla cette fois s'asseoir à la droite du prisonnier.

Au bout de quelques minutes le vieillard s'arrêta, se rapprocha de la cage. De nouveau, il s'accroupit, le bâton noueux posé en équilibre sur ses genoux. Il observait Blade, l'œil brillant. Cette flamme que le voyageur des dimensions découvrait dans son regard, était-ce de la haine ? De la curiosité ? Une transe ?

— Es-tu un démon ? lui demanda brusquement l'homme.

— Non, répondit Blade, soulagé de comprendre son langage.

— Alors tu dois être une manifestation de Shosa !

— Qui est Shosa ?

— Le Kami du rivage. Mais tu ne peux l'ignorer... Qui es-tu ?

— Je ne suis pas d'ici.

— Je pouvais le deviner. Tu n'es pas comme les hommes qui hantent les flots et tu es différent des habitants de la Grande Île, tout comme des sauvages du continent, d'ailleurs. Seul un kami ou une de ses manifestations pourrait tuer comme tu l'as fait presque à mains nues trois soldats continentaux. Un kami ou un démon ! Tu as tué Do-jin. C'était un soldat terrible, cruel, un véritable démon. Il a tué bien des nôtres.

— Je ne connaissais pas ces hommes. Mais je n'aime pas que des guerriers s'en prennent à des êtres sans défense. Surtout des femmes.

— Cette femme était Mara, ma petite-fille et ma fierté. Tu lui as sauvé la vie.

— Elle a la reconnaissance... contondante.

— Elle est revenue au campement et a tout de suite emmené les hommes te chercher sur le rivage. Il ne faut pas lui en vouloir, tout cela est arrivé si vite. Moi-même je ne sais pas encore si je dois te remercier ou pas.

— Eh bien, vieil homme, n'hésite pas trop longtemps et détache-moi. Je ne suis ni un espion, ni une apparition divine ou démoniaque. Je ne suis qu'un voyageur venant du très lointain royaume d'Angleterre. J'ai été pris dans une tempête et jeté par-dessus bord par une lame. J'ai pu rester accroché à des morceaux d'épave. Et j'ai nagé jusqu'au rivage. Je me suis effondré, épuisé, après avoir franchi la barre.

Il marqua un temps avant de reprendre :

— Je te le répète : en me réveillant, j'ai vu trois hommes poursuivre deux fuyitifs sans défense. Je suis intervenu. C'est tout. Encore que le terme « sans défense » ne s'applique pas vraiment à ta fille Mara comme en témoigne mon actuelle situation.

— Ça ne m'explique pas comment tu t'es débarrassé si facilement des trois espions.

— Si j'étais de nature divine ou maléfique, ne crois-tu pas que j'aurais su éviter de me retrouver dans cette cage ?

Le vieil homme prit son menton dans sa main et sourit.

« Décidément, il ressemble vraiment à un vieux singe malicieux », songea Blade.

— Qui sait quels moyens peuvent employer les dieux et les démons. Par précaution, j'ai solidement attaché ton corps physique et récité suffisamment d'antiques mantras pour empêcher ton corps astral de se venger de Mara et de la tribu.

— Que crains-tu ?

L'homme ne répondit pas directement à la question.

— Un messenger est allé chercher une patrouille ciphangaise à la préfecture voisine. Nous, les Vrais Hommes, vivons relativement en bonne intelligence avec les Ciphangais. La mort de ces trois espions est un événement suffisamment important pour attirer l'attention du seigneur local. Comme la capture d'un homme rouge, d'une taille supérieure à la moyenne.

Le rideau de la hutte s'écarta de nouveau. Blade reconnut la fille qu'il avait sauvé sur la plage et qui l'avait ensuite assommé. Elle était maintenant vêtue d'un minuscule pagne ne dissimulant que son pubis. Elle avait de longs cheveux noirs retombant au-dessus de son épaule droite et masquant son sein. Sa petite poitrine, avec des aréoles larges et des pointes sombres, très développées et gonflées, attira le regard de Blade. Elle était de petite taille, mais remarquablement proportionnée.

Elle salua le vieil homme, en joignant ses mains sous le menton. Du regard, elle quêtait l'approbation du chamane, puis s'adressa à Blade :

— Homme rouge, si tu es un démon, je suis heureuse de t'avoir capturé avant que tu ne fasses du mal aux miens. Si tu es un kami favorable, reçois mes excuses et n'en veux pas à mes frères et sœurs, ni à mon grand-père le chamane, ni à aucun des membres du peuple des Vrais Hommes.

Blade n'eut pas le temps de lui répondre. Un grand tintamarre retentit au dehors, tumultueux mélange de bruits humains et animaux. Des cris fusèrent, les chevaux hennirent, des fouets claquèrent. Le vieillard et la fille échangèrent un regard. Mara se coula dans l'ombre.

Le chamane se redressa et alla relever complètement le rideau de bambou. Un violent souffle de vent pénétra dans la tente et chassa en partie la lourde et entêtante odeur d'encens. La rumeur du ressac constituait un bruit de fond sur lequel les autres bruits venaient se plaquer, mais sans jamais l'effacer, comme s'il s'était agi de la respiration du lieu. Il entendit un cavalier approcher. Celui-ci vint inscrire sa silhouette dans le carré de lumière. Il montait un petit cheval gris, nerveux, aux jambes épaisses, à la longue crinière, dont la queue arrivait presque au sol. L'animal piaffait en grognant sourdement. L'uniforme de l'homme ressemblait à celui des agresseurs de la plage. L'armure, faite de plaques de métal et de bambous, était parsemée de rubans de couleur.

« Probablement un officier ou un seigneur », pensa Blade.

Son casque de bambou laqué était surmonté d'un croissant de

métal. Le visage était invisible, recouvert d'un masque de métal doré, figurant une face grimaçante, belle et effrayante à la fois.

Dans le dos de l'homme, entre ses épaules, était planté un petit étendard jaune frappé d'un idéogramme difficile à discerner tant le vent le faisait battre.

Le chamane se jeta à genoux, visage touchant terre, au pied de l'imposant personnage. Sans se relever, il rapporta les circonstances de la capture de Blade.

— Qu'avez-vous fait des corps des espions ?

— Ils sont là, grand seigneur ! Dans la case voisine. Je peux vous les montrer.

Blade remarqua que le vieil homme n'avait à aucun moment prononcé le nom de sa petite fille. Il avait dit « l'un d'entre nous ».

Après être descendu de cheval, d'un bond souple, malgré son attirail, le seigneur casqué confia la bride de sa monture à un homme habillé de la même façon que lui, mais dont l'armure, visiblement fatiguée, était moins décorée que la sienne.

Impérial, il pénétra dans la hutte en s'inclinant afin que son fanion ne heurtât pas les limites de l'entrée et vint se placer à gauche de Blade. Celui-ci put enfin le distinguer nettement. Invisible derrière son masque de métal, poings sur les hanches, le seigneur contemplait cet homme rouge qui était parvenu à se défaire de trois espions.

— Voilà donc ce curieux poisson rose !

Blade remarqua qu'il évitait de renverser les petits autels qui diffusaient l'encens. Lui aussi devait soupçonner une intervention de l'au-delà.

Il s'approcha de la cage, saisit à sa taille un couteau à la lame légèrement courbe et trancha les cordages qui maintenaient une des parois. Les épais bambous tombèrent sur le sol...

CHAPITRE IV

Le vieillard reprit sa mélodie en agitant son moulin, répétant ses mantras dans un antique dialecte incompréhensible pour Blade. L'officier appela deux hommes de faction devant la hutte. Ils portaient la même tenue que lui, les breloques en moins.

L'un des hommes trancha ses liens.

— Allez, dit l'officier. Dégourdis-toi les membres.

Blade put enfin détendre ses muscles endoloris par la pression du lien et l'immobilité forcée. Les deux gardes le serraient de très près, la pointe de leur sabre légèrement courbe, au tranchant effilé comme une lame de rasoir était là pour l'inciter à rester dans le droit chemin !

— Je..., commença Blade.

Un garde lui planta aussitôt sa lame sous la gorge. La menace était claire, il ne devait pas parler.

Une vieille femme entra dans la case. Elle aussi ne portait qu'un minuscule pagne, ne dissimulant presque rien de son anatomie. Ses cheveux étaient tirés en arrière et ses petits seins plats et flasques pendaient. Elle tendit à Blade un poncho de tissu grossier, semblable à celui qu'il avait vu sur Mara, et des braies de toile rude. Il espéra qu'elles lui iraient mieux que la culotte rouge de son adversaire de la plage.

La femme ne se retourna pas, tandis que Blade se changeait. Elle était manifestement très intéressée par l'anatomie de l'homme rouge. L'officier la fit fuir d'un coup de pied.

Blade n'était pas vraiment plus à l'aise dans ses nouveaux vêtements.

Toujours sans qu'on lui adressât la moindre parole, une corde fut passée à son cou après avoir emprisonné ses mains. Et sans tendresse aucune, les soldats le poussèrent vers l'extérieur.

Le minuscule village de huttes était parcouru par le vent qui soulevait le sable. Huit petits chevaux étaient là. Mais six seulement portaient des guerriers. Blade découvrit alors que ce qu'il avait pris pour une case était en fait une barque renversée. Elle était sans doute échouée depuis assez longtemps sur ce rivage car son bois s'était décoloré sous l'effet des éléments. Mais tout était là : la quille courte, le gouvernail...

Les quelques autres « huttes » étaient elles aussi des esquifs, mais qui eux, visiblement, étaient encore utilisés. Leurs coques étaient recouvertes de coquillages et quelques-uns des habitants, vêtus de pagnes, nettoyaient les coques et calfataient les planches disjointes, tout en lançant des regards furtifs vers le groupe de soldats et Blade. Ils étaient de petite taille, minces à la limite de la maigreur. Certains, perchés sur les quilles des bateaux-huttes, étaient accroupis dans des postures étonnantes. Ils tiraient sur de petites pipes de terre ou mâchaient quelque substance colorant de brun les jets de salive qu'ils projetaient de temps à autre sur le sable blanc. Des odeurs prenantes de poisson fumé, d'algues séchées et de goudron flottaient sur le campement.

De toute évidence, la seule habitation sédentaire était celle du chamane, mais elle n'était sans doute pas habitée en permanence. Le fait que les embarcations retournées servent d'habitations, signifiait que ces « Vrais Hommes » étaient, sans doute, des nomades qui ne mettaient pied à terre que pour entretenir leurs esquifs.

Il n'y avait pas une seule femme jeune visible ; rien que des vieilles, répliques de celles qui avaient apporté les vêtements à Blade : cheveux ramenés en arrière, quand elles n'avaient pas le crâne rasé, poitrines desséchées pendant d'une façon, pour le moins, peu excitante. La peau crevassée par les éléments et le vent salé, elles suivaient des yeux le petit groupe, le visage impassible, comme abritées derrière un masque d'indifférence.

Les jeunes comme Mara s'étaient vraisemblablement cachées précipitamment à l'approche de la troupe. Dans tous les univers, les soldats étaient les mêmes, il valait mieux leur éviter les... tentations.

Blade dépassait tous les hommes, l'officier compris, de vingt bons centimètres.

Il espérait qu'on allait le hisser sur un des deux chevaux libres, mais le garde tenant la corde qui le liait remonta en selle en le tirant sans ménagement. Le convoi s'ébranla, sans qu'aucun des soldats ne lui ait adressé la parole, ni n'ait croisé le regard avec lui.

« Ils n'ont quand même pas peur à ce point d'une entité surnaturelle, pour ne pas oser m'adresser la parole ? » se demanda Blade.

Il progressait difficilement dans le sable qui fuyait sous ses pas. Mais l'exercice n'était pas trop rude. Les petits chevaux avançaient d'un pas régulier et lent. C'étaient des bêtes habituées aux longues étapes, pas de fougueux pur-sang, épuisés dès la première course !

La monture qu'il suivait était la deuxième du cortège, juste derrière celle de « Masque doré ».

La nervosité des soldats était palpable. La petite troupe quitta les dunes où se cachait le village des pêcheurs, et se mit à serpenter entre de minuscules collines. Les creux étaient tapissés de sable amené par le vent, mais il était plus solide, aggloméré en une croûte qui résistait aux sabots des bêtes.

*
* *

Les petits chevaux progressaient sans se départir de leur placidité. Au bout de quelques heures, Blade commença à avoir soif. Le vent marin salé avait desséché sa bouche et ses narines. Les hommes l'observaient à la dérobée. De temps en temps, « Masque d'or » laissait ses cavaliers le dépasser, puis repassait en tête. Blade surprit à plusieurs reprises son regard braqué sur lui, semblant s'interroger. Il conclut rapidement que le va-et-vient de l'officier n'avait pour but que de mieux l'observer en toute discrétion. Les soldats évitaient le sillage de Blade et celui-ci devina qu'ils craignaient les effets d'un sort. Il commença à songer au moyen d'exploiter cette phobie pour s'évader.

Le soleil était haut et commençait à chauffer sérieusement.

— Rhaaaaa !

Dans un concert de hurlements qui paralysa un instant les gardes, le sable sembla jaillir tout autour de la troupe. Les chevaux ruèrent brutalement. Plusieurs cavaliers furent désarçonnés et churent lourdement. De trous habilement camouflés par des nattes recouvertes de sable surgirent des hommes en armes.

Armés de courts javelots, ils portaient rigoureusement le même équipement que les agresseurs de la plage : cotte rigide, armure, culotte rouge et casque. En un instant, chacun des soldats qui avait vidé les étriers fut transpercé par une, voire plusieurs lances. Le gardien de Blade fut désarçonné à son tour par le choc de deux épieux l'arrachant de sa selle. « Masque d'or » dégaina immédiatement le long sabre du fourreau qui barrait son dos et, avec un cri de rage, se lança dans la mêlée en piquant des deux.

Blade se laissa tomber à terre, se glissa entre les pattes du cheval, qui hennissait de terreur et piétinait nerveusement. Il saisit le sabre de son garde mort, trancha ses liens et se lança à son tour dans la bagarre. Même s'il n'appréciait guère d'être attaché et promené en laisse, c'est aux côtés de ses geôliers qu'il engagea le combat.

« Après tout, se dit-il, je n'ai pas grand-chose à leur reprocher, sinon, peut-être, une méfiance excessive. »

Entre lui et les assaillants, en revanche, il y avait trois cadavres !

Et puis, la personnalité flamboyante du guerrier masqué

l'intriguait et le fascinait. Les hommes de « Masque d'or » devaient se battre à un contre quatre. L'aide de Blade allait être déterminante. D'un revers de la longue lame – presque droite –, Blade décapita un premier adversaire. Une giclée de sang vint lui fouetter le visage. Depuis le début de l'assaut, une poignée de secondes à peine s'était écoulée. Seuls six des assaillants étaient armés de lances. Il n'en restait désormais que cinq et Blade entreprit de les éliminer.

Les qualités de bretteur de Blade rendaient cette tâche réalisable. Les agresseurs étaient constitués de deux groupes aux méthodes différentes. Les porteurs de lances étaient des soudards qui ne connaissaient visiblement que la charge lourde. Les hommes du second groupe montraient de tout autres qualités militaires ; ils étaient plus fins, plus aguerris, plus dangereux, se coulant entre leurs adversaires et attaquant avec la rapidité d'un serpent. Ils étaient en outre silencieux et utilisaient des tactiques de combat collectif d'une redoutable efficacité.

Les combattants tournoyaient, les sabres s'entrechoquaient dans un fracas métallique, les chevaux démontés erraient. Les guerriers de « Masque d'Or », facilement reconnaissables aux petits étendards qui battaient au-dessus de leurs épaules, fléchissaient nettement sous le choc.

Blade élimina facilement deux soldats grimaçants qui s'époumonaient à lancer des défis et ponctuaient leurs assauts de sourds grognements ! D'un revers, il écarta la lance du premier et utilisa l'homme comme bouclier. Le second soudard qui fonçait sur lui, arme baissée, embrocha son compagnon d'armes. Blade ne lui laissa pas le temps d'épiloguer et lui fendit proprement le crâne, qui s'entrouvrit dans un craquement avec quelques éclats d'os projetés. Blade se retrouva tout à coup face à un de ces combattants furtifs. Il évita de justesse son sabre, mais en se baissant, il reçut un coup de pied fauchant au visage.

En reculant, Blade constata qu'un autre « furtif » ; s'était glissé derrière lui, appliquant la tactique d'enveloppement que l'Anglais avait déjà observé. Blade se laissa carrément tomber sur ce nouvel ennemi et roula sur le côté en l'entraînant. Le premier agresseur, tout à sa joie de voir enfin son immense adversaire à terre, bondit sabre haut. Mais, gêné par le corps de son camarade que Blade venait rapidement d'égorger, tout en basculant, il resta immobile une seconde de trop ; seconde d'hésitation que Blade mit à profit pour planter un sabre déjà dégoulinant de sang dans son ventre.

En se relevant, il aperçut « Masque d'or », un genou en terre, aux prises avec quatre adversaires. Il n'avait plus qu'un seul garde avec lui, alors que les ennemis à culotte rouge étaient encore six !

Blade s'élança. Le sable avait au moins un avantage : il permettait une approche rapide et silencieuse. Frappant sur l'épaule du premier tueur, il lui ouvrit le ventre, alors qu'il se retournait. L'intervention de Blade causa un bref moment de flottement dont profita le garde survivant pour transpercer un de ses adversaires.

Ce fut son dernier coup d'éclat. Manifestement épuisé et blessé, il se laissa à son tour glisser à terre. De son côté, « Masque d'or » était en périlleuse position, assailli par quatre adversaires. Redoutable combattant, il les tenait à bonne distance, en dressant un véritable mur d'acier de ses deux sabres scintillants, mais les « culottes rouges » semblaient jouer à le fatiguer en tournoyant autour de lui.

Blade chargea en poussant un hurlement identique à celui qu'avaient poussé les guerriers embusqués en surgissant quelques minutes auparavant. Il engagea le combat contre un adversaire d'une souplesse de chat qui évitait ses coups. Blade commençait à sentir ses muscles endoloris le tirailler. Il était temps de conclure ! Rééditant sa tactique peu noble de la veille, il se baissa, ramassa une poignée de sable et la jeta à la face de son adversaire. Mais celui-ci anticipa son action et s'écarta brusquement... pour tomber dans l'un des trous qui avaient dissimulé les assaillants !

« Le piègeur piégé ! » songea Blade, un sourire carnassier barrant son visage.

Il ramassa vivement une des lances à terre et transperça l'homme en pesant de tout son poids sur l'épieu.

Le guerrier masqué était toujours aux prises avec trois adversaires. Blade le rejoignit d'un bond juste au moment où il faiblissait et bloqua de sa lame un coup de sabre qui lui aurait, sans doute, été fatal.

Un des gardiens, qui n'avait été qu'étourdi lors de sa chute, s'ébroua et se porta au secours de son chef. À trois contre trois, la partie redevenait égale. Mais, ne pouvant plus utiliser leur technique d'agression-harcèlement, les « culottes rouges » étaient décontenancés. « Masque d'or » et Blade eurent raison quasi simultanément de leurs adversaires après un bref engagement. Le dernier agresseur, voyant le tour des événements, rompit le combat, sauta sur une monture et disparut dans les dunes.

Blade se lança à pied à sa poursuite sur quelques mètres. Mais, en vain. Le petit cheval possédait des ressources insoupçonnées. Essoufflé, Blade arrêta sa course et revint sur les lieux de l'embuscade. Le guerrier masqué et le garde survivant reprenaient lentement leur souffle, appuyés sur leurs longs sabres. Alors que Blade les rejoignait, le garde entreprit de faire le tour des corps sur le terrain, cherchant d'éventuels survivants.

— Tu n'es peut-être pas d'essence divine, mais tu te bats comme un démon, estima « Masque d'or ». Qui es-tu, homme rouge ?

— Je l'ai dit au chamane, mais il ne m'a visiblement pas cru ! Je m'appelle Blade et je viens du royaume d'Angleterre.

— Je ne connais pas l'Angleterre. Mais j'ai déjà entendu parler d'hommes rouges comme toi, loin à l'ouest de Cath.

— En Angleterre, je fais partie des hommes blancs.

Les deux militaires s'esclaffèrent à cette annonce.

Mais au rire franc et massif du soldat répondit celui, grave, contrôlé, du visage derrière le masque d'or.

— Je m'appelle Klaatu, se présenta-t-il. Ce nom doit te dire quelque chose, Blade-qui-se-dit-d'Angleterre.

— Eh bien non. Et je ne me « dis pas d'Angleterre », pas plus que je ne connais quoi que ce soit de ton pays.

« Masque d'or » rit une nouvelle fois.

— Ah, ah. On verra ça. Enfin, si vraiment tu l'ignores, apprends que je suis l'intendant de guerre du préfet Yamagushi. Bien sûr, le nom de Yamagushi ne te dit rien non plus, je suppose !

— Pas davantage.

Le garde riait toujours. Le guerrier au « Masque d'or » eut un signe évasif de la main, signe universel indiquant que, décidément, il n'y avait rien à faire avec cet homme-là.

Klaatu inspecta à son tour les cadavres, en particulier ceux des guerriers silencieux. Il ne dit rien, mais hocha la tête. Physiquement, les « silencieux » étaient légèrement différents des autres Cathais : plus minces et légèrement plus clairs. Ils ressemblaient plus aux gardiens de Blade qu'aux autres assaillants. Blade s'en fit la remarque : « Il doit y avoir plusieurs types ethniques parmi les assaillants. »

Klaatu rejoignit sa monture.

— Prends un cheval, Blade d'Angleterre. Et suis-moi.

Les trois cavaliers reprirent leur route interrompue. Klaatu chevauchait en tête sans se préoccuper de ce qui se passait derrière. Blade demanda au garde s'il avait quelque chose à boire. Un instant, le garde sembla hésiter, car dans son esprit Blade restait encore un peu un « démon rouge ». Puis il lui tendit une gourde. Pendant quelques minutes, les trois hommes continuèrent de chevaucher en silence. Puis Blade relança sa monture pour se porter à la hauteur de Klaatu.

Klaatu rompit le silence.

— Le rapport que l'on m'a présenté faisait allusion à un diable rouge qui avait terrassé trois espions Cathais. Comme leurs intrusions

étaient de plus en plus fréquentes sur ces côtes, j'ai décidé de venir prendre moi-même livraison de ce phénomène et d'enquêter sur ces incursions.

— Ces Cathais viennent d'une autre île ? interrogea Blade.

Derrière le masque, les yeux de Klaatu parurent s'élargir :

— Tu ignores vraiment tout de nous et de Cath ? Cath n'est pas une île, c'est un immense royaume du continent, face à ces côtes. Seul le détroit des tempêtes – peu large, mais dangereux, tu sembles en avoir fait l'expérience – nous en sépare.

Après un silence, il reprit :

— Pour revenir à toi, je ne suis pas déçu de m'être déplacé et d'avoir pu profiter d'une démonstration de tes capacités.

— Tu es toi-même un redoutable guerrier.

— Mais tu es plus qu'un guerrier : tu es un démon... ou un kami de la guerre !

— Les kamis sont vos divinités bienfaisantes, si j'ai bien compris ?

— Exactement. En tout cas, la présence en si grand nombre de Cathais dans le secteur est inquiétante. Le simple fait qu'ils aient pu élaborer une embuscade pareille me préoccupe. Ils étaient trop bien renseignés pour mon goût.

Son ton se faisait songeur.

Nouveau silence, puis il s'enquit d'un air faussement détaché :

— Tous les hommes de ton royaume se battent-ils comme toi ?

— Mon royaume n'est plus vraiment en guerre depuis longtemps, mais les soldats de métier savent bien se battre. Je suis moi-même un chevalier d'Angleterre. À ce titre, on m'a enseigné l'art des armes dès le plus jeune âge.

— Où se situe ton royaume ?

— Loin, très loin, vers le soleil couchant.

CHAPITRE V

Autour du petit groupe, le décor avait complètement changé. Le sable avait laissé la place à des collines plantées de rizières en terrasses. Les murets qui délimitaient les étages de petits champs noyés, découpaient le paysage presque à l'infini. Les pousses de riz étaient d'un vert pâle et composaient avec l'eau boueuse un tableau aux harmonies douces, comme estompées. Quelques champs étaient transformés en miroirs étincelants sous le soleil, encore haut dans le ciel. Beaucoup d'hommes et de femmes s'affairaient, les pieds dans l'eau.

À la vue de « Masque d'or », la plupart s'arrêtaient et faisaient de grands signes. Ils étaient coiffés de courts casques coniques de paille de riz ou de vagues chapeaux d'osier qui recouvraient leurs épaules. Vêtus de sortes de pantalon aux teintes sombres dont le tissu ample était remonté à la taille, afin de ne pas tremper dans l'eau fangeuse, la plupart étaient très maigres, leur peau recuite par le soleil était presque marron. Les femmes portaient des corsages de toile grossière noire largement échancrés. Du haut des collines, une brume lourde commençait à descendre.

Au loin, on apercevait la ligne d'une cité.

— Koda, la préfecture, indiqua Klaatu.

Des tambours commençaient à faire entendre leurs battements. Lugubres, pesants. La cage thoracique de Blade vibrait à chaque coup de marteau, porté sur la peau tendue des instruments. Le son paraissait tomber des collines, du brouillard, mais où ? À gauche ? À droite ? Devant ? Des gongs, des clochettes venaient s'ajouter au concert. Et maintenant, des trompes.

Les murs imposants de la préfecture-forteresse se rapprochaient. Le son venait incontestablement de là. L'impression d'encerclement sonore était probablement un phénomène d'écho, dû à la brume. Les murailles étaient décorées de bannières chamarrées. Blade distingua les musiciens, postés au-dessus de la grande poterne, protégée par un toit en bois qui courait tout au long du chemin de ronde.

En pénétrant dans la cité, Blade se rendit compte que les murs massifs étaient constitués de plusieurs épaisseurs de terre et de troncs d'arbres, avec au cœur un mur de pierre. Protection impressionnante semblant solide et efficace, d'autant que la première enceinte était

suivie d'une seconde. Entre les deux circulaient de nombreux hommes en armes accompagnés de meutes de gros molosses jaunes dont les mâchoires claquaient sinistrement.

« Koda doit être une préfecture importante pour disposer de telles défenses. À moins que tout le pays ne soit sur le pied de guerre ? »

Les toits des bâtiments avaient des pentes très raides. Ils étaient recouverts de bois laqué et de tuiles vernissées vertes. À leurs sommets, décorés de tuiles faîtières cornues qui évoquaient la colonne vertébrale de quelque monstre antédiluvien, flottaient des étendards portant des idéogrammes compliqués. Entre les murailles et les toits, il devait bien y avoir deux à trois mille bannières claquant dans le vent encore humide et salé, malgré l'éloignement relatif de la côte.

La foule qui se pressait dans les rues saluait Klaatu. Certains venaient se prosterner devant son cheval, mais c'était encore Blade qui attirait le plus les regards et la curiosité. Des enfants venaient toucher ses jambes et se reculaient ensuite précipitamment en hurlant. Blade saisit quelques coups d'œil malveillants. Les fenêtres étaient masquées par des plaques de bois sculptées et des stores en bambou.

« N'importe qui peut s'embusquer et me tirer comme un lapin », frissonna-t-il.

— Le château, indiqua Klaatu.

La bâtisse, identique dans son architecture aux autres constructions de Koda, dressait sa masse au centre de l'ensemble, protégé par plusieurs murs d'enceinte de pierre. On apercevait les toits et les clochetons des bâtiments seigneuriaux qui lançaient leurs alignements de tuiles vernissées vers un ciel commençant à s'assombrir.

La troupe franchit plusieurs poternes et pénétra dans une cour intérieure.

Klaatu et Blade mirent pied à terre, tandis que le garde emmenait les chevaux. Des serviteurs habillés de soie se précipitèrent vers eux et leur offrirent de l'eau parfumée pour se baigner le visage et les mains. Un homme, plus grand que les autres et chauve, vêtu d'une grande robe blanche liserée de rouge, agita une sorte de petit encensoir qui projetait des nuages de parfum.

L'encens, constata Blade, avait une bien meilleure odeur que celui du chamane du village côtier.

Un large escalier de pierre blanc gardé par des lions de bois colorés menait vers le bâtiment principal. Une garde discrète et prévenante, mais bien présente, en protégeait l'entrée.

— Nous devons laisser nos armes, ici, expliqua Klaatu.

Les gardes rangèrent leurs épées sur des présentoirs de bois noir ciré.

L'intérieur était presque obscur et exhalait cette odeur de bois parfumé, typique des logis orientaux. Des planchers, des cloisons d'essences précieuses, créaient une atmosphère sombre et fraîche à la fois.

À l'entrée de la salle de réception, Blade et Klaatu enfilèrent des sandales-patins en velours pour ne pas abîmer le plancher noir ciré de frais, qui brillait comme un miroir. Ils progressèrent sans bruit. Une des parois s'ouvrit sur un petit jardin, à cette heure envahi d'une brume moite ; il devait être particulièrement agréable lorsque le soleil était haut.

En dirigeant son regard vers le plafond culminant à quatre mètres cinquante au moins, Blade nota que la pièce devait être immense. Elle était découpée par de multiples cloisons de papier opaque de deux mètres de haut. Les panneaux étaient montés sur des châssis de bois précieux. Au fond, face à l'entrée, une partie surélevée de la pièce était isolée. Un autre « enclos » de papier, installé sur une autre estrade, courait le long de la paroi gauche. À droite, une double rangée de gardes veillait.

Vers l'intérieur de la pièce, la première rangée de gardes, vêtus de kimonos blancs, était assise dans la position du lotus, les cheveux ramenés en chignon, imperturbables, les deux mains jointes sur le fusil de leur sabre, dressé devant eux. Derrière eux, leur tournant le dos, pour faire face au jardin, une autre rangée de gardes – ceux-là armés d'une lance – étaient debout.

Des colonnes fines soutenaient le plafond. Elles étaient en bois sculpté. Blade constata avec amusement que, si les premières sculptures étaient des scènes de guerre ou de chasse, elles devenaient de plus en plus gaillardes et lestes à mesure que l'on se rapprochait de l'estrade qui devait abriter le seigneur du lieu.

Un gong résonna, clair, dans la pièce. Blade, rendu nerveux par la faim qui le tenaillait maintenant, sursauta. Revêtus de larges pantalons blancs et de courts kimonos de même teinte, des serveurs surgirent silencieusement à droite au fond de la salle et commencèrent à replier les cloisons de bois et papier qui isolaient l'estrade centrale. Sur un fauteuil de bois, un homme était assis. Son kimono de soie blanche était décoré d'un dragon rouge dont la gueule se terminait sur son épaule gauche. Son visage était recouvert de poudre blanche, ses yeux étaient maquillés et sa bouche rougie. Ses cheveux étaient ramenés en un chignon, traversé de peignes en bois laqué rouge. Il lança un regard blasé et lourd à Blade et Klaatu. Ce dernier tomba à genoux et s'inclina profondément. Blade en fit autant, mais avec plus

de retenue.

— Salut au noble et puissant Yamagushi, sublime lumière des puissances étoilées. Voici l'homme rouge dont on nous a signalé la présence.

— Pourquoi est-il libre ? demanda Yamagushi.

Blade avait relevé la tête. Klaatu lui fit aussitôt signe d'un geste de la main qu'il devait demeurer à genoux, tête baissée.

— Nous l'avions ligoté en quittant le village de pêcheurs, mais nous sommes tombés dans une embuscade dressée par des espions Cathais. Blade est parvenu à se libérer pendant l'attaque. Sans son aide providentielle, je ne serais pas là pour faire mon rapport à Sa Splendeur très puissante et très respectée.

— Relève-toi, homme rouge, dit Yamagushi à Blade.

Blade se redressa, tandis que Klaatu demeurerait prosterné.

— Qui es-tu ?

— Il s'app..., commença Klaatu.

— Silence, imbécile ! Tu viens de me dire que tu ne serais pas là sans lui, alors tais-toi. Vas-y, toi, réponds.

— Je m'appelle Blade, chevalier du royaume d'Angleterre. J'avais entrepris un grand voyage dans le monde, mais mon bateau a été pris dans le détroit que Klaatu m'a appris être réputé pour ses tempêtes. Et je me suis échoué sur ces côtes. Le reste, tu dois le connaître déjà.

Entendant que l'étranger tutoyait leur seigneur, des gardes réagirent et, brandissant leur sabre, ils voulurent se précipiter. Yamagushi les arrêta de la main.

— Ne sachant pas encore quel sort te sera réservé, ne te dispense pas du respect que chacun ici me doit. Ou ta tête pourrait bien aller jouer à l'oriflamme sur mes remparts. Ainsi, c'est par hasard que tu te serais porté au secours de ces misérables Koris ?

Blade nota que cela devait être le nom des pêcheurs. Sans lui laisser le temps de répondre, le seigneur poursuivit :

— Moi, je pense que tu es un espion mercenaire au service de ces porcs de Cathay. Ils étaient trop bien renseignés et trop vicieux. L'élaboration d'une embuscade et leurs nombreuses incursions le prouvent. Tu dois être un de leurs nouveaux stratagèmes !

— Pourquoi aurais-je tué les Cathais ? Je suis prêt à mettre ma force et mon savoir au service de Sa Splendeur.

— Ils ne sont pas à une vie près. Et puis, permettre à un homme tel que toi de pénétrer chez nous pour nous espionner mérite quelques sacrifices. Gardes, emparez-vous de lui !

Klaatu sursauta, mais ne dit rien. Une douzaine de soldats entourèrent Blade et le menacèrent de leurs lances. L'agent secret, désarmé, comprit que toute résistance était vaine.

Soudain, la cloison de la seconde estrade se replia et laissa le passage à un groupe de personnages. Une duègne et un moine chauve en robe safran entouraient une jeune femme d'une grande beauté au port de tête altier. Sa longue chevelure brune lui tombait au bas du dos. Elle fixa Blade de son regard posé, intelligent. Son visage était encore plus maquillé de blanc que celui de Yamagushi. Et la poudre blanche la recouvrait jusqu'à la naissance des seins. Seul un trait noir au-dessus des yeux et ses lèvres écarlates venaient relever la lividité du teint.

— Que se passe-t-il ici ?

Blade remarqua que ses dents étaient peintes en noir. Le ton était sec, la jeune femme avait l'habitude de se voir obéie. Le seigneur Yamagushi arrondit ses épaules et souffla lentement avant de répondre. Visiblement l'interruption lui déplaisait, mais il n'avait pas d'alternative !

— Un espion Cathais a été arrêté, noble et céleste princesse.

— Un Cathais, ici. Où ? Je ne vois pas de Cathais.

— Cet homme est un mercenaire.

— Tes preuves ?

Yamagushi voulut parler, mais la princesse le coupa en s'adressant à Blade :

— Raconte ton histoire.

Et Blade recommença à se présenter.

— Toi, Klaatu, confirmes-tu cette version des faits ? Relève-toi !

— Oui, noble merveille des neuf îles, répondit Klaatu en se redressant.

— Gardes, laissez cet homme. Et vous deux suivez-moi.

Ils laissèrent un Yamagushi furieux et dissimulant peu sa déconvenue.

*

* *

Parvenue dans l'autre partie de la pièce, la princesse s'assit sur un grand fauteuil surélevé. Elle regarda quelques instants le chevalier d'Angleterre.

— Je suis la princesse Idori. Je voyage en ce moment pour mon plaisir avec ma tante et le moine Sorayama, un des conseillers du

Shangun. J'ai pu me rendre compte personnellement que cette région n'est plus sûre. Hier en arrivant à Koda, j'ai appris que l'on venait d'arrêter un diable rouge qui espionnait pour le compte des Cathais. J'ai voulu assister à l'entretien, et je suis arrivé à temps, semble-t-il. Le « noble » Yamagushi avait dû « oublier » de me faire prévenir. Demain, je repars pour la capitale. J'ai demandé à Yamagushi une escorte pour compléter la mienne. Il m'avait accordé Klaatu pour la mener. Vu les circonstances, cela me semble fort à propos. Quant à toi, Blade d'Angleterre, tu viendras avec nous.

Un silence, puis elle articula en le détaillant lentement de haut en bas :

— J'aimerais en découvrir davantage sur toi. Tu ne me sembles vraiment pas être ce que Yamagushi raconte.

CHAPITRE VI

La cour du château était encore plongée dans une semi-pénombre. Mais les hommes de l'escorte de la princesse Idori se préparaient au départ. La colonne s'ébranla alors que le soleil se levait et nimbait la citadelle d'un panache d'irréalité. La rosée de la nuit se dissipait progressivement.

Douze serviteurs à pied, coiffés du traditionnel casque de bambou, portaient le baldaquin de la princesse, l'escorte royale étant constituée d'une quinzaine de soldats de cour aux riches kimonos. Le convoi s'ébranla lentement. Blade se demanda ce qu'ils vaudraient face à des combattants aussi coriaces que ceux qu'ils avaient affrontés la veille. Et les dix guerriers de Klaatu seraient-ils suffisants ?

Klaatu avait demandé à Blade d'accepter une tenue digne de son rang de chevalier d'Angleterre – mais en trouver une à sa taille ne fut guère facile ! Il arborait une tenue noire, des bottes solides, une armure en bambou et fer. Il avait gardé les armes récupérées au cours du combat et montait un petit cheval nerveux couleur corbeau.

Blade était heureux de quitter Koda. L'animosité de Yamagushi à son égard était quasi palpable et le repas de la veille au soir, qui réunissait la princesse, sa suite, Blade, Klaatu, Yamagushi et sa maison, avait baigné dans une atmosphère aussi compassée que glaciale. Dehors, la campagne s'éveillait. La brume de la veille s'était dissipée, tandis que le soleil commençait à colorer le décor.

Le moine, monté sur une mule, rejoignit Blade qui chevauchait au niveau du soldat de tête et commençait à s'endormir, bercé par le rythme lent de la marche.

— Klaatu a lancé deux de ses hommes en patrouille avancée et deux soldats de la princesse sur nos flancs. Il reste au contact de la princesse, mais j'avais envie de vous tenir compagnie. J'ai moi-même beaucoup voyagé dans mon jeune temps et jamais je n'ai entendu parler de votre royaume d'Angleterre.

— Je voyageais depuis trois années lorsque mon bateau a fait naufrage. Pour être franc, je n'avais jamais non plus entendu parler de la Grande Île, avant de m'y échouer. Ni même de Cath.

— Et où vous rendiez-vous ?

— En... Moscovie, improvisa Blade rapidement.

— Jamais entendu parler non plus.

Blade était pressé d'interrompre ce sujet qu'il lui était toujours difficile de traiter dans toutes les dimensions visitées.

— Vous vous êtes vous-même rendu dans le royaume de Cathay ?

— Il y a bien longtemps, oui. Bien avant que le culte du Jodo ne s'impose. À l'époque, il existait de nombreux contacts culturels et commerciaux entre la Grande Île et le continent. Mon vieux maître m'avait envoyé étudier l'astronomie avec des savants des Marches de l'Ouest. Des hommes aux yeux ronds et à la peau brune, mais tout de même très savants ! précisa-t-il après un petit temps d'arrêt.

Et il ajouta en baissant la voix :

— Nous avons réussi à prouver que la terre était ronde et tournait. Vous devez venir de l'autre côté du monde. Inutile d'ajouter que cette pensée sacrilège est punie de mort. Qui sait ce que sont devenus ces savants sous l'empire du culte du Jodo.

— Qu'est-ce que le culte du Jodo ?

— C'est la religion de l'horreur. Au départ, c'était au contraire un culte tolérant. Mais sous l'influence de son clergé, sa face la plus sombre s'est développée.

— Je connais bien ce genre de dérives, répondit Blade pensivement.

Et il pensa : « Rien de nouveau sous le soleil. Quelle que soit la dimension, les clergés se ressemblent plus ou moins. Dès qu'ils ont le pouvoir ou la puissance suffisante, ils deviennent tyranniques. »

— Le culte du Jodo est devenu celui de l'indicible puissance, de l'indicible horreur et son clergé est de plus en plus puissant, cruel et influent à la cour. C'est sous son impulsion que Cath est devenu violemment agressif contre la Grande Île. Ils font des incursions sur nos côtes et enlèvent les femmes pour les réduire à l'esclavage le plus ignoble.

— Pourquoi me racontes-tu ça ? Après tout, je suis peut-être un espion ?

— Je ne crois pas. J'ai interrogé les augures qui m'ont annoncé la venue d'un guerrier rouge, venu de loin, un guerrier favorable placé sous le signe de l'eau – or, tu es arrivé porté par les flots – et son séjour serait marqué par le souffle de l'épée et celui du feu. Mais ses forces seraient mises au service du Droit. Et je suis aussi un peu chamane. Hier soir, un petit rituel m'a permis d'avoir la confirmation de tout cela.

— Alors pourquoi le chamane du village de pêcheurs n'a-t-il pu le voir lui-même ?

— C'est un Kori, un être fruste et primitif. Il ne pratique qu'une forme rituelle très élémentaire. Et puis, il est marié, alors que c'est notre abstinence sexuelle totale qui nous permet de développer nos potentialités.

Blade allait dire que, dans ce cas, il se passait fort bien de pouvoirs occultes, mais il s'en garda. D'autant qu'au même moment la patrouille avancée revenait au grand galop.

Les cavaliers s'arrêtèrent au niveau de Klaatu, tirant brusquement sur les rênes de leurs petites montures.

— Des traces d'un ksaar à une lieue, seigneur.

— Ce sont des animaux très dangereux, très intelligents. Des sortes de gros lézards avec des mâchoires terribles. Jadis, ils proliféraient sur la Grande Île. Aujourd'hui, il n'en reste que quelques rares survivants de ce passé. Toujours moins nombreux, mais ce sont les plus intelligents qui ont survécu. Alors il leur arrive d'être victorieux face à d'infortunés chasseurs.

— Ils ressemblent aux dragons des légendes de mon pays, dit Blade.

— Chez nous aussi ils ont inspiré de très nombreux mythes, mais aussi le graphisme et le concept même des oriflammes.

— Un ksaar ne doit pas représenter un véritable danger pour une dizaine de guerriers.

— Détrompe-toi, Blade d'Angleterre. La force d'un ksaar est formidable. Et surtout ils ne se déplacent et ne chassent qu'en groupe. Si les soldats en ont repéré un, les autres ne doivent pas être loin.

Comme pour confirmer cette opinion, un rugissement terrifiant retentit. La tête d'un reptile géant, à mi-chemin entre le lézard et le tyrannosaure, apparut sur la crête de la colline qui surplombait le chemin dans lequel était engagé le convoi. Affolés, les porteurs de la royale litière se déportèrent vers la gauche en veillant à ne pas faire verser leur auguste passagère. Tout le convoi civil suivit le mouvement.

Pendant ce temps, les gardes impériaux et les hommes de Klaatu faisaient face au danger. La patrouille de droite s'était elle aussi repliée. Quant à celle de gauche qui revenait à son tour, Klaatu la renvoya immédiatement à son poste pour prévenir une éventuelle attaque sur l'autre flanc.

Le sang de Blade ne fit qu'un tour. Il se précipita vers Klaatu.

— Méfie-toi, si ces bêtes chassent en meute, cette tonitruante apparition ne doit viser qu'à rabattre le gibier entre les pattes des autres chasseurs, en quelques secondes. Ta patrouille gauche ne suffira

pas. Et la litière est menacée.

— Repli immédiat, lança Klaatu à ses hommes. Il faut protéger la princesse.

Les hommes de Klaatu renversèrent le front.

— Bande de lâches, hurla en fulminant le commandant de l'escorte impériale qui revenait au grand galop. Que tous les kamis du ciel vous emportent, fils de larves puantes. Je vous ordonne de revenir affronter le ksaar.

Pendant ce temps, la bête continuait de s'agiter comme un chien savant de cirque devant les hommes enrubannés de l'escorte impériale. Il agitait sa tête, faisait voler des pelletées de terre avec ses pattes, arrachait des arbustes avec sa queue, lançait son cri terrible. Les hommes étaient comme hypnotisés. L'un d'eux voulut fuir et recula précipitamment, mais d'un coup de sabre le commandant l'arrêta en lui tranchant le cou.

Au moment où, de leur côté, Blade et Klaatu débouchaient devant le convoi, les avertissements de l'Anglais se révélèrent tragiquement fondés. Quatre reptiles encore plus monstrueux que le premier surgissaient. Les porteurs étaient terrifiés. Les hurlements de terreur se mêlaient aux barrissements des animaux.

Douze soldats face à quatre reptiles : les comptes étaient vite faits. La force était du côté des reptiles ; il restait donc l'intelligence et la ruse.

— Dis au convoi de reprendre la route, il n'y a sans doute personne devant. De toute façon, s'il y a d'autres ksaars, nous ne suffirons pas, suggéra Blade à Klaatu.

Pendant que le guerrier masqué partait donner ses ordres, les guerriers s'approchèrent des monstres. Les queues frappaient la terre et les arbres en soulevant des nuages de poussière. Les gueules menaçantes laissaient voir plusieurs rangées de dents, grandes comme des dagues. Blade évita de justesse un coup de queue qui faucha un guerrier sur sa droite. Mauvais début. La moindre vie humaine allait compter dans ce combat.

Un jeu de harcèlement commença. Les guerriers ressemblaient à des jouets face aux gigantesques sauriens ! Les hommes tentaient de blesser les bêtes à coups de sabre ou de lances, afin de les forcer à la retraite. Le combat semblait dramatiquement inégal. Il s'agissait d'éviter les grands coups de queue et de plonger sur l'animal avant le retour du gigantesque appendice. Mais les pattes des monstres étaient à peine entamées et les forces des combattants humains allaient vite s'épuiser à ce jeu.

Blade larda les membres d'une des bêtes de coups de sabre,

provoquant des jaillissements de sang malgré l'épaisseur de la peau, puis il repéra Klaatu et deux autres soldats qui semblaient plus vifs.

À cet instant, la situation semblait bloquée ; la guérilla des humains paraissait peu efficace face aux quadrupèdes monstrueux. Il fallait sortir de cette impasse. Blade improvisa rapidement une tactique : rejoignant le guerrier au masque d'or, il lui exposa son plan. En quelques secondes, Klaatu fut convaincu de son excellence. Avant même que Blade eût achevé, son esprit vif avait saisi les grandes lignes et il distribuait ses ordres sur un ton sans réplique.

Ils furent quatre à s'élancer, tandis que d'autres attiraient l'attention des bêtes et les occupaient d'un autre côté. Le groupe ne comptait plus que neuf hommes.

Blade courut, son sabre remisé dans son fourreau. Il évita de justesse la queue de l'animal qui balayait le terrain et tenta son va-tout. Il se coula tout près du ksaar contre le flanc duquel un guerrier, qui l'avait accompagné, se plaça en lui présentant ses deux mains entrecroisées. L'agent secret posa son pied droit sur cet étrier improvisé et se fit projeter sur le dos ridé et rugueux de l'animal dans lequel il planta son poignard. De justesse. L'animal, furieux, tenta immédiatement de se débarrasser de ce « cavalier » en se secouant violemment. Le guerrier, resté à terre, fit les frais de cette agitation et fut projeté par un violent coup de queue contre un rocher, où il demeura immobile, tandis qu'une mare de sang se formait sous son corps, rapidement aspirée par le sol vorace. Blade faillit tomber et craignit un instant de passer sous les pattes du ksaar et d'être broyé. Mais il tint bon et planta un second poignard dans un repli de peau peu innervée. Un autre ksaar approcha sa gueule, comme pour aider son congénère à se débarrasser de l'intrus. Heureusement pour Blade, les hommes à terre s'activèrent pour détourner l'attention du monstre.

D'un mouvement vif du corps, Blade se hissa sur le cou de l'animal, et, l'enserrant dans le ciseau solide comme l'acier de ses jambes, puis il prit la poignée de son sabre à deux mains, l'éleva au-dessus de sa tête et l'enfonça droit dans le crâne du saurien, presque entre les yeux. Dans un long frémissement, qui projeta Blade sur le sol, le reptile mourut. En un instant, Blade se retrouva couvert de sang, mais également de poussière qui collait au liquide noirâtre !

Relevant la tête, il vit Klaatu transpercer au même instant, son propre ksaar. Mais la diversion était en train de faire long feu : un des monstres s'élançait dans la direction que le convoi avait pris, suivant un autre reptile qui s'était déjà engagé dans la même direction.

— Aux chevaux vite.

Blade vit que le premier ksaar – celui qui avait attiré leur attention au tout début de l'« embuscade » s'enfuyait vers la colline. Il

laissait au sol de nombreuses victimes nageant dans leur sang, déchiquetées et démembrées.

Le convoi avait à peine eu le temps de franchir deux kilomètres environ. Lorsque les soldats de Klaatu le rejoignirent, les ksaars avaient commencé leurs ravages. Plusieurs porteurs avaient été massacrés de manière ignoble. Un autre hurlait alors que le ksaar, relevant la tête, l'étreignait dans sa gueule sanglante. Le corps fut sectionné net. Une des parties retomba sur le sol, tandis qu'une femme de la suite princière était agitée de hoquets avant de rendre le contenu de son estomac. Un autre ksaar se jeta sur le morceau tombé et l'engloutit en une bouchée que l'on vit descendre tout au long de son cou. Puis il tenta de disputer à son congénère une autre victime. Sans vraiment se rendre compte que les humains avaient recommencé à le harceler aux jambes. Un hurlement de trompe glaça le sang des hommes. Le dernier ksaar – celui qui s'était enfui vers les collines – fondait à présent sur la troupe.

La princesse, blême et impuissante, assistait au massacre. Elle avait écarté le rideau de sa litière et contemplait le spectacle sauvage. Le sabre dont elle s'était emparée, semblait un jouet inutile dans sa main. À ses pieds, la duègne hurlait et pleurait, au bord de la crise de nerfs. Une des bêtes se dirigeait droit sur elle. Blade courut aussi vite qu'il le pouvait, se hissa sur un des bras de la litière, se rétablit sur le toit du fragile équipage et s'élança directement vers la tête du ksaar. Il atterrit sur le front de l'animal et ne prenant pratiquement pas le temps de se rétablir, l'aveugla d'un coup d'épée. L'attaque n'avait duré qu'un instant. La lourde bête s'abattit sur la litière. La princesse fut projetée vers le sol et Blade qui avait quitté le front de l'animal dans le même mouvement eut tout juste le temps de la rattraper pour lui éviter une réception trop dure.

Leurs yeux se croisèrent un instant. Le visage maculé de sang et de poussière, Blade sourit. Mais un nouveau hurlement de terreur et de douleur le ramena à la réalité.

Les deux derniers ksaars se jouaient des défenseurs de la litière comme de simples quilles.

Blade repéra Klaatu en sang, la tunique déchirée, une large blessure zébrant son flanc gauche. Il lui fit comprendre par un signe qu'ils devaient répéter l'opération ayant précédemment réussi.

Une nouvelle approche commença, malaisée, lente ; il devenait de plus en plus difficile d'éviter le monstrueux appendice. Sans oublier les mâchoires, rapides comme l'éclair, des sauriens. Ces bêtes étaient décidément très intelligentes. Après ces quelques minutes de combat, il semblait bien que les ksaars avaient enregistré et analysé la tactique des guerriers. Ils étaient de plus en plus difficiles à surprendre. Mais

au terme d'une véritable partie de cache-cache, Blade finit par atteindre le flanc de son objectif. Klaatu le jeta sur le dos de l'animal. Une nouvelle fois, il planta son poignard dans le dos, approcha ensuite du cou qu'il enserra entre ses jambes musculeuses. Il dressa son sabre au-dessus de la tête et le planta dans l'œil de la bête en poussant un « ahan » formidable... De la blessure jaillit un sang noirâtre, tandis que la bête expirait en poussant un cri perçant.

Au même instant, un hurlement se fit entendre sur la droite où un autre guerrier venait de faire subir le même sort au dernier ksaar. Blade eut juste le temps d'entrevoir ce vainqueur avant de tomber, entraîné par l'effondrement du ksaar. Un vainqueur à la longue chevelure noire qui roula à son tour à terre, désarçonné par les ultimes soubresauts de sa victime.

Blade se retrouva, couvert de poussière, juste devant la princesse qui s'agenouilla dans un mouvement, certes inutile, mais touchant, pour le retenir au moment où il touchait le sol. Ils se regardèrent pour la seconde fois. Et, dissimulée aux regards indiscrets par la masse du dragon, la jeune fille déposa un rapide baiser sur ses lèvres.

Ils se relevèrent. La princesse reprit sa dignité, époussetant sa robe souillée. Les survivants se rassemblèrent en courant autour d'elle.

— Tout va bien, majesté ? demanda Klaatu.

Physiquement, oui, mais sa colère éclata aussitôt :

— Où était Kord ?

Le commandant de la garde impériale apparut au même moment. Il se jeta à genoux aux pieds de la princesse.

— Je vous offre ma vie indigne de vous servir. J'ai failli à cause de mon incompetence. Et je demande que ce soit le noble Klaatu que j'ai honteusement insulté qui me donne le coup de grâce.

Le champ de bataille, maintenant plus calme, ne résonnait que des seuls cris des blessés.

— Laissez-moi laver mon honneur, majesté.

— Non ! J'ai besoin de tous les survivants pour regagner le palais en toute sécurité. Nous verrons plus tard. Tu restes un soldat de qualité et un homme courageux. Tu viens encore de le prouver, même si ton orgueil t'a aveuglé.

Disant cela, elle regardait les profondes blessures qui parsemaient le corps du commandant de la garde impériale. Son sang coulait et se mélangeait aux larmes de honte qui dévalaient ses joues burinées.

— Il en sera fait comme vous le désirez, majesté. Mais je ne mérite pas de porter de nom, et à partir d'aujourd'hui, me considérerai comme un homme mort.

— Pansez vos blessures, soignez les victimes du mieux possible. Et en route. Nous n'avons que trop perdu de temps, ordonna la princesse, désireuse d'abrégier l'acte de contrition du soldat.

CHAPITRE VII

Klaatu et Kord comptèrent leurs hommes. Ce fut vite fait. Klaatu n'en avait plus que trois et Kord trois également sur la vingtaine que comptait l'escorte de protection à l'origine. En revanche, l'escorte civile, peu engagée dans le combat, n'avait que quelques pertes. La plupart s'étaient égaillés dans les alentours et commençaient à réapparaître.

La princesse revint vers sa litière que l'on soulevait, après avoir déplacé le corps du ksaar qui s'était effondré dessus. En dessous, la dégne n'était plus qu'une masse informe.

— Je l'aimais bien. Elle m'accompagnait depuis longtemps.

Sa voix était froide.

— Vous n'êtes pas sentimentale et vous êtes une redoutable guerrière, dit Blade en s'approchant.

— Faire du sentiment, c'est bon pour les oisifs. Et puis qu'est-ce que la mort ?

Voilà bien une question qui faisait toujours sourire Blade. Depuis bien longtemps, il avait tellement joué avec la Camarde qu'il l'oubliait souvent.

Kord chargea quelques serviteurs et les porteurs devenus inutiles de s'occuper de creuser une fosse qui, une fois remplie de branchages servirait à brûler les victimes.

— La viande de ksaar se mange ? demanda Blade à Klaatu.

— Les paysans en mangent, mais ils mangeraient n'importe quoi. On dit même que certains sont cannibales.

Une courte cérémonie permit au moins de prononcer quelques prières avant d'enflammer le bûcher. Puis la princesse, qui avait échangé sa litière contre un cheval, donna le signal du départ.

Immédiatement, le moins se porta à la hauteur de Blade. Il montait maintenant un cheval.

— Eh bien, demanda Blade, vous avez mangé votre mule ?

— Un ksaar s'en est chargé.

— Je ne vous voyais plus et j'ai craint que les dragons ne vous aient fait un mauvais parti.

— Je ne suis pas un homme d'action, encore moins un guerrier.

Ma présence aurait davantage été une gêne qu'un avantage pour vous. Je prisais pour notre victoire ; les kamis m'ont entendu.

— Je crois, en effet, que nous pouvons remercier les dieux ! s'exclama Blade.

Il éperonna sa monture et retourna en tête du convoi avec Klaatu et la princesse Idori.

— Toutes les princesses apprennent-elles le métier des armes ?

— Non, je l'ai voulu ainsi.

— Vous n'êtes jamais bavarde ?

— Non. Contrairement aux idées reçues, j'ai toujours trouvé que c'étaient les hommes qui parlaient trop : au combat comme pendant l'amour, répondit-elle en jetant un regard en coin à Blade.

Klaatu se rapprocha de Blade et chuchota à son oreille :

— À propos, un détail, Blade... Notre Shangun est veuf. Et sa fille Idori est l'amour de sa vie. C'est un amour possessif et jaloux. Souviens-t'en !

— Merci !

En queue de cortège, le moine Sorayama s'était laissé glisser jusqu'à Kord, muet et déshonoré.

Le convoi, gris de poussière, traversa plusieurs villages à grande vitesse. Le soleil était haut lorsque Klaatu indiqua une bourgade à peine plus grande que les autres. Une poignée de maisons bâties en dur faisait toute la différence.

— Nous déjeunerons là.

La caravane hagarde entra dans le village. Les habitants, prévenus on ne sait comment, sortirent en hâte des maisons et vinrent se prosterner aux pieds de la monture d'Idori. La foule était devenue compacte lorsque les cavaliers atteignirent la place principale de la bourgade.

— Allez, circulez ! Laissez passer la princesse Idori.

Les soldats de l'escorte durent jouer des coudes et du bâton pour permettre à la jeune femme de se frayer un chemin jusqu'à une bâtisse vétuste, mais relativement propre.

« Ce doit être l'auberge », se dit Blade.

Klaatu administra un splendide coup de pied au derrière d'un homme qui voulait quasiment enserrer les jambes de la princesse pour les baiser.

— Décampe, manant.

— Aubergiste ! appela Klaatu.

Un homme, petit, assez âgé, les cheveux grisonnants, apparut.

— À boire et à manger pour la princesse Idori.

L'homme frappa dans ses mains. Trois femmes revêches et sans âge arrivèrent en portant de grands récipients fumants. Ils versèrent dans des petites tasses un thé vert, amer, mais d'une qualité surprenante pour un lieu pareil.

— La qualité du thé est la fierté d'un logis chez les plus modestes, expliqua Sorayama à Blade.

Celui-ci regretta encore moins le goût amer du breuvage, lorsqu'il goûta les boulettes de riz gluant vinaigré qu'on lui présentait. Il esquissa une grimace discrète :

— Est-ce que je ne pourrais pas demander du riz nature ? glissa Blade dans l'oreille de son voisin religieux.

— Cela serait tout à fait inconvenant. Ils nous servent ce qu'ils ont de meilleur. Refuser serait leur faire injure. Bien des révoltes n'ont pas commencé autrement.

« Moi, c'est d'être obligé de manger cela qui pourrait m'amener à me révolter », songea Blade.

*
* *

Le soleil déclinait et l'horizon était encore plus rouge que la veille. Ils aperçurent enfin les contours de la ville. Blade en fut soulagé car il commençait à être las d'avaler la poussière du chemin. Le foulard qu'il s'était placé sur la bouche et le nez, comme ses compagnons de route, ne facilitait pas la communication. Et les yeux n'étant pas protégés pleuraient continuellement.

De loin, la capitale Meiji ne semblait pas fondamentalement différente de Koda. Mêmes remparts couverts de tuiles vernissées, mêmes oriflammes, mêmes toits de bois verts et rouges. Seulement il n'y avait pas mille oriflammes, mais dix milles, cent mille peut-être... Et les proportions de la ville étaient sans commune mesure avec la préfecture du seigneur Yamagushi. Les murailles semblaient sans fin : elles couraient sur les éléments du relief. Plus le petit groupe avançait, plus elles semblaient l'encercler. Meiji était bâtie sur une colline avec un palais massif à son sommet. À mesure qu'ils approchaient, les tambours commençaient à faire entendre leurs sourds grondements, faisant vibrer les cages thoraciques.

En pénétrant par l'entrée principale, Blade remarqua que les remparts étaient identiques à ceux de Koda – terre, bois et pierres mélangés – et comme dans la ville du littoral, deux rangées de fortifications protégeaient la cité. Entre les deux, une sorte de sous-ville interlope, glauque, faite d'habitations provisoires, étalait sa

crasse. Des enfants jouaient dans la boue. Quelques femmes édentées saluèrent la princesse à son passage.

Les rues tortueuses montaient. Le sol était recouvert de planches qui isolaient les passants de la gadoue jaunâtre, omniprésentes et résonnaient sous le sabot des chevaux. Une brusque averse s'était abattue, rinçant la poussière qui imprégnait les vêtements de Blade et ses compagnons, mais qui n'avait pas pour autant facilité leur avance, déposant une fine couche de boue gluante sur les planches devenant de ce fait particulièrement glissantes. Les montures peinaient pour conserver un équilibre précaire.

Enfin, les guerriers épuisés débouchèrent sur une place plus large, pavée de pierres. Face à eux, la masse imposante du palais se dressait. Au-dessus d'un soubassement de pierres énormes, les murailles du château escaladaient le ciel en vagues blanches, ponctuées par des lignes de toitures bleues et vertes, les tuiles délavées par le soleil et les éléments. Aux angles, le mouvement gracieux des éléments d'architecture donnait l'impression que chaque étage, chaque bâtiment était sur le point de s'envoler, malgré la massivité de son assise.

— Le palais de l'Empereur. Son accès est interdit aux gens du petit peuple. Ils peuvent apercevoir l'empereur lors des fêtes annuelles de la Dynastie, mais à distance. Seuls les serviteurs et les portiers font la navette avec la cité... et les soldats bien sûr, indiqua le moine à Blade.

Les murs atteignaient pratiquement une trentaine de mètres de hauteur. Des blocs énormes servaient de soubassements aux parois cyclopéennes. Une frise en bas-relief d'une grande finesse, aux motifs à la fois guerriers et érotiques, faisait le tour de la muraille. Les pierres vertes sculptées et incluses dans la paroi de blocs grisâtres avaient le poli du jade. Elle avait dû demander un travail considérable. Les portes monumentales s'écartèrent. Elles étaient ornées de ferrures forgées représentant de gigantesques orchidées dont les pétales sensuels donnaient naissance à un idéogramme. Ce motif se retrouvait omniprésent sur les murs de la ville, sur les tuiles d'arrêt des toits et sur les innombrables oriflammes.

— L'orchidée est le symbole de l'empire et l'idéogramme est celui de la famille impériale, expliqua encore Sorayama à l'adresse de Blade qu'il voyait intrigué.

En passant sous la gigantesque poterne, un gong frappé par deux prêtres en robe safran résonna. Blade aperçu le lourd et complexe mécanisme permettant d'actionner la porte et qui nécessitait la force de près d'une trentaine de serviteurs qui, enchaînés, poussaient en cadence un lourd levier pivotant sur un chevalet.

Comme pour les limites de la ville, la protection du palais était constituée de deux remparts. Entre les murs, s'alignaient des séries de

bâtiments.

— Les gardes vivent ici ? demanda Blade.

— Non, ce sont les logis des serviteurs qui sont amenés à ressortir du palais et qui ne peuvent jamais pénétrer dans le Saint des Saints.

— Vous parlez du palais comme d'un sanctuaire ?

— La personne de l'Empereur est sacrée.

*

* *

Devant la porte ouverte dans la seconde muraille, un homme de grande taille, drapé dans un kimono chamarré à dominante jaune, attendait les bras croisés sur la poitrine, une longue badine dans la main droite.

— Bienvenue, princesse. Nous avons appris les désagréments qui ont entravé votre avance. L'Empereur vous attend... Seule !

Il s'adressa ensuite avec morgue à Blade, Klaatu et Sorayama :

— Quant à vous, l'Empereur vous verra bientôt. Mais vous devez être présentables pour cet honneur.

Il dévisagea Blade de bas en haut, puis se retourna sans plus de cérémonie. La princesse s'engagea à sa suite, entourée d'une volée de serviteurs, tandis que des femmes entraînaient Blade et Klaatu dans une autre direction. Sorayama prit congé d'eux :

— Je vous laisse en de bonnes mains. À plus tard.

— Pas commode le chambellan avec Idori, glissa Blade à Klaatu.

— Tu sais, les eunuques n'ont jamais une franche passion pour les femmes. On raconte que Tengu, le grand Chambellan, est particulièrement sauvage. Il obligerait ses servantes à des pratiques outrageusement dégradantes. On chuchote même que certaines se seraient suicidées... Mais ce ne sont que des bruits ! Circonstance aggravante, Idori est particulièrement adorée de notre Shangun, son père, comme je te l'ai dit, et elle en profite pour prendre quelques libertés avec l'étiquette. Ce qui exaspère les « coupés ».

*

* *

Blade et Klaatu furent introduits dans une pièce luxueusement décorée. Le sol de bois sombre verni glissait, lisse comme du verre, sous leurs pas. Des panoplies et des armures d'une effarante complexité semblaient monter la garde le long des parois. Des peintures sur soie d'une grande beauté et d'une élégante simplicité

égayaient les murs de papier opaque.

La pièce était envahie d'un brouillard odorant. Au centre, ils aperçurent d'immenses baignoires fumantes en bois laqué. Des jeunes femmes vêtues – si peu – de légers kimonos blancs, quasi transparents, que l'humidité collait à leurs corps minces comme des lianes, s'affairaient à les remplir.

Celles qui les avaient guidés jusque-là les soulagèrent des loques qui les recouvraient.

Les deux hommes se glissèrent dans l'eau chaude. Blade plaça ses deux bras sur le bord de la baignoire et laissa tomber sa tête en arrière. Il vit les jeunes femmes entrouvrir leurs kimonos, alors que d'autres amenaient des habits. Trois femmes s'occupèrent de chacun des guerriers. Tandis que l'une d'elles restait à l'extérieur et entreprenait de frotter avec douceur les pieds et les jambes contractées des corps mâles, deux autres, laissant tomber leurs kimonos, pénétraient dans chacun des larges baquets. Entièrement nues, elles entreprenaient de chasser crasse et fatigue des organismes des deux hommes.

L'une d'elles vint se placer derrière Blade. Ses petits seins fermes caressaient sa nuque alors que ses jambes entouraient sa taille. Elle se mit à lui masser les épaules, tandis que la seconde, à genoux devant le corps musclé, nettoyait son large torse avec une éponge parfumée. Puis elle abandonna cet instrument et parcourut de ses deux mains la peau de l'Anglais avec la légèreté d'un papillon. Blade sentait les doigts blancs voleter sur ses pectoraux avant de descendre, descendre encore, encore plus bas. Il ferma les yeux...

Blade se sentait disposé à vivre des instants de délice intense, victime consentante livrée aux mains expertes de ces jeunes nymphettes, mais une porte s'ouvrit, livrant passage à un homme qui frappa dans ses mains.

— Allons, allons, le Shangun attend.

— Pas d'erreur, songea Blade, c'est un eunuque.

Les jeunes femmes achevèrent vivement de laver les deux hommes. Blade croisa leurs regards, manifestement dépités. Elles l'aidèrent à sortir du bain et lui apportèrent une tenue propre.

— Une vraie tenue de gala, s'exclama Blade.

— Tu ne crois pas si bien dire, répondit Klaatu. Ce sont des vêtements de cérémonie.

Ils enfilèrent rapidement les amples pantalons noirs, la large veste blanche croisée, très épaulée et richement décorée d'orchidées. Les jeunes femmes continuèrent de l'aider, plus par désir de passer leurs mains sur son corps que par réelle nécessité.

Ils finirent en nouant une ceinture de soie rouge autour de leur taille dans laquelle ils glissèrent leur court sabre de cérémonie, puis suivirent l'eunuque.

*
* *

Ils traversèrent de longs couloirs, gravirent plusieurs étages. De temps en temps, ils redescendaient quelques marches. Certains passages se trouvaient visiblement à la hauteur du massif soubassement des bâtiments. Blade reconnaissait les impressionnants blocs de granit gris, parfaitement joints sans aucune trace de ciment. Blade nota qu'il aurait bien du mal à s'y retrouver pour l'instant dans l'agencement curieux du palais-forteresse.

Enfin, ils parvinrent devant une lourde porte de bois noir abondamment décorée devant laquelle étaient postées trois rangées de gardes en uniformes noirs.

« Curieux, se dit Blade. Les gardes d'élite sont vêtues de noir dans presque toutes les dimensions. »

Au centre de chacun des deux battants de la porte, était dessiné un vaste cercle de métal argenté. L'eunuque brandit son lourd bâton de commandement en bois et cuir rouge et s'en servit pour donner trois grands coups dans le cercle droit. Il s'agissait d'un gong qui laissa entendre son bruit métallique se répercutant dans les couloirs. Les deux volets de la porte s'ouvrirent avec une lenteur majestueuse.

L'ordonnancement de la salle de réception était presque identique à celle du palais du seigneur Yamagushi. Sur la droite, on apercevait un petit jardin. Des rangées de guerriers, les uns assis, les autres debout de dos, montaient la garde. Des cloisons de papier isolaient certaines parties de la pièce, dont les dimensions étaient gigantesques. Tout au fond de la salle, à l'opposé de l'entrée qu'ils venaient d'emprunter, Blade aperçut un attroupement entourant une estrade. Les kimonos de toutes couleurs donnaient au groupe l'allure d'une volière de paradisiers. La petite assemblée paraissait très agitée, hormis un bloc de personnages en kimonos et robes noirs, et il en émanait un léger brouhaha.

En s'approchant Blade et Klaatu purent mieux distinguer les hommes qui les attendaient. Au-dessus de l'estrade à deux étages étaient disposés deux fauteuils. Un au sommet, celui du Shangun, le second juste en dessous, occupé par Idori. Tous les deux étaient abondamment fardés, le visage totalement blanc, les ouvertures soulignées en noir et rouge. La plupart des courtisans étaient pareillement maquillés.

Debout à droite du fauteuil de l'Empereur, mais sur la marche inférieure, le moine Sorayama regardait les deux hommes approcher. Il avait une nouvelle robe, toujours aussi simple. L'Empereur se pencha vers lui pour lui demander quelque chose. Sorayama inclina la tête. Aux pieds de l'estrade, on voyait des courtisanes, avec des peignes de bois laqué et de lourdes épingles ornées de pompons multicolores plantés dans la coiffure, plusieurs hauts personnages en riches kimonos, quelques soldats dont la tenue ressemblait à celle de Blade et Klaatu et des moines en robe noire.

Menaçant, un homme maigre, au visage en lame de couteau terminé par une fine et longue barbe, était planté au milieu du groupe, bras croisés sur la poitrine, les jambes légèrement écartées. Il était chauve ou plutôt rasé ; ses yeux brillaient de manière inquiétante. Cette lueur glacée frappa Blade plus encore que son allure. Il était vêtu d'un kimono de soie noire, avec, à la hauteur du cœur, une face de monstre effrayante et portait un sabre au côté. Plusieurs moines en noir, au regard farouche l'entouraient, ainsi que deux gardes, armés de courtes lances. Sur la mezzanine qui entourait la salle, des gardes étaient placés tous les deux mètres.

— C'est donc toi Blade d'Angleterre...

La voix caverneuse du Shangun, massif comme son palais, résonna dans la salle. Instantanément, Blade et Klaatu avaient stoppé leur progression pour se mettre à genoux face contre terre. Blade détestait ce genre d'attitude, mais savait que certaines circonstances l'y obligeaient.

— Relevez-vous ! Des hommes qui sont mes obligés ne sauraient s'incliner ainsi devant moi. Vous avez sauvé Idori et de cela, je vous serai éternellement reconnaissant.

Blade jeta un coup d'œil à l'homme à face de couteau, qu'il vit se raidir à l'écoute de ses mots.

— Klaatu, ta réputation a atteint mon palais. Quant à Blade, depuis deux jours que tu es apparu, tu as su te rendre indispensable. Sorayama m'a dit que tu venais de lointains territoires du soleil couchant et que tu as aidé à démasquer et à combattre une incursion d'espions Cathais.

Un homme en noir, au visage mince et fermé, sortit des rangs, s'inclina devant le Shangun, et demanda :

— Noble majesté, le royaume de cet homme rouge ne serait-il pas tout simplement Cathais ?

Juste avant cette intervention, Blade avait saisi un échange de regards entre « face de couteau » et le contradicteur.

— Tout le monde sait, continua l'homme, que Cath abrite de

nombreuses populations qui n'ont pas la même couleur de peau ni la même allure que les Cathais communs et les Vrais Hommes.

Blade comprit qu'il avait face à lui une opposition organisée. Prenant le risque de violer l'étiquette, il choisit de répondre directement, provoquant un frissonnement chez les courtisans.

— Pourquoi aurais-je combattu et aidé à défaire ces espions ? fit-il alors remarquer.

— Peut-être pour t'attirer les bonnes grâces du Shangun, intervint l'homme au visage tranchant. Chacun sait à Cath qu'aucun étranger ne serait en mesure d'approcher le Shangun sans de sérieuses garanties. Que valent quelques misérables vies en regard de cette occasion ?

— Que répond Blade au seigneur Tako ? intervint le Shangun.

— Il m'aurait fallu savoir que la princesse allait passer, mais aussi que j'allais recevoir un coup sur la plage, que j'allais être capturé, livré précisément à Klaatu le jour du passage de la princesse chez le seigneur Yamagushi. Sans oublier que j'ai failli perdre la vie, puisque le seigneur de Koda éprouvait les mêmes soupçons. Cela fait beaucoup d'inconnues !

Tako pinça les lèvres sans rien ajouter. Mais son regard restait hostile.

— Tu t'es fait un ennemi dangereux, souffla Klaatu à Blade.

— Il l'était avant même notre entrée dans la pièce, rétorqua-t-il dans un souffle.

Le Shangun eut un rire bref :

— Seigneur Tako, il semble que le noble Blade d'Angleterre soit un aussi fin bretteur avec sa langue qu'avec son sabre. Nobles Blade et Klaatu, je vous invite dans mes appartements privés.

Le Shangun se leva. Tout le monde s'inclina, Tako un peu moins que les autres. Le Shangun et Idori disparurent derrière une tapisserie, tandis que Sorayama, le moine, venait rejoindre Blade et Klaatu. Il les entraîna hors de la salle dans un nouveau labyrinthe de couloirs de pierres ou serpentant entre des cloisons de papier jusqu'à une porte gardée par deux soldats, armés de sabres.

CHAPITRE VIII

Sorayama introduisit Blade et Klaatu dans une petite pièce toute simple et basse de plafond. Ils y attendirent cinq minutes, puis le moine les entraîna, derrière une cloison, vers une autre pièce tout aussi spartiate, véritable cellule monacale de cinq mètres sur cinq. Au fond, un petit autel diffusait ses senteurs. Le Shangun les attendait, agenouillé sur une natte épaisse. Devant lui, quelques petits bols en porcelaine « grains de riz » translucides étaient disposés sur une tablette basse de bois noir précieux, incrustée de nacre. Une théière fumait. Il avait retiré sa tenue d'apparat pour endosser un très simple kimono noir, ceint à la taille par une étoffe de soie blanche. Il n'avait plus son maquillage d'apparat. Son visage apparaissait franc, noble avec une petite fossette de sourire au coin des lèvres. Mais, surtout, cet homme, symbole et maître de tout un peuple, semblait excessivement las.

Idori entra dans la pièce. Elle aussi s'était défaite de sa tenue cérémonielle et avait effacé le fard outrancier blanchâtre. Elle avait endossé un kimono de soie verte rehaussé de quelques idéogrammes, la taille serrée par un obi rouge. Ses cheveux étaient ramenés en un chignon traversé de peignes en os. Son visage ne portait que quelques traces de maquillage féminin. Elle vint s'agenouiller à droite du Shangun, sans un regard pour le trio. Elle entreprit de lui verser un bol de thé brûlant. Un nuage de fumée enveloppa l'Empereur, alors que le breuvage vert coulait. Tout était calme, le silence régnait, uniquement troublé par le bruit du breuvage qui emplissait le bol.

Blade observait le Shangun. Le souverain avait l'air préoccupé.

Idori n'avait pas versé de thé dans les trois bols, qui leur étaient manifestement destinés. Le Shangun esquissa un geste de la main pour les inviter à s'asseoir, et poursuivant son geste, enjoignit à Idori de servir ses invités.

— Vous ne vous êtes pas fait un ami, je pense, Blade d'Angleterre, intervint soudain l'Empereur.

— Le seigneur Tako ? demanda Blade, connaissant par avance la réponse.

— Oui, Tako, vous vous en êtes sûrement rendu compte. Après le seigneur Yamagushi, on dirait que c'est un don chez vous.

Un mince sourire éclaira son visage. Blade et Klaatu inclinèrent la tête en signe d'assentiment.

— Je ne pense pas, continua l'Empereur, qu'ils soient davantage de mes amis.

Il jeta un coup d'œil vers Idori qui sembla l'approuver du regard.

— J'en suis même persuadé...

Il marqua une pause et soupira.

— Nous avons pourtant un tel besoin d'union, de solidarité... Les incursions répétées de Cathais sur nos côtes me préoccupent. Ce ne sont plus de simples pirates venant piller les villages côtiers, éventuellement enlever quelques hommes, femmes ou enfants pour les vendre comme esclaves. Ce sont des soldats, et tout cela ressemble beaucoup aux prémisses d'une invasion. Savez-vous qu'il y a trois jours, un groupe de six hommes a été arrêté ici même, dans la capitale. Ils disposaient d'une habitation. Tout cela réclame des complicités au plus haut niveau. Je savais déjà que certains de nos seigneurs provinciaux ne donnaient pas toute la mesure de leur énergie pour parer à ces incursions. Yamagushi en est un, mais je pourrais en citer trois ou quatre autres.

Un nouveau silence, puis il conclut :

— Cette dernière arrestation modifie notre vision des choses.

— Majesté, pourquoi des vrais hommes voudraient-ils aider des hommes de Cath ? interrogea Klaatu. Ne sont-ils pas nos ennemis héréditaires ?

— Le culte du Jodo a tout changé. Souvenez-vous : il y a quelques années, les Cathais ont déjà tenté de nous envahir. Et que s'est-il passé, Sorayama ?

— Un vent divin, magique, s'est levé... Une tempête envoyée par les kamis de la Grande Île a dispersé leur flotte. Aujourd'hui, la situation est manifestement plus sérieuse.

— Et puis nous ne sommes pas dans la saison des tempêtes, ironisa l'Empereur. Hier, ils venaient nous envahir. Aujourd'hui, c'est sans doute pareil, mais ils font croire que c'est le souffle de la foi qui les anime. Et chez nous, certains semblent séduits.

Klaatu s'adressa à Blade pour préciser :

— Le culte du Jodo, comme je te l'ai expliqué, s'est développé chez eux. C'est un culte fort. Ils utilisent cette arme spirituelle contre nous.

— Mais nos kamis seront les plus forts, objecta Sorayama.

— J'aimerais le croire, Sorayama, j'aimerais le croire..., dit le Shangun las.

— Celui qui doute est déjà mort, s'offusqua le moine. Avec tout le respect que je dois et porte à votre majesté.

— Je regrette que certains hauts dignitaires se soient emportés contre vous, alors que nous avons besoin de toutes les énergies.

— Mais certains ne sont-ils pas déjà vos ennemis ? objecta Blade.

— Hélas, hélas, je le sais, même si parfois je préférerais l'ignorer.

Puis il ajouta aussitôt :

— Non, pas Tako, pas lui... Je ne peux le croire, ni même l'imaginer, répéta le Shangun, comme s'il tentait de se persuader lui-même.

— Qu'est-ce qui justifierait alors leur violence contre nous ?

— Ils pensent peut-être que vous êtes un authentique espion ou que votre gloire toute récente menace leur position.

Manifestement, l'Empereur ne croyait rien de ce qu'il affirmait.

— Le seigneur Tako est un homme trop puissant et trop intelligent pour croire cela, fit remarquer Klaatu.

— Il y a quelque chose que l'Empereur ne dit pas, coupa Idori. Et que Sorayama sait aussi. Tako est très proche de Kenzu, le principal dignitaire du culte du Jodo.

— Trop proche, certes, mais cela suffit-il pour en faire un suspect ? objecta le Shangun sans conviction.

— Je le crois, majesté, dit Blade. J'ai vu ce type de situation bien des fois. Ce Kenzu, je suppose que c'était l'homme en noir qui n'a rien dit lors de l'audience publique de tout à l'heure ? Oui, n'est-ce pas ? Alors, c'est peut-être lui l'homme le plus puissant de l'île aujourd'hui. Comment ce culte peut-il avoir autant d'importance sur votre île ? Vos Kamis ne sont-ils pas plus séduisants, plus positifs ?

— J'ai déjà évoqué la naissance du Jodo à Cath, intervint Sorayama. Chez nous, son histoire est plus récente. Chez eux, c'est un culte très ancien qui s'est développé dans les montagnes, plus précisément dans les régions volcaniques. Ses adeptes disent qu'il est antérieur à l'apparition des hommes sur terre. Ils adorent un Dieu sombre, terrible, qu'ils n'ont pas le droit de nommer, venu d'entre les étoiles. Il aurait fixé son siège dans le volcan Jodo. Ils ne veulent même pas le représenter. Pour eux, il est une sorte de souffle de feu dévastateur. Notre île a également son volcan Jodo. Chez nous, ses fidèles le représentent avec une face grimaçante épouvantable. Tu as pu la voir sur la robe de Kenzu. On chuchote depuis longtemps que des sacrifices humains sont offerts au dieu noir. Aujourd'hui, il y a plus que des chuchotements, c'est sûr.

— J'ai tenté d'empêcher cela. En vain ! déplora le Shangun.

— Au cours des cérémonies, le dieu s'exprime par l'intermédiaire du grand prêtre qui officie drogué, reprit Sorayama. Les moines de l'ordre se divisent en plusieurs castes, toutes plus ou moins guerrières. Et en bas de la hiérarchie, l'objectif est que tout adepte devienne un soldat du Jodo. C'est pratiquement déjà le cas à Cath. Pas ici.

— Les kamis nous en préservent ! fit le Shangun.

— Leurs guerriers noirs, les Nanjas, sont des fanatiques, drogués, dévoués corps et âme au dieu noir, donc à Kenzu. Ils portent une tenue plus pratique que celle de nos soldats, un uniforme et des masques qui leur permettent de se confondre avec la nuit. Il ne faut pas les confondre avec les rons. Officiellement, ce sont des renégats, des soldats perdus, des bandits, qui, en apparence, n'ont rien à voir avec la cour. Mais chacun sait qu'ils sont aux ordres du seigneur Tako.

— Tout semble de plus en plus clair ! intervint Blade, pince-sans-rire.

— Drogés, les Nanjas entrent en transe. On dit qu'ils se métamorphosent en animaux. On les appelle les « guerriers hyènes ». Ils n'ont aucune peur de la mort.

— Tous les guerriers noirs sont-ils des disciples du Jodo ? interrogea Blade.

— Non. Comme je le disais, il y a aussi les rons. Et aussi la garde noire impériale, les fidèles d'entre les fidèles. Ce sont des guerriers d'élite dont l'uniforme est frappé de l'idéogramme blanc de l'Empereur. La fidélité à l'Empire est leur honneur. Les moines que tu as vus autour de Kenzu et les administrateurs de l'ordre, sont des guerriers eux aussi, ajouta Sorayama.

— Et l'ordre est très riche, reprit Idori. Nombre de bourgeois, voire de seigneurs, leur lèguent tous leurs biens en échange de la félicité éternelle au royaume de Jodo. Car Jodo est bon pour ceux qui le servent, ils peuvent espérer une éternité de plaisirs, de jeux sadiques et d'amours sauvages dans un paradis situé de l'autre côté de l'astre du jour.

— Le culte des kamis ne résiste pas ? Que faites-vous, toi et les tiens, Sorayama ?

— Notre culte est pacifique, du moins relativement. C'est un handicap, face à une religion agressive et très organisée. Et puis nous ne promettons pas une éternité d'orgies après la mort.

— Maintenant cela suffit, dit l'Empereur. L'heure est aux réjouissances. Vous avez sauvé Idori, vous avez droit à toute ma reconnaissance. J'ai su par elle et par Sorayama, que tu étais un guerrier redoutable, Blade d'Angleterre... Puis-je compter sur ton concours au cas où l'Empire serait menacé ? Cela vaut aussi pour toi,

Klaatu, mais ta fidélité est déjà engagée pour l'Empereur.

— Oui, majesté. Mon sabre est, depuis toujours au service du Shangun.

— C'est avec joie que je mettrai ma science des armes à votre service, proposa Blade.

— Merci, mais je suis si las, maintenant. Vois cela avec Klaatu et Sorayama. À propos Klaatu, je viens de te faire nommer chef de la garde noire du palais.

Klaatu s'inclina :

— Merci majesté, je m'en montrerai digne. Je dois informer le préfet Yamagushi du vœu de l'Empereur que je demeure dans la capitale.

Le Shangun se leva pour prendre congé :

— Idori m'a dit vouloir te faire visiter les jardins impériaux, Blade, dit l'Empereur avec une curieuse lueur dans les yeux. Je vous laisse. Si les Dieux règnent sur les âmes, ce sont les femmes qui règnent sur les hommes.

*

* *

— Que voulait-il dire ? demanda Blade à Idori, quelques instants plus tard.

— Je l'ignore, répondit la jeune femme riant et en entraînant Blade vers une cloison.

Ce dernier eut tout juste le temps de dire à Sorayama et Klaatu qu'il s'entretiendrait avec eux dès son retour.

Blade avait remarqué avec plaisir que les dents de la princesse n'étaient plus noires, encore un des mystères de l'étiquette ! Derrière la cloison, ils arrivèrent dans une coursiue montant légèrement sur une dizaine de mètres. Ils débouchèrent sous un ciel clair, au sommet du palais. Au-dessus d'eux, il n'y avait que la nuée. Le palais était construit autour d'une éminence, une petite colline particulièrement pentue, dont le sommet avait été arasé et transformé en parc à la végétation dense et luxuriante : les jardins impériaux. Des chemins serpentaient entre des bosquets d'arbustes en fleurs, soulignés de la ligne noire d'un cyprès ou au contraire amollis par la silhouette d'un saule centenaire. Des fontaines laissaient jaillir en cascade leur onde claire. Au détour d'un bosquet, Blade vit même surgir trois licornes blanches, sorte de croisement de chèvre et de poney avec une corne sur le front. Des petits ruisseaux que l'on franchissait sur des ponts de bois serpentaient. Le chemin était recouvert d'un fin gravier rose.

— Il n'y a personne dans ces jardins ?

— Parfois, mais rarement.

— L'étiquette autorise-t-elle que je me promène ici, seul avec toi ?

La jeune fille éclata de rire :

— Je crois que mon père sait que je suis de taille à me défendre.

Idori posa un doigt sur les lèvres de Blade et lui prit le bras tout en continuant à marcher. Blade sentait le sein de la jeune princesse se presser contre lui à chaque pas. Il n'écoutait plus les explications florales qu'elle lui dispensait.

— Blade ? Blade, tu ne m'écoutes pas !

Cette fois, ce fut lui qui ne répondit pas et qui l'attira à lui pour presser ses lèvres sur les siennes. Elle n'attendait manifestement que cela. Son visage était frais et elle serra ses bras fins autour de son corps musclé.

Soudain, elle s'écarta légèrement, dégagea rapidement son obi avec l'aide de Blade, puis, ouvrant son kimono, elle laissa apparaître un corps gracieux et blanc comme la neige. Son sexe était dépourvu de pilosité, totalement lisse, adorablement bombé... Ces formes exercèrent une fascination irrésistible sur Blade qui se sentit comme naturellement attiré vers ce renflement délicieux. L'allure de petite fille impudique était irrésistible et fouetta ses sens. Il pressa de nouveau sa bouche sur celle d'Idori, tout en titillant le bout des seins fermement durcis, de sa main droite, alors que la gauche descendait le long de ses reins, s'immisçant dans la fente de ses fesses rebondies. Elle en profita pour le déshabiller lentement et subtilement en faisant glisser son vêtement.

Le contact de la soie promenée sur sa peau avec une science étonnante électrisa toutes les terminaisons nerveuses de Blade qui s'abandonna entre les mains expertes. Idori descendit le long du torse de Blade, ses mains saisirent son sexe et le caressèrent amoureusement avant que sa bouche ne vienne les relayer. Des sensations inouïes envahirent l'agent secret, alors que la langue d'Idori glissait le long de sa verge.

À son tour, il décida de lui démontrer sa technique et l'entraîna hors du gravier, sur l'herbe douce où il l'allongea. Un rayon de soleil vint caresser le sexe épilé de la princesse.

Immédiatement, Blade se plongea goulûment dans le temple de sa félicité.

« Cet autel vaut tous ceux du Jodo », pensa-t-il.

Rapidement – trop rapidement – il sentit la jeune fille grimper aux sommets du plaisir, et interrompit cette montée pour recommencer à

la caresser. Cette fois, elle ne se laissa pas surprendre et lui tint vigoureusement la nuque entre ses cuisses au moment où elle parvenait au bord de l'orgasme.

Elle fut traversée de violents spasmes, alors qu'elle lançait vers le ciel un cri furieux. Blade se dit que ce serait bien le diable si après ce hurlement, il ne voyait pas débarquer une compagnie de gardes impériaux. Il décida de ne pas s'en préoccuper. Déjà, Idori lui faisait sentir qu'elle était prête à repartir voguer sur les lames du désir. Elle n'était plus que soubresauts. Son entrecuisse luisait de son plaisir et de la salive de Blade. Elle le retourna à son tour pour s'occuper de lui. D'une bouche experte, elle entretenait le plaisir de Blade en allant et venant le long de la hampe de son amant.

Blade, trop excité pour résister longtemps à un orgasme aussi savamment amené, la recoucha sur le dos pour se glisser entre ses jambes. Alors qu'il faisait pénétrer son sexe bandé à en exploser dans l'intimité de la princesse, il constata avec stupeur qu'elle était vierge. Les connaissances amoureuses de la jeune fille n'avaient pourtant, apparemment, rien de théoriques ou livresques, elle connaissait le plaisir. Cet abandon de sa virginité à Blade était un extraordinaire geste d'amour dans une société qui, comme bien d'autres, devait la placer au sommet des qualités d'une fille à marier !

Il s'introduisit lentement en elle, soucieux de ne lui laisser que le souvenir d'un plaisir extraordinaire pour cette « première fois ».

CHAPITRE IX

— Tu n’as pas passé la nuit dans ta chambre ?

On sentait dans la voix de Klaatu comme une sorte de critique.

— Non, répondit Blade.

— Tu étais avec Idori !

— Jaloux ?

— Non, mais fais quand même attention.

Blade avait rejoint Klaatu pour déjeuner avec lui. Affamé, il se jeta sur les boulettes de riz vinaigré, sushis et autres sashimis. La nuit avait été éprouvante, même si elle avait été fort agréablement employée entre les bras de la jeune femme. Une joute épuisante. À peine avait-il pu recouvrer une partie de ses forces dans un bain vivifiant et brûlant grâce aux massages habiles de jeunes servantes. Ce, sous l’œil vigilant d’Idori.

Un masseur eunuque lui avait ensuite administré un massage plus énergétique, à coups de gifles, qui avait parfaitement détendu ses muscles de guerrier.

Blade fit un sort aux plats salés et piocha dans la jatte de fruits. Il choisit quelques belles pièces ressemblant à des mangues.

— Alors, grand commandant de la garde noire, que penses-tu de tout ça ? As-tu appris quelque chose ?

— J’ai commencé à rencontrer quelques hommes de la garde. Apparemment, ils ne conservent pas un souvenir impérissable de leur précédent commandant, tué lors de l’arrestation des six espions Cathais. Sur eux, je pense que nous pouvons compter. Si tant est que ceux qui revêtent leur uniforme sont bien des gardes impériaux. Au-delà... L’inconnu ! J’ai discuté avec un officier. Il m’a affirmé que la très grande majorité de l’armée était fidèle à l’Empereur, mais qu’elle suivrait le plus fort si Tako et Kenzu fomentaient ouvertement une rébellion.

— Il faut donc consolider nos forces et développer quelques noyaux durs dans l’armée.

— Je le pense, oui. J’ai également appris que le palais renfermait une ménagerie. Allons la voir. Il paraît que des dresseurs y entraînent de superbes tigres blancs de combat et même des ksaars, capturés très

jeunes.

Klaatu héla un soldat.

— Shian, conduis-nous à la ménagerie.

— Bien, Klaatu San !

— San, c'est ton titre ? demanda Blade.

— Oui et non. Le titre contient une notion de hiérarchie et de respect tout à la fois. Shian est un garde de l'Empereur qui me semble sûr.

Shian s'arrêta devant une grande tenture représentant un sauvage combat de fauves, derrière laquelle il se glissa. Un passage s'ouvrait dans la pénombre. Au bout de trois mètres, une porte barrait le passage. Shian frappa trois coups sur l'ouverture. La porte s'ouvrit. Un garde attendait de l'autre côté. Les trois hommes s'engagèrent. Shian attrapa une torche et descendit un escalier en colimaçon. Blade nota que les murs étaient particulièrement secs. Pas de traces d'humidité dans ce souterrain. Ils descendirent une centaine de marches, puis un long couloir, parfaitement propre et net pour autant que la torche permettait d'en juger.

— Pourquoi tant de précautions pour une simple ménagerie ? demanda Blade.

— Les gardiens des fauves constituent une caste héréditaire et seuls les fidèles de l'Empereur sont admis ici, ainsi que les membres de la garde noire, bien sûr. C'est un honneur de visiter la ménagerie privée du Shangun. Sorayama m'a transmis une autorisation impériale pour que nous la visitions. Kenzu et ses sbires ne s'aventurent pas ici. Le Jodo n'est pas en « odeur de sainteté » dans ces dédales.

— Intéressant.

— Attends, tu n'as pas tout vu.

Le trio continua sur environ cinq cents mètres. Plusieurs fois, ils rencontrèrent des embranchements multiples. Shian avançait sans hésiter. Manifestement, il fallait bien connaître le souterrain pour ne pas s'égarer.

Le couloir dans lequel ils venaient de s'engager descendait légèrement. Au loin, une lueur apparut, de plus en plus nette.

— Nous ressortons au jour ?

— Tu vas voir, répondit Klaatu.

Ils atteignirent le bout du tunnel et retrouvèrent la lumière du jour. Un parc luxuriant s'étendait devant leurs yeux.

— Non, Blade, rit Klaatu avant même que son compagnon n'ouvre la bouche, ce n'est pas la lumière du jour. Tu ne vois pas de soleil, pas de vent, ni de nuages. Nous sommes au cœur même du palais, à un

peu moins d'une centaine de mètres sous terre. Ce que tu vois est un des prodiges de nos savants.

— Prodige me semble le mot approprié, en effet.

Shian prit la parole :

— La lumière provient de l'extérieur, grâce à un réseau compliqué de tunnels et de puits où des miroirs installés depuis des siècles renvoient ici la clarté du jour. Le volcan dort, mais des sources chaudes permettent de conserver une chaleur constante.

— Voilà pourquoi il n'y a pas d'humidité. Et le volcan ne peut se réveiller ?

— *A priori* non. Mais qui sait ce que les kamis pourraient décider de faire si les Vrais Hommes s'éloignaient trop de la juste voie.

— Le parc n'est pas très grand, en fait. Tu as là les abris des fauves. Disséminées dans le parc, on trouve aussi quelques miradors d'observation.

Les trois hommes descendirent un petit escalier. L'agent secret nota l'odeur de fauves de plus en plus insistante. Ils passèrent devant une ouverture grillagée.

— C'est par là que nous faisons remonter les fauves qui doivent aller en surface, commenta Shian.

Ils s'approchèrent des cages. C'était l'heure de la nourriture. Une vingtaine d'hommes s'affairaient pour apporter les chariots de viande. Blade compta une petite centaine de tigres. Des bêtes superbes, terribles, au pelage étincelant. Leurs dents saillantes étaient impressionnantes.

— Pourquoi y a-t-il plusieurs cages ? interrogea Blade.

— On sépare les mâles et les femelles. Mais ce n'est pas le plus intéressant. Cette viande morte n'est pas donnée à tous les animaux. Il faut aussi leur faire faire un peu d'exercice. Venez voir !

Les hommes finissaient de vider leurs chariots de viande. Effectivement, une des cages avec une douzaine de tigres n'avait pas été approvisionnée. Shian entraîna Klaatu et Blade vers une autre partie de la ménagerie. Ils gagnèrent ainsi une sorte de coursive grillagée qui courait au-dessus de la cage concernée, surplombant le parc. Un assistant actionna un treuil. Une grille s'ouvrit et une dizaine de grandes antilopes aux longues cornes torsadées jaillirent. Elles passèrent affolées devant la grille qui interdisait le passage aux fauves. Les animaux affamés étaient surexcités et se précipitaient sur les barreaux, gueules grandes ouvertes. Les antilopes foncèrent vers le parc à vive allure. Il se passa à peine une trentaine de secondes avant que la grille des tigres ne s'ouvrît. Les douze fauves affamés

s'élancèrent à la suite de leurs proies dans un rugissement glaçant. Blade et Klaatu virent les fauves se jeter sur les cervidés, enfoncer leurs griffes acérées dans leur chair, déchiqueter leurs cous avec leurs crocs. Les antilopes tombaient, la nuque brisée.

Le troupeau fut décimé en quelques secondes. Deux couples de tigres se disputaient les carcasses de deux antilopes. Blade ne quittait pas des yeux ce spectacle hallucinant, sauvage, évoquant les époques les plus primitives. Il ne restait plus grand-chose des fuyards. Après avoir festoyé, les douze félins s'allongèrent, repus, dans les hautes herbes. Certains achevaient de ronger des os. Blade, impressionné, demanda à voir les ksaars. Shian lui indiqua une direction sur la gauche. D'autres enclos abritaient effectivement les lézards géants. Pendant ce temps, un assistant fit résonner un petit sifflet à ultra-sons. Les fauves se redressèrent avec lenteur, manifestant leur mécontentement par des feulements furieux. Le cou tordu, face dressée vers le ciel artificiel, ils exhibaient leurs dents formidables, fronçant leurs museaux rouges de sang frais. Et ils revinrent s'engouffrer dans leurs cages. Les trois hommes quittèrent leur poste d'observation et se dirigèrent vers les ksaars. La paroi de l'enclos dévolu aux lézards géants était percée de grottes d'où les visiteurs pouvaient regarder les reptiles. Seuls deux animaux étaient visibles. Des traces de sang et des reliefs de repas – des cornes d'antilopes identiques au repas des tigres – indiquaient que, là aussi, le petit déjeuner venait de se terminer.

— On lâche aussi les ksaars pour leur faire faire de l'exercice ? interrogea Blade.

— Seulement les plus jeunes. On a longtemps songé à en faire des montures de guerre. Mais ils sont beaucoup trop instables ; une fois sur deux, ils se retournaient contre leurs maîtres. Ils ne sont plus qu'une attraction.

Les ksaars se tenaient immobiles comme des pierres, observant les hommes. Il n'y avait aucun assistant aux alentours. Blade et Klaatu observaient la fente oculaire des sauriens géants. Hormis un battement de paupières de temps à autre, on aurait dit des statues de roc grisâtre.

— Shian ?

Le sixième sens de Blade venait de l'avertir d'un danger : le garde n'était plus là. Blade et Klaatu étaient seuls.

— Shian ! Shian !

Les deux hommes appelaient en vain. Le silence était inquiétant. Blade tapa l'épaule de Klaatu en lui indiquant du menton une direction.

— Là !

Une série de mouvements furtifs animaient les buissons. Et soudain, ils furent entourés d'une troupe d'hommes en noir masqués, qui se déplaçaient avec une légèreté et un silence de chats. Celui qui progressait en tête portait un ruban autour du crâne, sur lequel était inscrit un idéogramme rouge sang.

— Des rons ! s'écria Klaatu. Nous sommes tombés dans un piège.

Blade n'eut pas le temps de demander des détails au guerrier masqué. Déjà les intrus chargeaient. Ils étaient une douzaine au moins, armés de courts sabres et de haches.

L'attaque fut fulgurante. Plusieurs rons chargèrent en même temps, espérant dérouter leurs adversaires. Dos à dos, Blade et Klaatu, ayant tiré leurs sabres, résistèrent au premier assaut. La charge avait été désordonnée et ils avaient disposé avec facilité de leurs premiers adversaires. Ceux-là gisaient maintenant au sol, la gorge tranchée. Quatre de moins.

Les rons repartirent à l'assaut. Cette fois, l'attaque fut plus structurée. Blade et Klaatu avaient dressé un véritable mur d'acier avec leurs sabres et ceux récupérés sur les premiers morts.

Les rons tentèrent de déborder les deux combattants.

Blade para de justesse un coup de sabre qui, détourné, arracha la joue et l'œil gauche d'un agresseur. Il projeta le corps du blessé agonisant sur deux autres rons accourant. Un autre vint s'empaler sur son sabre si profondément qu'il dut l'abandonner. Il s'empara de l'arme de sa victime, tout en ferraillant. Les adversaires étaient encore nombreux et les forces de Blade mises à rude épreuve. L'attaque, silencieuse était d'une violence extrême. Seul le sifflement de l'air fendu par l'acier et le cliquetis des sabres résonnaient dans la grotte, heureusement trop exigüe pour que les rons puissent déployer une véritable stratégie d'attaque. Blade et Klaatu avaient affaire à de véritables machines de guerre.

Klaatu surprit à son tour un adversaire et s'en servit comme d'un rempart. L'homme fut transpercé par les armes de ses compagnons. Klaatu en profita pour trancher les poignets de deux rons qui avaient embroché leur compagnon, devenu bouclier vivant. D'un revers, il trancha la gorge de l'un d'eux, alors que celui-ci contemplait, hébété, son moignon, tandis que le second, de son bras valide, poursuivait son assaut et réussissait à entailler le bras gauche de Klaatu.

C'est alors que, précédés d'un cri furieux, une vingtaine de gardes surgirent, sabres et lances en avant. Derrière eux courait Shian, les excitant de la voix.

Blade, occupé à contenir ses adversaires, n'eut pas le temps de se demander où Shian avait pu passer entre-temps, et s'il était

responsable de l'arrivée inopinée de cette aide providentielle.

Le premier garde impérial fut abattu par un ron... qui fut transpercé à son tour de deux côtés par les lances courtes. La pression des gardes fut telle que, très vite, les rons furent acculés.

— Gardez-en un en vie ! hurla Blade.

Trop tard ! Le dernier ron s'effondrait dans un flot de sang : il s'était lui-même tranché la gorge pour ne pas tomber vivant entre les mains de ses adversaires.

« Des kamikazes », pensa Blade.

Klaatu pansa rapidement son bras gauche, tandis que Blade, dissimulant mal une certaine animosité, se dirigeait vers Shian :

— Où étais-tu passé ?

— Je voulais demander quelque chose à l'un des dompteurs des tigres, mais je ne l'ai pas trouvé. C'est alors que j'ai entendu le bruit de l'embuscade et que j'ai rassemblé des hommes pour venir à votre aide.

— Tiens donc.

Pendant ce temps, le plus haut gradé des gardes expliquait à Klaatu :

— Nous avons entendu le cliquetis des armes. D'ailleurs, les tigres avaient commencé à s'agiter, excités par l'odeur du sang humain. Nous avons trouvé Shian sur notre chemin. Il venait à notre rencontre.

Blade attira Klaatu un peu à l'écart.

— Shian vient de m'exposer une autre version. Je te conseille de demander à ce gradé de faire mettre Shian sous surveillance discrète. En espérant que cet homme ne soit pas aussi un traître, mais nous n'avons pas le choix. Et envoie quelqu'un chercher Sorayama !

Klaatu eut tôt fait de donner ses ordres.

L'homme des Kamis arriva quelques instants plus tard, bouleversé.

— Le Shangun va être prévenu. Ce qui vient de se produire est très grave. Jamais les souterrains n'avaient fait l'objet d'une telle violation.

Sorayama examina les cadavres. Aucun signe distinctif ne permettait d'identifier les rons. Leur tenue noire désignait tout autant des hommes de Tako, que des gardes de l'Empereur ou des séides de Kenzu. Les gardes achevèrent de déshabiller tous les agresseurs et de leur ôter leur cagoule. Au fur et à mesure, Sorayama examinait les visages. La plupart étaient jeunes.

— Il va falloir les exposer pour que quelqu'un, peut-être, parvienne à les identifier, mais je crains que cela ne serve à rien. La

plupart des guerriers d'élite, Nanjas, rons ou gardes noirs, sont formés très jeunes et vivent en castes fermées. Ils n'apparaissent en public que masqués.

Sorayama continuait de scruter les visages, figés dans l'empreinte de la mort. Soudain, il se pencha sur un des cadavres.

Le visage était jeune. Il souleva quelques mèches et laissa apparaître au niveau de la tempe un petit tatouage en forme de pieuvre.

— Si vous regardez tous les corps, je suis persuadé que vous trouverez la même marque.

Blade et Klaatu se précipitèrent sur les autres corps, et ils découvrirent effectivement les mêmes symboles sur les tempes de leurs adversaires.

Klaatu hocha longuement la tête et expliqua à Blade :

— La pieuvre est le symbole de l'organisation criminelle des rons. Elle bénéficie de hautes protections. Ainsi, peut-elle sévir en toute impunité. Ce tatouage vient confirmer ce qui était inscrit sur le bandeau du premier ron qui nous a attaqué. Il leur arrive aussi de « signer » ainsi certaines de leurs attaques.

— On soupçonne le seigneur Tako d'avoir des relations avec elle, compléta Sorayama, mais il n'y a jamais eu de preuves.

Au même moment, le Shangun, accompagné d'une suite d'eunuques, surgit, visiblement au comble de la fureur.

— Je me sens personnellement insulté par l'agression dont viennent d'être victimes mes invités dans mon propre château. Pire : dans mes souterrains privés ! Toute la lumière doit être faite sur cette affaire. Et ce, par tous les moyens, même s'il faut torturer à mort des centaines de suspects. Même des milliers ! Maudite pieuvre ! Maudits rons ! De toute façon, au point où nous en sommes, nous n'avons plus rien à perdre ni peut-être plus rien à espérer...

Il marqua un temps d'arrêt, puis articula sèchement :

— Quel que soit le responsable, il paiera... fût-il un grand seigneur !

Après un nouveau silence, il ajouta :

— Il y a d'autres nouvelles inquiétantes, dont je voulais m'entretenir avec vous, Blade et Klaatu. Suivez-moi !

Repartant vers les tunnels, ils repassèrent devant les cages des tigres, qui arpentaient follement leurs enclos, excités par l'animation inaccoutumée et rendus ivres par l'odeur du sang.

— On a aperçu, commença le Shangun en marchant, une flotte au large des côtes. Elle est encore loin, mais son importance – même

relative – ne laisse aucun doute sur son origine : sans doute des envahisseurs Cathais ! Pour l’instant, il n’y a que quelques navires et Yamagushi a affirmé qu’il se débarrasserait sans problème des envahisseurs. Mais vous connaissez mon opinion sur lui. Je suis très inquiet, par ailleurs rien n’indique qu’il s’agisse du gros des troupes d’invasion.

— Il peut, en effet, s’agir d’une diversion, émit Blade.

— Oui, le gros des navires pourrait surgir ailleurs. Cette première flotte va sûrement débarquer sur les côtes de Yamagushi qui sera incapable de les arrêter, j’en ai peur.

— Qu’allez-vous faire ? s’inquiéta Blade.

— J’ai immédiatement envoyé une ambassade à Koda, auprès du seigneur Yamagushi.

— Pourquoi pas une troupe ?

— Parce que, comme je l’ai dit, il s’agit peut-être d’une diversion. En outre, l’envoi d’une troupe aurait été insultant pour le préfet.

— Je ne suis pas convaincu de l’utilité de cette ambassade, maugréa Blade.

— J’en conviens, répondit l’Empereur. C’est pour cela que vous allez rejoindre l’ambassade avec une centaine d’hommes et vous jugerez de ce qu’il y a à faire.

— Nous partons sur-le-champ, répondit Klaatu.

CHAPITRE X

— L'ambassade a deux heures d'avance sur vous. Vous les rattraperez vite.

Blade éperonna sa monture et la troupe s'ébranla. Les rues de la capitale furent rapidement dévalées et très vite la colonne se retrouva dans la campagne. Tous les cavaliers s'élancèrent au grand galop. En progressant vers la préfecture de Koda, Blade, Klaatu et les gardes impériaux qui les accompagnaient croisèrent des colonnes de paysans, car plus ils approchaient de la côte, plus ils rencontraient de réfugiés fuyant le rivage par peur des raids Cathais.

Ils transportaient leurs biens et leurs animaux : buffles, cochons noirs et volaille. Plus étonnant pour Blade, ils assuraient eux-mêmes leur protection contre les bandits grâce à une milice armée de fléaux et de fourches qui les accompagnait et les encadrait, comme le lui indiqua Klaatu. Certains de ces paysans de combat possédaient aussi des arcs.

— Ils peuvent être efficaces ? se renseigna Blade auprès de Klaatu.

— Pas vraiment, surtout face à des Nanjas. Mais leur nombre peut à l'occasion suppléer leur faiblesse...

*
* *

En fait, les murailles de la résidence du préfet étaient déjà en vue lorsqu'ils rejoignirent l'ambassade après avoir épuisé leurs premiers chevaux et les avoir échangés contre d'autres, plus frais, dans un relais prévu à cet effet.

Après avoir fait les présentations d'usage, les deux troupes continuèrent de concert. Des colonnes de fumée s'élevaient au-dessus des fortifications. Des panaches noirs, de plus en plus sinistres à mesure qu'ils approchaient. Des oiseaux de proie tournoyaient au-dessus des maisons. Il n'y avait plus de doute sur la nature des incendies.

La troupe accéléra l'allure. Elle pénétra dans la masse noirâtre qui avait été la métropole préfectorale. Tout avait brûlé. Des monceaux de cadavres envahissaient les rues. Beaucoup de femmes avaient le bas du ventre dénudé et sanglant. Des scènes d'une sauvagerie forcenée

s'étaient déroulées là, peu de temps auparavant. Les cadavres des Cathais, reconnaissables à leurs uniformes, témoignaient de la résistance, même désordonnée, à laquelle ils s'étaient heurtés.

— Ils ne peuvent être loin, s'écria Blade.

Et à Klaatu :

— Fais mettre des vigies sur les remparts et aux points les plus élevés. Il se pourrait que les ennemis aient aperçu notre arrivée.

Blade, Klaatu et leur escorte progressaient lentement. On entendait quelques gémissements. Tous les corps avaient été atrocement mutilés.

— Cette ignoble pratique vise à engendrer la peur, indiqua Blade.

— Il en faudrait davantage pour cela, répondit Klaatu.

— Nous, oui, acquiesça l'agent secret, mais les hommes de troupe ?

Klaatu hocha la tête, puis :

— Ils devaient être très nombreux pour s'être livrés à un tel carnage et avoir détruit tous les bâtiments.

— D'autant qu'ils n'ont pas disposé de beaucoup de temps.

Ils atteignirent le cœur de la petite bourgade, sur la place où se tenait la masse fumante du château. Sur la gauche, un bâtiment était intact. Le seul de la ville.

— Quel est ce bâtiment ? demanda Blade.

— Le temple du Jodo.

— Ah ! Ils n'osent donc pas toucher au temple de leur divinité.

« Logique, mais bon à savoir », nota-t-il en son for intérieur.

— Au fait tu n'avais pas fini de me parler de ce culte sauvage.

— Je t'ai dit qu'il était présent sur notre île et largement répandu sur le continent Cathais, je crois..., commença Klaatu. Il faut que tu saches qu'il est très encouragé par le nouveau khan, ce qui donne à cette pratique religieuse une importance politique considérable. Le khan précédent avait tenté d'interdire le culte dans la capitale et, un jour, il a mystérieusement disparu.

— Est-il mort ?

— Impossible à dire avec précision. Tous nos espions et ambassadeurs – c'est souvent les mêmes – qui se sont rendus sur le continent n'ont jamais pu glaner d'informations. Le khan actuel est son frère cadet. Avant même d'être khan, il avait une réputation de tyran sanguinaire ; le pouvoir ne l'a pas calmé. On dit que dans ses palais, il se livre sur de nombreuses victimes – surtout des jeunes – à des rituels ignobles qui se terminent toujours par un sacrifice au dieu

Jodo.

Après un temps, il ajouta :

— Il n'est pas étonnant qu'un tel culte engendre de tels personnages.

Klaatu cracha par terre. Blade crut déceler que son camarade dissimulait un secret en lui. Il paraissait haïr particulièrement le culte du Jodo. Pour quelles raisons ?

— Il y a une question que j'aimerais te poser si elle ne te gêne pas. Ne me réponds que si tu le souhaites : le masque que tu portes est-il en rapport avec ce culte ?

Klaatu resta silencieux un instant ; Blade vit ses yeux se baisser au travers du masque, puis se rouvrir :

— Non. J'ai contracté la petite vérole dans ma jeunesse. Mon visage a été ravagé définitivement. Je ne veux pas infliger un spectacle sordide à mes amis... et même à mes adversaires !

Il lança son cheval et, se retournant, jeta à l'adresse de Blade :

— C'est une question de politesse.

Blade avait senti une pointe d'ironie dans la voix du nouveau commandant des gardes impériaux. Décidément, cette dimension recelait bien des mystères et des chausse-trapes. À qui se fier ? Qui était parfaitement limpide ? Idori ? Elle, sans doute moins qu'une autre. Le Shangun ? Non. Klaatu ? Il cachait quelque chose.

Et comment savoir si un homme en noir qui surgit brusquement est un ami ou un ennemi ? Seul Tako apparaissait résolument et clairement hostile. Et encore, Blade avait tellement vu de choses incroyables dans les différentes dimensions qu'il avait pu visiter que même son attitude n'était pas une preuve.

Blade rejoignit Klaatu devant le temple du Jodo où ils mirent pied à terre. Les portes du temple étaient closes. Une trouble impression de regards les observant depuis les meurtrières perçant le mur du temple fortifié, envahit Blade.

— Troupe à l'horizon, troupe à l'horizon !

Une vigie arrivait ventre à terre pour prévenir de l'approche d'un fort contingent. Blade et les autres remontèrent en selle et repartirent vers les remparts.

*

* *

Effectivement, l'horizon était bouché par un nuage de poussière. De seconde en seconde, les cavaliers approchant à bride abattue

devenaient distincts.

Klaatu appela deux de ses lieutenants :

— Faites répartir les hommes dans les ruines. Mais ne dégarnissez complètement aucune partie du rempart. On ne sait jamais d'où pourrait surgir une autre attaque.

Les hommes qui approchaient, montant des petits chevaux nerveux, poussaient des hurlements farouches.

— Restez cachés ! ordonna Klaatu à ses hommes.

Les cavaliers n'étaient plus qu'à une centaine de mètres. On les voyait monter à cru. Certains disposaient d'une simple couverture en guise de selles. Pourtant les cavaliers manœuvraient leurs montures avec une redoutable dextérité.

— Tu en comptes combien ? demanda Klaatu à Blade.

— Trois à quatre cents, peut-être cinq cents. Difficile à dire avec cette poussière.

— Et nous ne sommes qu'une centaine.

Les premiers chevaux allaient atteindre les remparts quand Blade put voir la face plate des assaillants. Leurs tenues de cuir et les pantalons bouffants étaient ceux des espions qu'il avait tués sur la plage. Ils avaient de petits boucliers recouverts de fourrure et certains tenaient de longues lances à la main. Leurs petits chapeaux coniques étaient bordés de fourrure.

Comme un diable, Blade se redressa alors que le premier cavalier passait par la brèche dans les remparts, juste là où il se tenait, et lui trancha la tête d'un violent coup de sabre. Il reçut en retour une pluie de sang, alors que le corps décapité continuait sa course sur le dos du cheval. De partout, les gardes jaillissaient pour frapper. Visiblement, les attaquants ne s'attendaient pas à une telle réception.

Les petits hommes jaunes avaient arrêté leur course et se rassemblaient face aux remparts. Mais un bon nombre avait franchi les murailles indemnes, profitant de l'effet de masse, et s'étaient dispersés dans les ruines fumantes.

Les gardes impériaux se retrouvaient entre deux groupes d'inégale importance.

Blade sauta sur son cheval après s'être emparé de la lance d'un adversaire.

— Klaatu, il faut prioritairement se débarrasser des groupes de Cathais qui ont réussi à s'introduire en ville. Les gardes placés sur les remparts devraient nous protéger de ceux qui sont restés hors des murs.

En face, les petits cavaliers s'étaient ressaisis et repartaient à

l'assaut. Ils s'étaient divisés en trois colonnes. L'une attaqua de face, mais les deux autres contournèrent la bourgade de chaque côté. Le crépitement sourd des sabots frappant le sol résonnait entre les murailles, les cris des cavaliers, les gémissements des blessés, les insultes proférées par les gardes impériaux, se mêlaient, tandis que les hennissements des chevaux éventrés retentissaient atrocement.

Blade enfonça sa lance dans le torse d'un adversaire. L'arme se brisa sous le choc. Il attaqua le suivant au sabre. Ces hommes semblaient moins bons bretteurs que cavaliers. Blade eut tôt fait de parer les attaques de l'homme et de lui trancher la tête d'un revers après avoir évité un moulinet. La décapitation était décidément la bonne méthode pour vaincre avec ces sabres. Autour de lui, la bataille faisait rage. Chaque garde impérial était entouré de plusieurs ennemis, mais la rage de venger les morts de la ville décuplait son ardeur au combat. Blade repartit à la charge, une lance dans chaque main. Il arriva à pleine vitesse entre deux Cathais qu'il transperça simultanément en les désarçonnant. Un vrai tournoi. Malgré la disproportion des forces en présence, le combat était moins inégal qu'il n'en avait l'air. Les gardes impériaux bien entraînés, habitués à se protéger les uns les autres, surclassaient sans peine ces patrouilleurs mal dégrossis, mal formés, sans tactique autre que la charge !

L'engagement n'avait pas duré dix minutes qu'un certain nombre d'assaillants rompaient le combat et repartaient vers la plaine. Blade vit d'autres cavaliers provenant des flancs de la bourgade prendre le même chemin. Sur les ailes, les attaquants avaient rencontré la même résistance.

Dans les ruines, les derniers affrontements s'achevaient avec les cavaliers qui n'avaient plus de montures.

— Gardez-m'en un en vie !

L'ordre de Blade avait arrêté de justesse le bras d'un : des gardes. Tous les autres ennemis baignaient dans leur sang.

Le petit Cathais, immédiatement ceinturé, fut amené à Blade et Klaatu. On le jeta sans ménagement à terre. Il était blessé au bras. Le sang coulait de son bras, le long de sa main et tombait dans la poussière et la suie.

— D'où venez-vous ?

Le Cathais ne répondit pas.

Klaatu interposa sa masse entre Blade et le prisonnier. Il approcha son visage masqué de celui du petit guerrier blessé et parla tout doucement.

— Je suis sûr que tu vas sagement parler, sinon j'aurais le plaisir de t'écorcher vif. Et ne t'imaginer surtout pas que je plaisante, rien ne

ravit plus mon oreille que des hurlements de douleur.

Le petit homme pâlit sous son hâle, mais fit tout de même courageusement front.

— À la bonne heure, se réjouit Klaatu en se frottant les mains. Qu'on allume un feu, nous allons commencer par nous amuser un peu. J'espère que tu apprécies l'odeur de la viande grillée, car tu vas être en même temps repas et convive !

Klaatu partit d'un grand rire qui se propagea parmi les gardes présents. Se retournant vers Blade, il lui adressa un clin d'œil par la fente de son masque.

— Non, non, je vais parler. Je suis un Mong. Je sers comme mercenaire dans l'armée de Cathay, sous les ordres du général Gen.

— Gen, c'est un Mong comme toi ?

— Oui, et notre unité appartient à l'armée commandée par le noble seigneur Sun Yat, propre frère du khan. Vous allez me tuer, mais qu'importe, je serai vengé par l'extermination de votre sale race de Ciphang. J'arrive Jodo !

Il lança cette invocation vociférante à son dieu au moment où Klaatu l'expédiait vers son paradis de guerriers.

— Ce soir, tu festoieras avec ton dieu, conclut-il en guise d'épithaphe.

*
* *

De l'intérieur de la ville parvenaient encore les échos de combats.

— Les Mongs qui ont pu passer tout à l'heure.

Trois cavaliers surgirent de la rue et se retrouvèrent face aux lances des gardes. Sans avoir eu le temps de comprendre, ils furent transpercés de part en part.

— Retournons au temple, dit Blade.

La troupe déboucha de nouveau sur la petite place. Le dernier Mong venait de s'effondrer. Blade tourna ses yeux vers le bâtiment sombre, toujours aussi silencieux. Il ne pouvait s'empêcher de se sentir épié.

— Klaatu, il faut faire ouvrir ces portes !

— Tu n'y penses pas. Jamais tu ne pourras demander à un garde de profaner ce temple.

— Ils ne sont pas tous des adeptes du Jodo tout de même ?

— Non, mais ils sont prévoyants. On ne sait jamais, si le Jodo était plus fort que leurs kamis. Et puis le Jodo est quand même un culte

officiel, légitimement protégé par l'Empereur, même s'il le regrette. S'il y a ici des partisans du Jodo, ils sauront se souvenir de ceux qui ont ouvert la porte.

Blade alla vers la porte, s'arc-bouta. Mais rien ne bougeait. Il redescendit les quelques marches et nota les regards des gardes : certains pétrifiés, d'autres hargneux. Blade fit le tour du petit temple. Pas une ouverture n'apparaissait, hormis les quelques meurtrières. Il revint sur la place.

— Bon, puisqu'il n'y a rien à faire, repartons.

— Vers la capitale ? demanda Klaatu.

— Non, vers la mer. Il faut essayer de voir si leur flotte est encore là. Allons vers ce village où tu m'as trouvé.

Les gardes reprirent la route. Leurs pertes étaient réduites. Les hommes chantaient une vieille mélopée guerrière :

« Kamis ! Kamis ! Donnez-nous la puissance ! Donnez-nous la vaillance ! Donnez-nous l'ardeur au combat ! »

*
* *

L'après-midi était déjà bien engagé lorsqu'ils parvinrent en vue de l'endroit où Blade avait abordé cette nouvelle dimension. En fait de village, il ne restait plus que la vieille hutte-barque du chamane. Les autres embarcations renversées avaient disparu.

Blade fit arrêter les hommes sur la dune surplombant le site. L'horizon était vierge. Pas une barque, pas une voile n'était en vue. Où avait bien pu passer la flotte qui avait débarqué les guerriers Cathais ? Blade et Klaatu avancèrent à pied vers la hutte du chamane.

À leur approche, le vieillard sortit de sous sa barque pour les accueillir. Il était revêtu d'un simple pagne comme lors de leur première rencontre, avec en main le même bâton rituel. Il regarda Blade de haut en bas, de ses yeux doux dans lesquels on ne décelait nulle trace de haine ou de crainte. Mais qu'avait dans la tête cet être simple ? Il s'inclina très bas devant Blade qui en fit autant, avant de pénétrer sous l'abri.

Lorsque la natte s'écarta, Klaatu eut le temps d'apercevoir une silhouette féminine qui s'élançait vers Blade et le prenait dans ses bras. Le commandant des gardes sourit sous son masque et empêcha ses hommes d'approcher de la barque. Il patienterait pour laisser tranquille son camarade. Il s'installa en tailleur, inclina son casque sur son masque et resta immobile comme une pierre, face à la barque. Autour de lui, ses hommes jouaient, nourrissaient les chevaux avec

l'avoine qu'ils transportaient dans leurs fontes ou fourbissaient leurs armes éprouvées. Sur l'horizon, l'astre solaire rougissait en déclinant. Il était bien.

CHAPITRE XI

De toutes les provinces de la Grande Île, des émissaires se précipitèrent vers la capitale. Et comme en de semblables occasions, les nouvelles les plus aberrantes et les plus contradictoires affluèrent. La plupart avaient entendu parler d'invasions, mais les chiffres variaient du simple au centuple. Les plus mesurés étaient finalement les messagers renvoyés par Klaatu et qui, à ce moment, semblaient les seuls à avoir véritablement été au contact avec l'ennemi.

La capitale impériale était en effervescence. Des soldats parcouraient les rues glissantes au galop. Les étals étaient renversés au passage. Gare à celui qui ne se rangeait pas assez vite. Dans ces périodes de confusion, malheur à qui n'était pas totalement dans la norme. Les sections de sécurité investissaient les habitations que des voisins bien intentionnés avaient indiquées comme repaires de séditeux.

Des émissaires spéciaux avaient été envoyés par le Shangun dans toutes les directions. L'Empereur appelait au combat tous les seigneurs lui ayant prêté serment. Pour prévenir les préfectures les plus lointaines, des pigeons voyageurs étaient lâchés. Les préfets et leurs hommes parvinrent dans un temps record à la capitale. L'île entière bruissait de rumeurs d'espionnage et d'invasion depuis des mois.

L'Ost impérial dressa un camp provisoire autour des murailles de la ville-forteresse. Le piétinement des soldats et des chevaux animés par la fièvre précédant l'action soulevait un nuage de poussière continu, donnant l'impression que la capitale était perdue dans un brouillard.

Les préfets se rendirent au palais pour tenir une conférence avec l'Empereur. Blade, Klaatu et leurs hommes entraient dans la ville au même moment. Le récit de leur victoire les avait précédés, et ce n'est que lentement qu'ils purent progresser dans la capitale, pressés par des admirateurs en liesse.

Cette lenteur exaspérait Blade. L'heure était grave.

Au passage, Klaatu désigna à Blade les seigneurs qui arrivaient, aisément reconnaissables aux fanions d'épaules de leurs soldats. Devant chaque seigneur, un héraut clamait ses faits d'armes. Mais tous durent bientôt se taire, leurs voix se perdant dans les cris de la foule saluant les héros du jour. Blade était suffisamment psychologue pour

imaginer que cette situation allait lui créer encore bien des ennemis parmi les nobles ainsi bafoués.

— Les problèmes de préséance sont déjà une question brûlante à chaque fois que des dignitaires de l'Empire se rencontrent, expliqua Klaatu. Mais cette fois, si les préfets sont supplantés par des non-nobles, ils prendront cela comme un véritable camouflet. Cela promet une situation délicate à gérer.

— Une autre chose m'inquiète, dit Blade. C'est l'état de cette armée qui semble plus faite pour la parade et les joutes que pour la guerre. On l'a vu face aux ksaars. Je ne sais pas si les gardes d'élite seront suffisants face aux Cathais.

— Tu vas aller saluer Idori ? demanda Klaatu.

— Le temps manque. Si elle est au conseil, je la verrai.

*

* *

À peine arrivé, les dignitaires étaient entraînés vers la salle du Haut Conseil où le Shangun était déjà en conférence. Les nouvelles en provenance des régions côtières arrivaient sans discontinuer. Toutes plus alarmantes les unes que les autres. Avec le temps, elles se faisaient plus précises, moins contradictoires, mais d'autant plus effrayantes. Les Cathais effectuaient raids sur raids. Des villes étaient en flammes. Deux soldats en guenilles, l'un manchot, les moignons ensanglantés, et l'autre aveugle, les orbites crevées firent des récits sordides de ce qu'ils venaient de vivre. Les moindres demeures et châteaux étaient démantelés, les paysans torturés, écorchés. Les femmes – y compris les très jeunes filles – étaient sauvagement violées, soumises aux pires humiliations, puis éventrées. Quelques-unes de ces infortunées victimes étaient souillées et immolées au cours d'un simulacre de cérémonie religieuse que les envahisseurs célébraient : rite d'action d'« horreur » en hommage à leur dieu cruel.

Certains préfets avaient blanchis, les déglutitions se faisaient difficiles, mais Blade, resté légèrement en retrait, ne put s'empêcher de noter que d'autres seigneurs paraissaient prendre ces nouvelles avec beaucoup de sérénité, pour ne pas dire de satisfaction. Ceux-là étaient principalement rassemblés autour du seigneur Tako, plus « face de vautour » que jamais.

— Tu vois celui-là, lui glissa Klaatu. C'est Jon-deng, le préfet de la région d'où proviennent ces deux hommes et où viennent de se produire ces scènes de sauvagerie. Tu as vu comme tout cela semble le réjouir ?

— Il ne faut pas se demander comment les Cathais ont pu

s'imposer si facilement là.

Un officier subalterne entra en trombe et s'agenouilla devant l'Empereur.

— Noble Shangun, nous ne savons que faire des réfugiés qui arrivent. Les paysans se rassemblent sous les murailles, effrayés par l'arrivée des envahisseurs qu'ils croient prochaine.

— Faites-les descendre entre les deux murailles. Ils ne doivent pas gêner les manœuvres de nos soldats.

Dehors, une rumeur bruyante se fit entendre. Parmi les cris on distinguait nettement le mot « Shangun ».

— Que se passe-t-il maintenant ? demanda l'Empereur.

Blade s'élança vers la porte. Dehors, les gardes s'arc-boutaient pour repousser une marée humaine en guenilles et armée d'instruments agraires. Le grand chambellan s'agitait pour interdire l'accès de la salle du conseil.

— Que se passe-t-il ? demanda Blade à son tour.

— Ces hommes veulent envahir la salle du conseil, expliqua le chambellan.

— Nous voulons nous mettre au service du Shangun, rectifia un homme.

— Ce..., commença le chambellan.

Blade lui intima du geste de se taire et s'adressant à l'homme qui venait de parler :

— Expliquez-vous.

— Ce sont nos terres et nos vies que l'on veut nous prendre. Perdus pour perdus, nous voulons mourir en combattant. Nous sommes venus nous mettre au service de l'Empereur. Mais ces hommes nous en empêchent.

— Suivez-moi !

L'homme et deux autres compagnons accompagnèrent Blade vers le conseil où ils exposèrent leur démarche aux notables. Les seigneurs se mirent à fulminer, la colère le disputant au mépris sur leurs faces maquillées et poudrées. Certains s'éventaient ou respiraient les effluves de mouchoirs parfumés afin de bien montrer combien la présence de ces bouseux incommodait leur système olfactif.

— C'est le travail des guerriers et des nobles ! Les gueux ne sont pas faits pour la guerre.

Et Tako demanda :

— Pourquoi ne seriez-vous pas prêts à accepter le culte du Jodo ?

— C'est un culte cruel qui tue les plus faibles. C'est une religion

pour les grands. Nous ne sommes que de petites gens, mais nous n'avons pas envie de terminer notre vie comme victimes sacrificielles.

— Je pense que, dans l'instant, nous avons besoin d'hommes décidés, intervint Blade. Et ces paysans semblent au moins aussi volontaires pour repousser l'envahisseur que bien des seigneurs ici présents. Je me trompe ?

Il déclencha un vaste hourvari de protestations. Des seigneurs s'avancèrent comme pour le frapper. Klaatu dut s'interposer. Et le Shangun, visage fermé, plaqua son sabre d'apparat sur la table pour imposer le silence :

— Silence. Nous sommes ici en conseil. J'attends les propositions concrètes des uns et des autres, pas des vociférations stériles, nobles seigneurs. Et il ajouta perfidement : j'espère que votre volonté de bouter les Cathais hors du pays est aussi forte que celle de vos paysans.

De nouvelles protestations fusèrent, vite évanouies. Alors que les regards méprisants des seigneurs se posaient sur leurs sujets.

Dans le calme, les paysans repartirent tête basse et toute la troupe fut refoulée par la garde impériale.

Les discussions quant à la stratégie reprirent dans le désordre le plus complet. Blade se demandait si jamais ces hommes avaient eu réellement à se battre. On se serait cru dans une volière. Les nobles en venaient à se disputer l'hypothétique honneur de capturer le prince étranger, alors qu'ils n'étaient même pas en mesure de s'organiser pour affronter les Cathais. Aucun ne pouvait élaborer un plan d'action. Cela faisait déjà près de sept heures que le conseil avait commencé avec le Shangun. Blade tint encore une heure. Puis il sortit effaré de la salle du conseil.

Pour se calmer, il partit rejoindre Idori. Il serait toujours temps plus tard de rattraper l'Ost. Si tant est qu'il se mette enfin en route...

Les retrouvailles des deux amants furent passionnées. Même si Idori mâchait une petite rancune de ne passer qu'après les affaires d'État.

— Je doute de l'efficacité de l'armée impériale, finit par dire Idori après que Blade lui eut fait part de ses craintes.

Idori méprisait la plupart de ces seigneurs :

— Ils ne sont bons qu'à perdre leur temps et leur énergie dans des querelles d'étiquette et ils gèrent mal le pays.

— Ce qui m'inquiète encore plus que leur incapacité, c'est leur possible trahison, ajouta Blade. La partie va être redoutable, comme chaque fois que des contingences religieuses interviennent.

Au terme de cette pitoyable réunion qui tenait plus de l'ornithologie que de la géostratégie, l'ost s'ébranla. Songeur, le Shangun, du sommet du palais impérial, regarda partir cette armée. L'étiquette lui interdisait de sortir de la ville. En fait, il était confiné dans son palais, qu'il ne pouvait quitter qu'en de très rares occasions cérémonielles. Le bruit des préparatifs guerriers remontait jusque sur les hauteurs. Les chevaux hennissaient, les ordres fusaient, les armes cliquetaient... À mesure qu'il s'écoulait vers la plaine, l'Ost prenait des allures de fleuve de toile. L'Empereur reconnaissait les oriflammes frappés des armes seigneuriales.

« Combien me sont fidèles ? » se demanda-t-il.

Il était curieux de savoir comment cette troupe allait s'en sortir et surtout comment elle se comporterait face à l'ennemi !

« Ah, Klaatu, Blade. Ne puis-je compter que sur vous ? »

Il remarqua soudain qu'il ne lui avait pas semblé apercevoir Blade.

À cet instant, deux cavaliers équipés pour la guerre sortirent au galop du palais. L'un des deux était Blade, l'autre Idori. Elle avait décidé de suivre son amant au combat, habillée en homme, sa belle chevelure brune emprisonnée sous un large casque de joncs. Officiellement, elle se ferait passer pour l'écuyer de Blade d'Angleterre. Elle arborait le fanion que ce dernier s'était fait confectionner sur fond rouge, il associait l'orchidée impériale au lion héraldique d'Angleterre. Il en avait reconstitué le dessin pour l'artisan qui avait créé le symbole de sa noblesse et de son appartenance à la maison de l'Empereur.

Ils eurent tôt fait de rejoindre Klaatu en tête de la longue colonne s'étirant maintenant sur des kilomètres dans la campagne. Des pisteurs venaient régulièrement apporter des informations sur l'armée ennemie. Le gros des troupes Cathaises n'avaient pas encore quitté les côtes. Quelques rares groupes lançaient des incursions sauvages vers l'intérieur.

Klaatu avait choisi ces messagers parmi les hommes qu'il savait les plus fidèles.

— Ils ne semblent même pas s'apprêter au combat, relata l'un de ces avant-gardes. On dirait qu'ils s'installent, comme si pour eux l'affaire était faite et qu'ils allaient prendre la Grande Île sans

combattre.

— C'est sûrement ce qu'ils croient, commenta Blade. À nous de leur donner tort.

— Cela ne semble pas facile, ajouta Klaatu.

— Pas de défaitisme, le tança son ami au teint clair. Celui qui doute est déjà mort.

— Je vois que tu connais le Hagakure, le code d'honneur de nos guerriers, releva joyeusement Idori.

— Non, c'est une loi éternelle. Valable également dans mon pays.

Après un temps, Blade demanda à Klaatu :

— Que penses-tu que nous devons faire ?

— Attaquer le plus vite possible pour jouer la surprise. Dans un cas comme dans l'autre, qu'ils pensent la partie gagnée ou qu'ils consolident une tête de pont en attendant des renforts, nous devons les surprendre maintenant et déjouer leurs plans.

Blade acquiesça avec, pourtant, une moue dubitative : l'idée de son compagnon d'armes était la bonne, mais elle lui semblait beaucoup trop simple et frappée au coin du bon sens pour être admise par les nobles perruches de l'Ost impérial !

Après deux jours de marche au rythme des officiers de salon qui dressaient leur camp n'importe où, n'importe comment et n'importe quand à la grande fureur – rentrée – de Klaatu, des messagers vinrent les avertir que l'Ost allait arriver en vue des envahisseurs. Klaatu fit appeler une partie des seigneurs et s'avança avec eux et Blade pour observer le déploiement des Cathais.

Ils mirent pied à terre pour gravir une dune et regarder à loisir. À environ deux kilomètres, les ennemis s'étendaient sur une importante portion de côte. Ils avaient même fortifié sommairement leur camp. Les étendards claquaient au vent. Les seigneurs insulaires restèrent quelques instants muets devant l'importance de la tête de pont.

Au centre du camp, une estrade était dressée au sommet de laquelle un brasier était allumé. Des hommes en rouge s'affairaient autour. De temps en temps, ils jetaient dans le foyer des blocs que l'on ne pouvait distinguer à cette distance. Mais à chaque fois, de blanche, la fumée virait au noir.

— C'est l'autel du Jodo, expliqua Klaatu. Ils sont en train de lui offrir des sacrifices. J'ai bien peur que ce qu'ils mettent dans le feu ne soient des restes humains.

Au lieu d'unir leurs forces et d'utiliser l'effet de surprise et de masse, les seigneurs recommencèrent à discuter pour savoir qui aurait l'honneur de combattre le premier. Finalement, en sa qualité de

commandant de la garde, Klaatu trancha la mort dans l'âme. Ce qui ne manqua pas d'indisposer plusieurs seigneurs rechignant à l'idée de se voir donner des ordres par un simple homme libre.

— Nobles Yasuka et Morita, vous aurez l'honneur de mener la première charge pour éprouver les défenses ennemies.

Blade, craignant d'éventuelles trahisons, avait conseillé à son ami masqué de faire partir en tête un seigneur particulièrement fidèle comme Yasuka et un autre éminemment suspect comme Morita, qui semblait se réjouir de tous les revers ou infortunes tombant sur les forces fidèles à l'Empereur. Ils s'efforceraient de le faire suivre de très près et au moindre mouvement suspect, Morita serait éliminé.

Les deux groupes s'élancèrent. Les guerriers étaient plus richement habillés qu'efficacement armés. Tous portaient entre les épaules le petit étendard de leur clan. Ils allèrent au combat en poussant les cris de guerre de la famille de leur seigneur. Klaatu avait envoyé deux gardes, ayant revêtu l'armure des hommes de Morita, pour le surveiller. Et éventuellement le supprimer.

Blade, Klaatu et Idori étaient repartis à leur poste d'observation, Tako les accompagnant à leur demande.

L'effet de surprise sur des Cathais qui ne s'y attendaient vraiment pas suppléa quelque peu l'inexpérience flagrante des soldats insulaires. Sur la droite, Yasuka enfonça rapidement les premières lignes hors des fortifications. Lui et une partie de ses hommes purent s'engouffrer par une porte qui n'avait pas eu le temps d'être refermée. Le reste de ses guerriers resta dehors lorsqu'enfin l'ouverture put être barrée. Une marée confuse s'ensuivit. À l'intérieur du camp, on parvenait avec peine à distinguer ce qui se passait. Seule l'armure chamarrée de Yasuka était reconnaissable. On le vit soudain être arraché de son cheval. Son grand sabre fendit l'air un instant. Puis bientôt le calme revint. Dehors, ses guerriers étaient aisément repoussés et massacrés par des hordes de soldats Cathais vociférants. Nombreux furent ceux qui fuirent à pied ou à cheval, mais ils se retrouvaient métamorphosés en hérissons par les flèches cathaises. Une poignée seulement put rejoindre les lignes de l'Ost impérial.

Sur la gauche, la troupe de Morita rencontra de semblables difficultés. Ses hommes se retrouvèrent bientôt encerclés sans avoir pu enfoncer les lignes des continentaux. Alors que Morita voyait ses forces décliner, il voulut repartir à l'assaut et hurla un puissant « Jodo ! » en levant son sabre. Interprétant, manifestement à tort, ce cri comme une trahison, les deux gardes désignés par Klaatu dégainèrent leurs sabres et lui tranchèrent la tête. Immédiatement, les hommes de Morita leur firent un sort.

Observant la scène de loin, Tako qui avait blêmi prononça cette

phrase qui intriguait Blade et Klaatu :

— Être, même par erreur, favorable au Jodo, ne signifie pas épouser pour autant, la cause des ennemis.

Le seigneur noir était très nettement contrarié par la triste fin de Morita.

Pendant ce temps, les hommes de celui-ci, ayant perdu leur chef et se voyant débordés de toutes parts, tentaient eux aussi de se replier en désordre. Mais, comme les hommes de Yasuka, ils furent pris sous les grêles de flèches des Cathais.

Le premier bilan était bien noir. Deux troupes avaient sombré. Deux seigneurs étaient trépassés, dont l'un était un fidèle et l'autre peut-être même pas un traître. Les Cathais savaient maintenant que les insulaires étaient là et leur défense semblait solide.

Sur leurs fortifications sommaires, des Cathais vinrent planter deux lances avec un objet rond fiché à leur sommet : les têtes de Yasuka et Morita.

À cet instant, de nombreux cavaliers, un millier au moins, peut-être davantage, s'élancèrent vers le camp ennemi et passèrent au niveau du groupe de Blade et Klaatu. De nombreux seigneurs se trouvaient parmi eux.

— Mais que font-ils ? demanda avec force Blade. C'est du suicide. Ils chargent sans ordre, sans stratégie. Ils courent à la mort. Et tout cela, pour rien !

— Tu les as vus : ils se disputaient l'honneur d'être le premier, ajouta Klaatu sur un ton dramatique.

Blade était perplexe. Il soupçonnait certains seigneurs d'avoir épousé la cause du Jodo, donc *a priori* celle de l'ennemi, pourtant il les voyait se battre farouchement.

Il reconnaissait notamment en première ligne les couleurs des seigneurs Jisen, Morashi et Vendon qu'il croyait compter parmi les plus sûrs fervents du Jodo et qu'il avait vus s'entretenir plusieurs fois avec Tako et Kenzu, en prenant des mines de conspirateurs.

Blade, se tournant alors vers Tako, lui vit une mine décomposée.

— Cette attaque semble vous contrarier, seigneur, dit-il à l'homme en noir. Est-ce parce que vous regrettez cette offensive désordonnée et vaine ou parce que certains de vos fidèles s'exposent dangereusement ?

— Être favorable au Jodo ne signifie pas épouser la cause de l'ennemi, répéta énigmatiquement Tako.

À quelques centaines de mètres, la mêlée devenait de plus en plus confuse. Le piétinement des hommes et des chevaux, soulevant un

nuage de sable et de poussière, rendait malaisée l'observation de la bataille pour Blade et ses compagnons. Un grondement sourd faisait trembler le sol et se confondait avec le bruit froid des armes s'entrechoquant. Des hommes hurlaient. Par moments, on voyait sortir du nuage de rares fuyards.

Insensiblement, le bruit tendait à diminuer, annonçant peut-être le terme de l'engagement.

— Il est temps de rompre cette action inutile, fit Blade. Klaatu, ordonne le repli.

Le guerrier masqué s'adressa à une ordonnance qui piqua vers le camp de l'Ost. Quelques instants plus tard, des trompes firent résonner les quatre notes qui signalaient l'ordre de repli.

On vit alors s'extraire du nuage un certain nombre de combattants à pied ou à cheval, dans le plus parfait désordre. À mesure que les guerriers cessaient le combat, le nuage se dissipait ; le sable retombait laissant apparaître un sol jonché de cadavres d'où s'élevaient des cris d'agonie. Plus les secondes passaient, plus il apparaissait que la fortune avait été défavorable aux Ciphangais.

— Fais vite avancer des archers, s'écria Blade à destination de Klaatu.

L'ordre passa rapidement. Et bientôt, plusieurs dizaines d'archers accouraient et venaient se positionner sur les dunes. Les insulaires qui se repliaient, ayant pour la plupart perdu leurs montures, étaient pris en chasse par des cavaliers ennemis.

Blade fit avancer de quelques mètres supplémentaires les lignes d'archers afin de venir en aide le plus tôt possible aux fuyards. Les premières flèches furent tirées, sans atteindre le moindre soldat Cathais. Mais elles suffirent à stopper la charge de ces derniers qui ne tenaient manifestement pas à s'aventurer trop loin.

Pris dans le tourbillon de la riposte et la nécessité d'agir vite, Blade et Klaatu avaient quitté leur poste d'observation. Maintenant, ils prenaient pleinement conscience du désastre. À peine plus d'une centaine d'hommes avaient pu s'extraire de ce piège. Ils arrivaient couverts de sang, de sable et de poussière, ce qui avaient été des habits d'apparat en lambeaux, la mine défaite, sanguinolents... Et ce qui était pire – Blade le savait –, c'était que leur moral et celui de tous les habitants de l'île allaient être au plus bas à la suite de ce revers.

— Message du Shangun, annonça un homme de Klaatu qui accourait en tenant un pigeon voyageur. Depuis le départ de Meiji, ces volatiles avaient assuré la liaison permanente avec l'Empereur.

Klaatu arracha le message accroché à sa patte.

— Si la fortune des armes nous a été défavorable le Shangun

ordonne le repli, lut Klaatu à Blade et Idori.

— Alors en ordre, cette fois, dit Blade. Ne laissons pas à l'ennemi la possibilité de nous poursuivre et de nous harceler.

*

* *

L'armée impériale retourna vers la capitale. Les bannières semblaient en berne. Aucun chant ne s'élevait. En chemin, quelques escarmouches d'arrière-garde permirent aux plus jeunes seigneurs survivants, les plus impétueux, de se distinguer en tendant des embuscades à des détachements d'avant-garde ennemis. Blade revint sur ses pas pour lui aussi en découdre et dérouiller ses muscles. Les adversaires étaient souvent des petits escadrons de ces cavaliers des steppes, peu expert au combat rapproché. Ils étaient manifestement plus faits pour le tir à l'arc, le renseignement ou la charge sauvage et massive que pour le corps à corps. Au contact, ils ne pouvaient plus faire usage de leurs arcs meurtriers.

En ferrailant avec allégresse, Blade constata que le téméraire garde qui se battait à ses côtés depuis quelques minutes, et qui arborait ses couleurs, avait des traits particulièrement fins sous la poussière et le sang coagulé des adversaires tués. Car la princesse n'avait pu s'empêcher de le rejoindre. Blade apprécia la technique de combat de la jeune fille. Il eut également un autre sujet de satisfaction : en observant les seigneurs se battre, il put constater que ces jeunes dignitaires n'étaient pas tous des manchots, ignorants de l'art de la guerre.

CHAPITRE XII

La nouvelle de l'échec de l'opération impériale s'était rapidement propagée. Dans les campagnes, les rares paysans n'ayant pas encore pu ou voulu se mettre à l'abri regardaient passer cette colonne silencieuse. Dans le lointain, du côté de la mer, des volutes de fumée noire annonçaient l'approche de l'ennemi. Lentement, mais sûrement. Les pauvres gens sur le bord du chemin avaient l'impression de voir passer le cortège des guerriers morts qui, disaient leurs légendes, traversait le ciel chaque année lors de la nuit la plus courte. Mais cette chasse légendaire avait sans doute une allure plus martiale et plus fière que celle qu'ils pouvaient contempler en ce funeste jour.

Plus l'Ost s'approchait de la capitale, plus des hordes de populations effrayées accouraient pour venir se mettre à l'abri. La colonne se fraya un chemin à travers la foule amassée entre les deux enceintes. Des soldats durent charger violemment pour ouvrir le passage.

Il avait plu peu avant. Les nuages étaient encore sombres dans le ciel. Des oiseaux de proie volaient, attirés par l'atmosphère morbide. Dans la capitale même, la population effrayée tentait de deviner sur les visages des soldats à quel point l'invasion était imminente.

Au palais, le Shangun attendait impatiemment les chefs de guerre. Blade retrouva cette grande salle dans laquelle il s'était avancé le premier jour. Les gardes, telles des statues vivantes, étaient fidèles à leur poste.

Mais cette fois, au bout de la galerie, le Shangun était seul, dressé comme un îlot solitaire au milieu de la tourmente s'annonçant. Seul le fidèle Sorayama se tenait à ses côtés.

La « volière » était muette. Personne n'osait rompre le silence oppressant.

Ce fut l'Empereur qui le fit :

— Qui parle ? Qui peut m'expliquer la cause du désastre ? Et ses trahisons ? Et, comment, j'apprends que certains d'entre vous ont pu se laisser séduire par le Jodo, sans se rendre compte qu'ils trahissaient l'île au profit des Cathais ?

L'Empereur éructait, posait des questions sans sembler attendre de réponses. Événement rarissime, il descendit de son haut siège et vint cravacher les dignitaires à l'aveuglette. Des filets de sang apparurent

sur les joues de deux seigneurs. Tous les nobles semblaient des statues, frappés de stupeur. Certains sanglotaient de honte.

Son bras s'arrêta au moment où il allait frapper Tako. Sorayama apparut près de lui, toucha son bras avec douceur et le ramena vers son trône.

Personne ne se décidait à prendre la parole. Personne ne bronchait. Les seigneurs étaient seuls, sans hommes d'armes. Alors que sur la coursive, entourant toute la longue pièce, Blade pouvait voir les gardes d'élite de l'Empereur.

— Klaatu, parle ! intima le souverain.

— Nous n'étions pas préparés. Nous pensions pouvoir repousser aisément l'invasion ou leur faire suffisamment peur pour qu'ils rembarquent. Nous nous sommes trompés. Et...

— Et c'est pour cela que vous n'avez pas su vaincre ? le coupa sèchement l'Empereur.

— Majesté... commença Klaatu qui voulait lui expliquer que son ordre de repli était la cause de leur retour. Mais il pensa à juste titre que l'Empereur pouvait mal prendre cette explication de son officier, d'autant qu'il était peu probable qu'une contre-offensive ait pu donner quelque résultat que ce soit.

— Oui, majesté, se contenta-t-il de dire. Et il nous fallait repenser calmement notre stratégie.

— J'ai décidé, reprit le Shangun, d'instaurer un haut conseil militaire et d'y nommer six hommes : Blade, Klaatu, Sorayama, Mitsushi et Iroda qui se sont illustrés, m'a-t-on dit, dans les combats sur le retour... Enfin, le seigneur Tako.

En nommant ce dernier membre du conseil, il eut un vague sourire. Pour l'instant présent, il ne pouvait se permettre de heurter de front son puissant vassal. Ce type de décision aussi diplomatique que militaire devait être mûrement réfléchi.

— Réunion immédiate. Que les autres se tiennent prêts à repartir bientôt au combat.

Les six hommes suivirent l'Empereur vers la petite salle au sommet de son palais où il avait reçu Blade et Klaatu la première fois.

— Blade, commença l'Empereur, j'ai confiance en toi. As-tu un plan ?

— Oui majesté. Mais d'abord, je voudrais développer ce que je pense des armées cathaïses. Ce sont des guerriers souvent inexpérimentés, limités à une spécialité. Certains sont de bons archers à cheval, d'autres à pied. Il y en a qui sont experts dans l'art de la lance, et ainsi de suite. Il faut en fait parvenir à combattre chacun de

ces groupes sur le terrain qui n'est pas le sien. Les Cathais jouent sur l'effet de masse. Sur le continent, ils sont immensément plus nombreux que nous sur notre île. Il faut donc éliminer le plus vite possible ceux qui sont déjà là, et de manière particulièrement éclatante, pour que les autres n'aient plus envie de venir. C'est ce que nous aurions déjà dû faire, mais ce qui a échoué.

— Tu penses que des renforts sont susceptibles de leur arriver ?

— Cela me semble probable. Aucun messenger n'a observé de flotte en d'autres points de la côte de la Grande Île. Ils ont dû repartir chercher des troupes. C'est pour cela que les Cathais ne se préparaient pas vraiment au combat et se contentaient de consolider leur tête de pont. Donc, nous devons intervenir rapidement. Mais j'aimerais également ajouter, si vous me le permettez, qu'il serait sage de modifier les techniques de combat de nos guerriers. Trop peu, parmi les forces restant à notre disposition, sont autre chose que des militaires de parade. Dans mon pays, on appelle cela des majorettes. Mais on ne leur fait jamais faire la guerre.

Mitsushi et Iroda élevèrent quelques protestations de pure forme. Au fond d'eux-mêmes ils ne pouvaient nier que Blade avait raison. Quant à ce dernier, il se félicita que les deux seigneurs ne sachent pas vraiment ce qu'étaient les majorettes : ils auraient eu de bien meilleures raisons de se vexer.

— Accordé, Blade, déclara l'Empereur.

Mais Mitsushi, Iroda et Tako protestèrent.

— Nos méthodes de combat sont les seules honorables.

— Elles nous ont été léguées par des générations de combattants d'élite.

— D'accord, nos soldats sont mal entraînés mais ils doivent l'être selon nos techniques de combat traditionnelles.

— Méfiez-vous que nos kamis ne veuillent se venger, ajouta Tako.

Et Blade pensa que ce suppôt du Jodo ne manquait pas d'air d'invoquer ainsi les divinités qu'il avait trahies.

— Sans honneur, la vie ne mérite pas d'être vécue. N'oubliez pas, majesté, que notre honneur, c'est notre fidélité, dit le jeune seigneur Iroda.

— Il ne s'agit pas de rompre avec la tradition, précisa Blade, mais de l'adapter aux circonstances présentes. La tradition n'est pas faite pour être reproduite servilement, mais pour être transmise et enrichie. N'oubliez pas que ces derniers jours nous ont appris que des seigneurs de « tradition » pouvaient se déshonorer en se mettant au service d'un culte indigne. L'Empire est menacé dans ses fondements. L'honneur

c'est aussi de défendre les siens. Et pour cela il faut vivre.

Blade eut un demi-sourire en s'écoutant ainsi philosopher. Sa philosophie était toutefois empreinte de beaucoup de pragmatisme. « Vive l'efficacité ! » pensa-t-il.

— Au travail, proclama-t-il. Sinon, nous ne sommes pas prêts d'entamer le potentiel Cathais, avec ou sans honneur...

Blade s'attendait à une résistance plus marquée de Tako. Mais le vieillard au profil de rapace demeura silencieux.

— Mais ton plan, Blade, quel est-il ? insista l'Empereur.

— Si vous me permettez d'abuser de votre confiance, majesté, j'aimerais le taire encore pour l'instant. D'autant que j'aimerais l'affiner en prenant quelques contacts et en faisant un rapide tour du pays avec Klaatu et Sorayama pour mieux me rendre compte de la situation.

— Entendu, mais revenez vite. Et il ajouta plus bas, comme pour lui-même : l'atmosphère du palais devient oppressante. Sans vous, je la supporte de plus en plus difficilement.

Blade et Klaatu sortirent de la salle du conseil. Sorayama resta un instant converser avec l'Empereur. Quant à Tako, après avoir tenté d'engager la conversation avec Mitsushi et Iroda qui s'étaient détournés, il s'était évanoui dans un couloir.

— Tu te souviens de ce délégué des paysans qui était venu proposer les siens pour le combat ? demanda Blade à Klaatu.

— Oui, naturellement.

— Est-il possible de le retrouver ?

— Bien sûr, ils n'ont pas quitté la capitale. Son village a installé ses tentes près du flanc nord de la muraille extérieure.

— Allons-y.

En approchant du camp de toile, Blade et Klaatu mirent pied à terre. Ils durent progresser dans un champ de boue. Des enfants sales et nus jouaient en courant entre les tentes. Des matrones donnaient le sein à des nourrissons. Les deux guerriers se firent indiquer où les hommes s'étaient rassemblés.

Au centre du village de tentes, un espace dégagé permettait aux hommes de tenir conseil. Ils écoutaient précisément le jeune délégué qui était venu proposer ses services au château. Il était en train d'exalter à la résistance les petites gens, paysans et pêcheurs, contre les Cathais et le Jodo. Chacune de ses phrases étaient ponctuées par de grands cris d'approbation de l'assemblée, les uns levant leurs instruments agraires, les autres leurs harpons. À côté de l'orateur, Blade reconnut une vieille connaissance : le chamane. Visiblement, la

période de crise avait, au moins provisoirement, abaissé la barrière de mépris qui séparait les Koris des Ciphangais.

— Nous sommes venus offrir nos bras aux seigneurs : ils nous ont méprisés et renvoyés. Pour eux, nous ne sommes même pas assez bons pour mourir pour Ciphang.

La foule hurla.

— Un seul, un étranger, a fait mine de nous écouter. Il a endormi notre méfiance et finalement, il ne nous a pas davantage emmenés que les autres.

Les cris redoublèrent.

— S'il le faut nous irons seuls nous battre !

Les « armes » hétéroclites s'entrechoquèrent en signe d'assentiment.

— Quand on voit comment les seigneurs viennent de se faire laminer par les Cathais, nous ne pourrons faire pire.

L'exultation était à son comble.

— Tiens, je vois justement que le seigneur étranger nous rend visite.

Tous les regards se tournèrent vers Blade et Klaatu. Dans les yeux, on notait à la fois menace, crainte et curiosité. Les rangs s'écartèrent légèrement pour laisser un passage aux deux hommes.

Blade monta sur le chariot servant d'estrade de fortune en s'inclinant légèrement devant le chamane. Son compagnon dut rester à terre par manque de place.

— Comment t'appelles-tu ? demanda Blade au jeune homme.

— Raj de Son-Sen !

— Eh bien Raj, je viens tenir mes promesses. Et ne croyez pas que je les ai à quelque moment que ce soit trahies. Je viens de vous entendre. Vous savez quel fut le destin de notre premier engagement. Il était prévisible et je ne voyais pas l'intérêt de vous sacrifier alors que vous pouvez représenter une force considérable.

Des salves d'applaudissements vinrent saluer cette intervention.

— Si vous voulez toujours en découdre, je suis votre allié et votre ami. Sinon, pourquoi serais-je venu traîner dans la boue de votre campement ? Le seigneur Klaatu, ici présent, chef de la garde impériale, peut en témoigner.

— Le seigneur Blade est honnête !

Une voix douce mais ferme venait de fuser de la droite. Blade reconnut avec plaisir, Jin-Sen, la fille du chamane.

— Il m'a sauvé des mains d'espions Cathais. Lui seul semble

pouvoir nous libérer de l'emprise du Jodo... et des mauvais seigneurs.

— Alors, c'est d'accord ?

— D'accord, dit Raj en serrant son poing droit sur sa poitrine à l'emplacement du cœur.

— Vous combattrez sous les couleurs de l'Empereur en constituant la Légion Impériale du Peuple.

L'enthousiasme atteint un paroxysme.

— Merci, seigneur Blade, déclara Raj. Quand commençons-nous ?

— Tout de suite. Rassemble tes hommes et suis-moi.

Blade redescendit de l'estrade. Il eut du mal à traverser l'esplanade, tant chacun voulait le toucher, le saluer, le remercier. Il n'osait pas repousser trop violemment ces marques de reconnaissance qu'il sentait pures, honnêtes. Et cela faisait bien longtemps que, sur cette île, il n'avait pas senti une telle innocence manifeste des sentiments. Il sentit une main prendre la sienne, fine et délicate. Jin-Sen l'entraîna en se frayant un passage de la voix et d'une baguette qu'elle tenait fermement. Les hommes s'écartaient devant son autorité naturelle... et sa qualité de fille de chamane, sans doute.

Elle avait une drôle d'allure, la colonne qui se présenta devant les gardes de la poterne nord de la ville. Derrière Blade, tenant Jin-Sen en croupe sur son cheval, et Klaatu, les gardes virent surgir une troupe nombreuse de gueux mal vêtus et criards. Les gardes leur interdirent le passage vers la ville.

— Ils ont raison, nota Klaatu. Dans l'enceinte, il n'y aurait pas de place pour l'entraînement. Je vais aller chercher des instructeurs et je reviens.

Blade expliqua la situation à Raj.

— Le seigneur Klaatu va revenir. En attendant, il nous faut trouver un vaste emplacement libre. Mais nous devons mettre les hommes en ordre. Par village par exemple, sinon je vois mal ce que nous pourrons faire d'une foule désordonnée. Chez moi, on dit que la discipline est la force principale des armées. C'est souvent vrai...

Raj s'exécuta. Blade le vit donner ses ordres. Et les pêcheurs et paysans commencèrent à se répartir selon un ordre que les kamis au moins devaient pouvoir reconnaître. Blade soupira. Mais il avait déjà vu pire armée. Il caressa les cheveux de Jin-Sen.

— Tu vas rejoindre les tiens pour l'instant, lui souffla-t-il à l'oreille. Je dois encore voir différentes choses afin de mettre au point le plan d'attaque.

— Je ne peux pas t'accompagner ?

— Non, il est plus sage que tu rejoignes ton peuple.

Blade éviterait aussi une rencontre inopinée entre Idori et Jin-Sen. Il connaissait trop les femmes.

En remontant vers le palais, Blade croisa Klaatu qui redescendait à la tête d'une importante équipe d'instructeurs. L'Anglais reconnut certains des gardes aperçus dans les souterrains de la ménagerie.

L'entraînement commença très rapidement. Klaatu donna un peu plus de réalité à l'ordre de la troupe débraillée. Il affecta un type de combat par village en fonction des affinités naturelles et des armes disponibles. Ceux qu'ils ne pourraient équiper devraient se contenter de leurs propres instruments : fléaux, harpons, haches...

Des unités d'archers furent constituées. On distribua aux fantassins lances et boucliers. Le village de Raj fit partie de ceux qui s'entraînèrent au combat à cheval.

En fin de journée, les troupes étaient renforcées par l'arrivée de civils de la capitale, certains possédant des chevaux, qui s'étaient portés eux aussi volontaires.

Le surlendemain, Blade revint voir comment l'instruction avançait. Les progrès étaient laborieux. Il décida de participer plus activement à la formation. Rassemblant les fantassins, il entreprit de leur apprendre la technique de la tortue en les faisant doter de grands boucliers de bois hâtivement préparés. Il passa sa journée à les faire manœuvrer et à exalter leur volonté de se battre. Alors que le soleil déclinait, les mouvements se faisaient plus ordonnés.

« Ce n'est pas encore un corps d'élite, se dit Blade. Mais enfin, c'est toujours ça. Espérons que la volonté suppléera l'inexpérience. »

Le jour suivant, il vint entraîner les « unités » de cavalerie.

La nuit était tombée. Les combattants fourbus rejoignaient leurs foyers ou leurs cantonnements. Les rues sombres et étroites de la capitale étaient comme toujours encombrées. Soudain, Blade, qu'accompagnait Klaatu, sentit qu'on lui glissait quelque chose dans la main. Il se retourna, mais eut juste le temps d'apercevoir un homme en noir se fondant dans l'obscurité des ruelles. Blade regarda le papier. Il contenait un message de Tako que Klaatu lui lut. Le seigneur noir lui donnait rendez-vous dans son palais le soir même.

— Tu vas t'y rendre ?

— Qu'en penses-tu ? C'est risqué, mais en même temps, cela peut être instructif. Depuis le début, je n'arrive pas à cerner complètement Tako. Quelque chose ne me paraît pas net dans sa personnalité. Je verrai bien. Où se trouve son palais ?

— Tu ne peux pas le manquer. C'est une énorme bâtisse noire, au nord de la ville. Mais je pense qu'il est imprudent de te rendre à ce rendez-vous. C'est sûrement un piège !

— À-Dieu-vat ! Chez moi, on dit que celui qui ne risque rien n'a rien.

CHAPITRE XIII

La nuit était tombée depuis deux bonnes heures lorsque Blade s'aventura hors du palais impérial par une porte dérobée.

— N'oublie pas que tout autour du palais des gardes fidèles seront postés, lui rappela Klaatu. Au moindre problème, efforce-toi de te manifester à eux par un balcon ou une fenêtre. Mets le feu éventuellement. Tiens, prends cette petite fiole. Elle contient un liquide très inflammable mis au point par nos chimistes.

— Merci Klaatu.

— À l'intérieur du palais, nous comptons aussi quelques espions. Mais théoriquement, ils sont infiltrés pour du long terme et n'interviendront pas. Sauf si, bien sûr, la situation dégénérerait !

Les rues étaient désertes. Au loin, au-delà des murailles nord, Blade entendait monter des chants. À mesure qu'il avançait dans cette direction pour rejoindre le palais de Tako, il distinguait plus nettement les airs. Ce devait être le clan de Raj qui oubliait comme il le pouvait la misère de l'instant.

Plus Blade approchait de chez Tako, plus il ressentait une étrange impression. Même s'il n'était pas du genre à se laisser intimider, il devait tout de même convenir que l'atmosphère était lourde. La brume paraissait s'épaissir. Ce qui n'avait été d'abord qu'une langue de vapeur au niveau du sol, s'était mué en un brouillard fluide qui s'élevait en s'épaississant.

À quelques mètres, il entendit passer une patrouille.

Il se dissimula dans un recoin. Cinq hommes passèrent, revêtus de l'uniforme vert de la garde municipale. Il préférait ne pas être vu, ne sachant pas à qui se fier, et ignorant ce que l'avenir et Tako lui réservaient. Il s'orienta sans peine grâce au plan de Klaatu, car à cette heure, avec ce brouillard, la masse noire du palais était totalement invisible.

Il déboucha sur une esplanade sinistre, ornée de statues représentant gargouilles, goules et autres démons de pierre. Ici et là, des petites flammes semblaient flotter dans les airs. On aurait dit des feux-follets. En fait, il s'agissait d'ex-voto flamboyants destinés à remercier un dieu – le Jodo ? –, des lampes à huile en forme de crânes humains, ou des bâtonnets odorants, posés sur le socle, les mains ou

accrochés aux moindres aspérités des statues.

Le brouillard semblait émaner de la massive bâtisse plantée au bout de la place : le palais de Tako, appelé le palais de l'Aigle noir.

Blade jeta un regard rapide autour de lui. Inutile d'alerter ceux qui, du palais, devaient suivre sa progression depuis qu'il avait atteint la place. Si tant est qu'il n'ait pas été suivi depuis le palais impérial. Il se demanda un instant où étaient cachés les hommes de Klaatu ? Et ce qu'ils pourraient bien voir, avec cette brume qui paraissait escalader les murailles.

En approchant de la porte, il ne vit nulle ferrure, ni, sonnerie ou gong. Les lourds vantaux s'ouvrirent, sans qu'il vît quiconque. Blade entra.

Des centaines de torches brûlaient, mais semblaient impuissantes à refouler les ténèbres. L'intérieur de la bâtisse restait indistinct et Blade se dit que, enfant, il imaginait ainsi les châteaux de vampires dans les Carpates.

Le « vampire » se tenait là. Toujours aussi chauve, le regard fixe et profond, les bras croisés sur la poitrine et les jambes légèrement écartées.

— Bonsoir, dit Tako de sa voix caverneuse.

Les portes se refermèrent derrière Blade qui vit une dizaine de gardes arc-boutés sur les battants pour les refermer.

— Ce palais vous va à ravir, répondit Blade avec un soupçon d'ironie dans la voix.

— Comment dois-je prendre cette réflexion ?

— Bien, évidemment. Mais trêve de plaisanterie, allons au fait.

— Suivez-moi !

Tako entraîna Blade au long de couloirs interminables. Puis ils parvinrent dans une petite pièce, ressemblant à s'y méprendre à celle dans laquelle l'Empereur recevait ses fidèles. Dans un angle, une divinité farouche trônait sur un autel, devant lequel étaient disposés des offrandes. Y compris de la viande.

— C'est une manifestation guerrière du Jodo, expliqua Tako.

Blade l'avait deviné. Tako s'agenouilla derrière une petite tablette et claqua dans les mains. Un jeune homme portant une théière fumante entra.

Blade ne s'agenouilla pas face à Tako, mais sur sa gauche, face à la statue.

— Pourquoi ne vous placez-vous pas face à moi ? demanda Tako.

— Je préfère ne pas avoir de porte dans mon dos, si vous n'y

voyez pas d'inconvénient.

— Mais cette paroi derrière vous pourrait dissimuler un passage secret.

— Peut-être. Mais cette porte n'est pas une vue de l'esprit. Je reste ici.

Le jeune homme versa du thé dans les tasses disposées sur la tablette. Tako esqua des signes de la main au-dessus de sa propre tasse en marmonnant quelque mantra.

Les deux hommes restèrent silencieux. Tako buvait son thé par courtes lampées, regardant droit devant lui comme si Blade n'existait pas. Ce dernier l'observait. Il ne pouvait nier qu'une certaine noblesse, une certaine religiosité magique peut-être, émanait de cet homme mystérieux, au port droit et fier. On pouvait attendre le pire, Blade le savait, lorsqu'une telle puissance intérieure était mise au service du mal.

Tako finit par rompre le silence.

— Je ne vous comprends pas. Qu'êtes-vous venu faire chez nous ?

— Je l'ai dit : je voyageais et un naufrage m'a fait échouer sur vos côtes.

— Je ne le crois pas. Il y a trop de coïncidences et je ne crois pas au hasard. Vous vous êtes trouvé là où il le fallait, quand il le fallait, pour conquérir rapidement la confiance de l'Empereur. Et comme par miracle, les Cathais envahissent l'île au même moment.

— Je n'ai rien à voir avec les Cathais. Je ne connaissais même pas leur existence.

— Ça, je peux presque l'admettre. Même si ce n'est pas ce qu'il y a de moins étrange dans l'affaire. Vous êtes inquiétant.

— Pas tant que vous.

Tako sourit.

— Je n'avais jamais entendu parler de votre pays, dit Tako. Vous comptez le revoir, je présume ?

— Je repars bientôt.

— Qui nous dit que vous n'êtes pas venu espionner en gagnant la confiance de l'Empereur et que vous ne reviendrez pas avec une armée d'invasion ?

— Mon pays est fort loin. Il me faudra du temps pour le rejoindre.

Blade rit intérieurement en sachant qu'il ne lui faudrait en fait que quelques secondes.

— En plus, l'Angleterre est elle aussi une île. Et l'insularité est un bienfait lorsque l'on sait en profiter. Jadis, ce fut une grande nation

colonisatrice. Aujourd'hui, nous vivons tranquillement sur nos traditions. Je crois qu'en matière d'envahisseurs, les Cathais vous suffisent !

— Notre but est le rétablissement d'un empire fort. Vous représentez une menace du fait de l'influence que vous avez sur l'Empereur. Vous ne connaissez pas toutes les réalités de la Grande Île.

— C'est possible. Mais l'Empereur m'est sympathique et je le défendrai.

— Mais je ne suis pas contre l'Empereur. Encore moins contre l'Empire. J'appartiens à une très vieille famille qui a fait et défait des souverains. Toujours pour la plus grande gloire de l'Empire. Depuis quelques années, j'ai vu grandir la puissance du Jodo. Il devenait de plus en plus menaçant pour l'intégrité et la sécurité de l'île, et son indépendance vis-à-vis du continent. En ma qualité de plus grand dignitaire, ils sont un jour venus me voir. Kenzu, lui-même, m'a demandé de les rejoindre. J'ai accepté. Ils avaient besoin de moi, aussi ne m'ont-ils jamais reproché de ne point appliquer à la lettre leurs préceptes. Par exemple, je n'ai jamais reçu les initiations du culte. Au contraire, je reste fidèle à nos vieux kamis.

Blade resta interloqué ne sachant trop que penser face à ces révélations, même si ce que lui apprenait Tako ne l'étonnait pas dans ce pays où rien ne semblait à sa place. En même temps, Tako se leva, s'approcha de l'autel et actionna un petit mécanisme. L'autel pivota et laissa apparaître un autre autel avec une autre statue, représentant une jeune femme au visage bienveillant.

— Ganna, la déesse-mère, l'un de nos plus puissants kamis.

Tako réactionna le mécanisme et la statue du Jodo reprit sa place.

— Vous n'êtes pas un allié objectif des Cathais ?

— Je ne me souille pas avec une sous-race. Ils servent mes intérêts actuels en obligeant le Shangun à réagir. Cette invasion est peut-être salubre. C'est un jeu risqué, j'en conviens. Mais il vaut mieux une île n'existant plus, qu'un empire décadent ou moribond. Je veux un empire fort et tolérant. Aujourd'hui il est dégénéré et s'enfonce dans l'obscurantisme.

— Et les seigneurs qui sont morts sur la plage, de quel côté étaient-ils ?

— Morita était un vrai traître, du moins avait-il réellement embrassé le Jodo. Je pense qu'il restait quand même fidèle à notre pays. D'autres me suivaient et étaient fidèles à l'Empereur.

— J'ai du mal à croire tout ce que vous dites.

Soudain, une douzaine d'hommes en robes noires surgirent dans la

pièce. Les intrus étaient des moines du Jodo.

— Remets-nous cet homme, demanda l'un d'eux à Tako.

— Dites à Kenzu votre maître que je ne le peux. Les lois de l'hospitalité et de l'honneur me l'interdisent. Le seigneur Blade est mon invité. Je ne peux le trahir sous mon propre toit.

— Eh bien vieillard, nous nous passerons de ton autorisation.

D'un geste, les douze hommes rejetèrent leurs robes, laissant apparaître une tenue noire plus propice au combat. Ils s'emparèrent de leurs sabres et de leurs dagues.

Blade se redressa et vint se placer dos au mur en tirant son propre sabre et en saisissant une dague dans sa main gauche. Il s'attendait à voir Tako se dresser lui aussi contre lui – ou au moins à rester neutre, conformément aux lois de l'hospitalité.

— Ce sont des Nanjas, signala Tako qui, à son tour, tirait un sabre dissimulé sous la tablette.

Il poussa un cri farouche et se précipita sur les premiers assaillants. Blade en fit autant. Quelques secondes à peine s'étaient écoulées lorsque les gardes de Tako firent irruption dans la pièce, affrontant à leur tour les guerriers du Jodo. Dans les locaux exigus, la mêlée devint confuse. Tako se battait comme un tigre, ponctuant ses coups de grands cris. Blade profita de cette situation qui interdisait aux moines-soldats toute action collective, pour éliminer ses ennemis un par un. L'un de ses adversaires, gêné dans ses mouvements, se découvrit. Blade en profita pour lui planter sa lame en travers du corps. Il vit ses yeux se révulser, alors qu'il tombait à terre. Les Nanjas, guerriers d'élite, avaient réussi à repousser une partie des gardes vers l'extérieur de la pièce. Il leur était aisé d'interdire l'accès des portes.

Blade se battait maintenant contre le chef des moines-combattants. Il s'agissait d'un guerrier hors pair, expert en arts martiaux, sachant se servir autant de ses armes que de ses membres. Jusque-là, il avait réussi à mettre hors d'état de nuire cinq gardes de Tako. Les corps commençaient à s'accumuler sur le sol rendant de plus en plus malaisé les déplacements. Blade devait redoubler de vigilance face à son adversaire. Une fraction de seconde d'inattention et c'était la mort à coup sûr. L'homme exécuta une passe d'armes, faisant tournoyer son sabre au-dessus de sa tête, alors qu'il se fendait pour tenter d'atteindre Blade avec sa dague. L'Anglais recula, mais trébucha sur un cadavre et tomba en travers du corps. Son ennemi se précipita sur lui pour le transpercer. Blade eut juste le temps de rouler de côté et de décocher un coup de pied dans le ventre de l'assaillant. Ce dernier fut repoussé vers la statue du Jodo. Blade se fendit en

déployant sa jambe, mais l'autre le contra. L'échange, âpre, ne permettait à aucun des deux de prendre l'avantage. La sueur perlait sur le front du nanja. Il s'empara d'un bol d'offrande pour le projeter sur Blade. Celui-ci l'évita, et en profita pour blesser au bras l'homme en noir. Soudain Blade aperçut, parmi les petites coupelles de l'autel, une sorte de poudre noire. Il en saisit une poignée qu'il projeta à la face de l'homme. Celui-ci se mit à hurler en prenant son visage dans ses mains. Blade bondit, lui planta son sabre dans le ventre. Et... tout devint noir. Blade venait d'être assommé par l'un des Nanjas venus à la rescousse de son chef. À l'entrée, les guerriers noirs repoussaient sans peine les hommes de Tako qui étaient pourtant de redoutables combattants. Les hommes en noir combattaient manifestement sous l'emprise d'une drogue.

Les guerriers agonisants poussaient des râles terribles. Les sabres continuaient de s'entrechoquer. Peu de Nanjas avaient mordu la poussière. Trois moines se battaient à la porte contre les hommes de Tako. Le chef des agresseurs essuyait ses yeux inondés de larmes. L'homme qui avait assommé Blade s'occupait de lui lier les mains. Tako affrontait maintenant quatre hommes. Voyant l'Anglais à terre, il décida de rompre l'engagement et ordonna à ses gardes de cesser le combat. Le chef, les yeux encore rouges, s'approcha de lui.

— Nous avons ordre de te laisser en vie. Aussi nous allons le faire. Encore que je ne pense pas que nos chefs imaginaient que tu aurais une telle attitude. Ne crois pas que tu vas t'en sortir. Nous allons te juger.

Le ton et l'expression de l'homme étaient très menaçants.

— Si cela ne tenait qu'à moi, je ne te jugerais même pas et te ferais mourir immédiatement dans d'atroces souffrances. C'est tout ce que méritent les traîtres.

Les Nanjas se mirent à rire.

Blade se réveilla dans une geôle sombre et puante. Il était allongé sur une natte pourrie faisant à peine illusion car elle était aussi humide que le sol de terre battue. Des murs humides, l'eau qu'il entendait goutter formait de grandes flaques. Une très vague ouverture ne permettait pas d'éclairer la pièce. Au grouillement qu'il percevait – et à l'odeur –, il sut que des rats hantaient la cellule. Il entendit des pas s'approcher. De l'autre côté de la porte, il entendit des voix :

— Nous venons chercher le prisonnier. Ordre du Grand Lem Kenzu.

La porte s'ouvrit et Blade aperçut des gardes à la lueur des

torches.

— Allez, sors de là. Le Grand Lem t'attend.

CHAPITRE XIV

Le bâtiment que découvrait Blade n'avait rien de la rutilance des palais de la capitale, y compris de celui de Tako. S'il se trouvait bien aux mains des prêtres du Jodo, leur siège tenait plus de la caserne que du monastère. Encore que cela se ressemblât souvent, se dit Blade.

Partout, il notait la même humidité, la même crasse, la même odeur. De temps en temps, une meurtrière laissait passer un jour parcimonieux. Ils s'arrêtèrent devant une lourde porte frappée de deux grosses têtes de bronze hideuses. Encore quelque représentation ignoble de leur dieu.

Le chef des gardes assena deux coups violents sur les battants, faisant naître une vibration inquiétante dans l'air malsain.

— Entrez, proféra une voix lointaine.

Les gardes poussèrent Blade à l'intérieur et vinrent se placer entre lui et la porte. La pièce était longue et austère. Au fond, la grande statue du Jodo n'ajoutait, certes pas, une note de gaieté. Des moines étaient agenouillés sur des estrades de chaque côté de la salle. Au pied de la statue, Kenzu, dans son ample kimono noir, entouré de quatre prêtres, trônait sur une estrade. Deux gardes accompagnaient Blade. Ils l'arrêtèrent à deux mètres du grand Lem.

— À genoux, larve.

— Les larves n'ont pas de genoux, répliqua-t-il en résistant à la pression des gardes.

Mais il reçut un violent coup à la nuque qui, sans l'assommer, le contraignit à s'affaïsser. Les deux Nanjas le maintinrent à genoux. Blade, malgré sa position, pouvait remarquer les yeux hallucinés et fanatiques de Kenzu et de ses acolytes. « De toute évidence, ils subissent les effets de drogues hallucinogènes », pensa-t-il.

— Il est inutile de perdre notre temps à te juger. Nous ignorons pourquoi tu es là et quel jeu tu joues. Nous ne perdrons pas notre temps, non plus à le deviner. Tu perturbes nos plans et surtout tu contraries le grand et divin équilibre des forces. Tu vas donc disparaître. Estime-toi heureux que nous t'offrions en sacrifice au grand Jodo.

La voix de Kenzu était forte, l'élocution juste un peu trop rapide et saccadée, trahissait son exaltation.

— Et c'est pour me dire ça que vous m'avez fait sortir de prison ? Si vous voulez mon avis, je trouve qu'offrir une larve en sacrifice à votre dieu est une bien piètre offrande. À sa place, je ne serais pas content.

— Silence, vermine.

— De la vermine, maintenant. Je descends dans l'échelle du vivant.

Et il reçut un violent coup de pied dans les côtes qui lui coupa un instant la respiration. Kenzu n'avait pas le sens de l'humour. Les fanatiques en sont rarement pourvus, pensa Blade.

Son attitude provocante n'était pas gratuite. Il avait appris qu'un homme en colère parle parfois trop ou agit sans réfléchir ; toutes erreurs qu'un prisonnier bien décidé à fausser compagnie à ses geôliers peut exploiter !

— Tu n'es rien au regard de la grande âme que tous les fidèles du Jodo représentent. Mais tu es fort et ton esprit est vif. Ta force et ton esprit iront renforcer la puissance de notre dieu. La souffrance lente que tu ressentiras au moment de ton sacrifice décuplera ta force et accélérera le processus d'agrégation à l'âme du grand Jodo.

— Vous avez jugé vif mon esprit, mais je n'ai toujours pas compris pourquoi le clergé insulaire du Jodo pactise avec l'envahisseur, qu'il semblait considérer comme une sous-race ?

— Je vais te répondre parce que tu vas mourir et que ton esprit doit être aussi clair que possible avant de s'amalgamer au Jodo, ricana Kenzu.

« Nous ne sommes pas les alliés des Cathais, mais ceux des prêtres du Jodo. Depuis longtemps, nos prêtres contrôlent le clergé jodo de Cathay. En vérité, le culte du Jodo est originaire du nord de notre île. Pour être précis, la vérité du monde, la prééminence de la douleur, la supériorité du principe de mort sur la vie écœurante ont été révélés sur la montagne qui abrite le repaire du Vieux, le chef des Nanjas. Les prêtres du continent, avec notre concours, ont assisté l'actuel Khan Taishi dans sa prise du pouvoir. Ils l'ont renseigné, conseillé et aidé, y compris par les armes, à renverser son frère. On peut même dire qu'eux et les Nanjas ont fait le travail pour lui, ajouta-t-il ce qui dérida furtivement les moines assemblés autour de la pièce. Mais l'ordre revint très vite.

Kenzu continua :

— Nous tenons Taishi. Il nous doit fidélité. Il n'a pas vraiment le choix, d'autant qu'il sait que son frère a encore des fidèles qui le suivraient s'il réapparaissait... Donc le clergé du Jodo a soulevé le continent contre Ciphang en utilisant cet imbécile de Taishi. Si Cath

l'emporte, la Grande Île tombera en notre pouvoir. Ce que nous n'aurions pu faire seuls en si peu de temps. Le Jodo deviendra le maître de Cath et de Ciphang. Et comme nous sommes les véritables chefs du culte, nous serons les maîtres, à la fois, de la Grande Île et du continent.

— Beau programme, mais à la vitesse où cela va, il n'y aura peut-être pas beaucoup de survivants, répliqua Blade.

— Mieux vaut un petit nombre d'authentiques fidèles du Jodo qu'une multitude d'impurs. De toute façon, ceux qui sont morts aujourd'hui auraient été sacrifiés à notre dieu. Ce qui se passe, éructa Kenzu en agitant les bras et en manifestant soudain un violent tic à l'œil droit, est encore plus grandiose : c'est un vaste sacrifice au Jodo et nous prions sans arrêt pour que les âmes des morts le rejoignent. Lorsqu'ils se réincarneront, ils seront tous nos fidèles.

Sous l'effet de l'excitation, sa voix déraillait vers l'aigu.

Blade demanda encore :

— Que devient le seigneur Tako ?

— Ce traître ne perd rien pour attendre.

Blade n'eut pas le temps d'interroger davantage. Kenzu esquaissa un geste de la main. Tous les moines se levèrent et sortirent par des portes situées de chaque côté de la statue. Les gardes entraînaient Blade dans une autre direction.

Ils gravirent de nombreux escaliers et parvinrent dans une vaste pièce. Une des parois de la salle était ouverte sur l'extérieur. Mais la forme de l'ouverture était curieuse, légèrement arrondie. Un énorme feu brûlait au centre de cet espace en forme de petit amphithéâtre. Des moines s'affairaient autour de divers objets qui n'étaient sans doute pas des ustensiles de cuisine. Des gardes attachèrent Blade au mur, par les mains et les pieds, bras et jambes écartées, en forme de X. Il était tout près du brasier, dominé par les quelques travées de l'étrange amphithéâtre, qui débouchaient au-dessus de la vasque enflammée. D'où il se trouvait il pouvait apercevoir un paysage montagneux.

Le soleil était haut dans le ciel. Il devait être près de midi. Il allait donc devoir attendre plusieurs heures comme cela. Sa dernière mission dans les dimensions X semblait être arrivée.

Il continua d'observer les occupants de la salle. De temps en temps, ils revenaient alimenter le feu. Blade n'avait pas mangé, ni bu depuis plusieurs heures. Ainsi prisonnier à quelques pieds du brasier, la soif commençait à le tenailler.

Soudain, il entendit une lente mélodie qui montait, venue de l'extérieur. Il se pencha au maximum – sollicitant ses poignets

jusqu'au sang –, et put voir une longue procession de moines en noir qui venaient se disposer au pied de l'édifice. Et, surtout, il aperçut quelques éléments de l'architecture étonnante du bâtiment où il était retenu prisonnier. C'étaient des excroissances en forme de membres humains : des mains reposant sur des genoux géants, il comprit soudain que le sanctuaire avait la forme d'une statue géante qui ne pouvait être que le Jodo. La salle dans laquelle il se trouvait enchaîné était la tête, et ce trou béant la bouche.

Le fond de la salle s'anima. Un groupe d'une vingtaine d'enfants, dix garçons et dix filles, fit son entrée, poussé par des gardes. Leurs regards étaient morts, ils avançaient comme des robots. Blade les vit s'avancer, les yeux fixés au loin devant eux. Ils suivirent les marches de pierre et aboutirent à deux petites estrades situées au-dessus du brasier : les garçons à droite – passant donc au-dessus de Blade –, les filles à gauche. En bas, la mélopée continuait. En se penchant, Blade pouvait voir les moines s'agiter, se prosterner. Le Grand Lem faisait tourner ses bras. Puis, alors que les prêtres continuaient leurs chants sinistres, Kenzu entama un discours inintelligible, mais, cela Blade pouvait l'affirmer, totalement exalté. Ses phrases étaient parfois ponctuées de répons des moines qui l'entouraient.

Dans la tête de la statue, des servants du culte alimentaient le feu. La fournaise devint intolérable pour Blade. La chaleur était si intense que, sous l'atroce cuisson de sa peau, il en oubliait sa soif. Les flammes venaient presque le lécher. Il se demanda si les maigres vêtements qui lui restaient n'allaient pas prendre feu.

Les enfants avaient toujours ce regard halluciné. Ils devaient être drogués ou hypnotisés. Kenzu hurla un grand : « Dévore ! » Les deux premiers enfants se jetèrent du haut de leur promontoire dans le feu. Blade les vit tomber, se tordre de douleur et hurler, comme si la morsure des flammes les réveillaient de leur sommeil hypnotique. La vision de ces petits êtres martyrisés, dont la chair noircissante partait en lambeaux, écœurait Blade qui n'en conçut que plus de haine et de détermination contre le Jodo.

Neuf fois encore, Kenzu réitéra son cri : « Dévore ! » Et les vingt enfants vinrent s'immoler dans la fournaise. Blade en avait oublié ses propres douleurs. Il s'agitait furieusement, cherchant à se libérer. En vain. Que pouvait-il faire contre ce culte ignoble ?

Puis le sacrifice prit fin. Le cortège des moines repartit. Le brasier s'atténua. Et Blade recommença à se sentir tenaillé par la soif. Dans les flammes, des masses noirâtres qui continuaient de se consumer témoignaient du sacrifice effroyable qui venait de se dérouler.

Blade resta ainsi de longues heures. Le soleil déclinait. Mais personne ne se préoccupait de lui. Son orgueil l'empêchait de réclamer

de l'eau. Cela aurait sans doute été inutile.

En fin d'après-midi, Blade entendit de nouveau les chants religieux. Les moines vinrent une fois de plus se répartir au pied de la statue. Et les serviteurs du Jodo ranimèrent le foyer. Une nouvelle fournée de petites victimes entra, le regard toujours aussi vide. Et le même processus recommença : au commandement hypnotique, ils se jetèrent deux par deux dans les flammes. L'heure de Blade allait-elle venir ?

La cérémonie s'acheva. Et les moines repartirent sans s'être préoccupé de leur prisonnier. L'obscurité s'allongeait sur les montagnes. Blade passait sa langue durcie sur ses lèvres sèches. Dans quelque temps, son calvaire finirait d'une manière ou d'une autre.

Kenzu fit son entrée dans la salle des sacrifices. Un sourire mauvais ornait ses lèvres. Il s'avança jusqu'à Blade. Il regarda le corps athlétique du prisonnier, bruni par les flammes du brasier.

— Alors, on a soif ?

Blade ne répondit pas.

— Oh, je comprends, c'est cela qui donne soif, Kenzu en agitant les braises pour ranimer le feu. Enfin c'est bientôt fini. Nous espérons que tu as apprécié le petit spectacle. Je tenais à te le réserver pour te distraire. C'est vrai qu'à la longue, il peut être un lassant. Mais le Jodo est si gourmand.

Blade n'y tint plus, et, écœuré par le personnage immonde, il lui cracha à la figure sa maigre salive. Kenzu s'essuya, une flamme de haine dans les yeux.

— Je venais te dire que tu pourras jouir du spectacle jusqu'au bout.

Il ramassa un tison et vint l'appliquer contre le flanc de Blade avec un rictus sauvage. Blade se tordit en serrant les dents.

— Tu ne croyais tout de même pas que nous te droguerions ? Tu seras sacrifiés conscient.

Il se mit à rire hystériquement et appliqua de nouveau le tison, cette fois sur l'autre flanc. Le front de Blade était dégoulinant de sueur.

— Tu es courageux, c'est bien ; le Jodo sera content. Il parle par ma bouche. Je suis la voix du Jodo.

Kenzu exultait et battait l'air de grands moulinets des bras, tout en allant et venant à grands pas devant le prisonnier.

— Aujourd'hui, tu es à moi, Blade. Demain Ciphang. Après Cathay. Et ensuite le monde.

Sa voix enflait. Il semblait possédé par une puissance incontrôlée.

Il s'arrêta face à Blade, l'air sincèrement désolé.

— Hélas, tu dois me pardonner Blade. J'aurais aimé être près de toi au moment du grand sacrifice. Te voir tordu par la souffrance, ce beau corps de guerrier défiguré, démembré. Mais je dois être en bas.

Kenzu recommença à se déplacer de long en large. Il se dirigea vers l'ouverture. Là, face vers le vide, il leva les bras, les manches de son kimono noir traçant dans l'espace un étrange et mortel idéogramme.

— Moi le Jodo, j'appelle tous les sacrifiés à venir me retrouver entre les mondes pour la Grande Union mystique.

Le Grand Lem se découpait sur le ciel que la nuit envahissait peu à peu, les flammes l'éclairant donnaient à cette vision un caractère démoniaque.

— Venez à moi, âmes pures et impures, pour la Danse macabre des plaisirs insoumis, des tourments extrêmes et raffinés. Ensemble, torturons pour l'éternité.

Il fit durer sa dernière syllabe qui alla se perdre dans l'obscurité.

À cet instant, un coup de gong retentit. Puis un second, puis un troisième.

Kenzu interrompit son discours dément. Il se retourna vers Blade, son regard avait changé. Il semblait sortir d'un rêve. Le gong continuait comme un signal de tocsin.

— Que se passe-t-il ? cria le grand prêtre à l'adresse des gardes et servants du culte présents.

Tous se regardaient. Un garde se dirigea vers la porte. Des bruits de lutte commençaient à se faire entendre. Des cris de plus en plus distincts montaient vers la salle du sacrifice.

— On se bat ? Ce n'est pas possible, s'écria Kenzu qui à son tour s'avança vers la porte laissée ouverte par le garde.

Sabre sanguinolent en main, un homme masqué surgit de l'escalier, entraînant à sa suite d'autres guerriers. Blade venait de reconnaître le masque de Klaatu et l'uniforme des gardes impériaux.

Un autre guerrier d'un certain âge, entièrement chauve et tout de noir vêtu, fit son apparition.

— Tako, s'exclama Blade.

Comment se trouvait-il là ? Ses fidèles rons l'accompagnaient. Mais par l'autre porte, donnant elle aussi sur un escalier, des Nanjas arrivaient à leur tour dans la salle. Les deux groupes de guerriers se jetèrent les uns contre les autres. En un instant, Klaatu fut auprès de Blade. Il s'empara d'une hache et brisa les chaînes du prisonnier en assenant des coups surhumains sur le métal trempé.

Blade n'eut pas le temps de poser de questions, ni de remercier. Il avait aperçu Kenzu qui essayait de s'enfuir par l'une des portes. Mais le flux de ses Nanjas montant au combat le ralentissait. Blade saisit un sabre sur un guerrier mort, sans se préoccuper de son appartenance, et cria :

— Kenzu !

Celui-ci se retourna et, voyant l'étranger fondre sur lui, fit face en extrayant son propre sabre de sous son kimono. Il para le premier coup de Blade et contre-attaqua immédiatement. Blade se rendit rapidement compte que Kenzu était, lui aussi, un redoutable combattant. L'Anglais ne parvenait pas à tromper la garde de son adversaire. Au contraire, c'était le prêtre qui le faisait reculer, pas après pas, mètre après mètre. Blade commença à sentir la chaleur du feu dans son dos. Le Grand Lem essayait de l'y précipiter, pour avoir quand même son sacrifice sans doute. Les longues heures de privations diminuaient les capacités combattantes de Blade. Il paraît relativement bien les coups de sabre, mais évitait avec peine les katas fouettés que les jambes de Kenzu lui infligeaient. Ses mouvements étaient rendus plus difficiles encore par les morceaux de chaînes qui pendaient à ses membres. À bien y réfléchir, ce handicap pouvait fort bien se transformer en avantage décisif. En effet, le tronçon qui alourdissait son bras droit était assez long. Au moment où Kenzu l'acculait dangereusement au brasier, il fit passer le sabre dans sa main gauche et fit un grand moulinet de son bras libre. Le fouet d'acier vint violemment frapper le visage du prêtre qui poussa un hurlement inhumain. Kenzu plongea, sabre en avant, sur Blade, aveuglé par le sang qui coulait à gros bouillons de sa joue déchirée, et par la fureur. Il trébucha et entraîna Blade dans sa chute. Les deux hommes s'empoignèrent. Le feu n'était qu'à quelques dizaines de centimètres. Les sabres étaient inutiles. Enlacés dans une étreinte mortelle, les deux combattants roulèrent sur le sol. Blade se trouvait maintenant sur son adversaire. Il tentait de repousser le bras armé de la dague. Dans un effort surhumain, il dévia la course de la lame et plongea la main qui la tenait dans le feu en l'y maintenant. Kenzu poussa un cri bestial. La chair grésillait. Une odeur de viande rôtie – de porc, plus exactement, pensa Blade – vint lui chatouiller les narines. La peau de la main de Kenzu noircissait. Avec une force qui n'avait plus rien d'humain, il se dégagea de l'étreinte de Blade, et le repoussa. Blade s'était jeté sur son sabre, mais Kenzu, après s'être redressé, ne semblait plus lui accorder d'attention. Le regard fou, comme absorbé par un brasier intérieur, il se précipita vers l'ouverture qui donnait sur le vide et s'y jeta sans une hésitation en criant : Jodo. Le « o » final ne se tut qu'au moment où son corps touchait le sol, au pied de la statue, des dizaines de mètres plus bas.

Dans la salle du sacrifice, un cri rageur fusa derrière Blade :

— Non !

Blade se retourna vit que les combats finissaient à l'avantage des impériaux. Klaatu le rejoignit en courant. C'était lui qui venait de pousser ce hurlement de colère. Il fit mine de s'en prendre à Blade, mais retint son bras.

— Tu ne devais pas tuer Kenzu ; il m'appartenait.

— Je n'ai pas tué Kenzu ; il s'est suicidé. Mais pourquoi cette rage ?

— Il m'a volé mon visage ; je devais lui prendre la vie, dit Klaatu la voix tremblante de haine. Il dégrafa son masque et laissa apparaître une face rosâtre informe percée de deux trous pour les narines, d'une bouche aux lèvres déformées et d'yeux aux paupières roses de tissu cicatriciel. Par endroits, de vagues touffes témoignaient des efforts vains d'une barbe et d'une coiffure qui essayaient de repousser. Les reflets des flammes sur les chairs ravagées créaient un spectacle d'épouvante.

Comme Blade le soupçonnait, Klaatu n'avait pas été victime d'une maladie, ou plutôt si, la pire : la folie meurtrière des hommes.

— Mon père était Lutak, l'un des principaux seigneurs du pays. Il avait refusé de laisser le clergé du Jodo installer un temple dans sa ville. Il exécrait les mœurs barbares, criminelles, de ces moines fous. Alors, une nuit, ils sont venus et, pendant des heures, ils ont torturé mes parents et mes frères et sœurs. Comme ça, pour rien, juste pour le plaisir. Ils n'avaient rien à obtenir et avaient de toute façon décidé de les tuer au bout du compte. Moi j'étais caché. C'était horrible : d'où j'étais, je ne voyais rien, mais j'entendais tout. J'avais six ans.

« Puis ils ont mis le feu au palais. Je ne pouvais pas sortir immédiatement. Je me suis retrouvé prisonnier des flammes. C'est comme ça que j'ai perdu mon visage lorsqu'une poutre m'est tombée dessus. Je ne sais comment j'ai enfin pu échapper aux flammes. Je me suis précipité chez un majordome fidèle de mon père qui ne vivait plus au palais, parce qu'il était trop vieux. Il m'a caché, parce que le Jodo avait commencé à semer la terreur dans la ville. La nuit suivante, je suis retourné dans les ruines fumantes. J'ai pu recueillir quelques objets et des bijoux ayant appartenu à ma famille.

« J'ai changé d'identité. Je suis devenu Klaatu. Mon unique but était devenu de me former au métier des armes, et de me venger du Jodo. Tu viens de me voler cette vengeance sur Kenzu. Mais je ferai rendre gorge aux autres suppôts de ce démon. Leurs temples seront sûrement fermés sur ordre impérial maintenant que leur trahison est évidente. »

— Et, ensuite que feras-tu ?

— Je reprendrai mon identité et ferai valoir mes droits auprès du Shangun. Il n'y a pas que les bijoux que j'ai conservés, une tache de naissance sur mon corps atteste de ma filiation noble.

Autour d'eux, les combats avaient pris fin.

— Comment m'avez-vous retrouvé ? demanda Blade.

— Grâce aux hommes de Tako infiltrés chez les Jodos et qui, après avoir sauvé leur chef, ont pu venir m'informer de l'endroit où tu avais été emmené.

— C'est-à-dire ?

— Eh bien, ici, dans la Montagne, le sanctuaire des Nanjas où est vraiment né le culte du Jodo. Kenzu était le successeur du Vieux, le maître des Nanjas.

CHAPITRE XV

Avant de se remettre en route, Blade se rassasia enfin. Il faisait encore nuit, mais Klaatu ne voulait pas différer le retour. Ce petit intermède dans l'ancre du Jodo ne devait pas faire oublier que les Cathais n'étaient même plus aux portes, mais dans l'antichambre de Ciphang.

— Les moines survivants se sont enfuis dans les montagnes, vint prévenir un garde.

— Bah, nous les retrouverons, dit Klaatu. Où en sont mes ordres ?

— Ils sont en cours d'exécution, San.

— Bien.

— Quels ordres ? s'enquit Blade.

— Qui fait périr par le feu, sera châtié par le feu, répondit, sibyllin, Klaatu.

Blade ne chercha pas à en savoir plus. Le repas vite avalé, ils se dirigèrent vers la cour. En parcourant les couloirs, il vit des gardes impériaux répandre le contenu de petites fioles sur le sol et amonceler des bottes de paille et autres combustibles.

— C'est le produit extrêmement inflammable dont je t'avais confié une fiole.

— Ah oui. Je ne sais d'ailleurs pas ce qu'il est devenu.

Dans la cour, une intense activité régnait. La centaine de gardes impériaux et de rons de Tako se préparaient au départ. Certains finissaient de répartir de la paille. Couvrant le tout de sa masse sinistre, la statue du Jodo apparut à Blade dans la clarté de la pleine lune. À son sommet, sa gueule était encore éclairée par les flammes du brasier sacrificiel.

Au pied de la statue, le corps désarticulé de Kenzu gisait.

— Qu'allez-vous faire de lui ? demanda Blade.

— Le laisser là. Quel plus beau bûcher funéraire pouvait-il espérer ? On aurait dû le jeter aux chiens.

— En avant !

Klaatu donna l'ordre du départ, mais resta en arrière avec Blade. La colonne sortit du sanctuaire. Le guerrier masqué attendit que tout le monde fût sorti. Puis il jeta sa torche au pied de l'escalier. En un

instant, le feu se propagea jusqu'au sommet du sanctuaire, embrasant les bottes de paille et tout ce qui pouvait brûler. Un feu d'enfer, d'où surgissait la présence sinistre du Jodo.

La nuit était très claire. Mais, dans la montagne, il faisait très froid. D'autant que Blade avait cuit tout le jour précédent.

Blade porta son cheval auprès de Tako.

— Alors seigneur Tako, m'expliquerez-vous ce qui nous vaut votre action ouverte contre les Jodos ?

— En vous défendant dans mon palais, j'avais signé mon arrêt de mort. J'ai heureusement pu récupérer la situation à mon avantage. Il est heureux que nous soyons intervenus maintenant contre le Jodo, car leur offensive contre l'Empire était sur le point d'aboutir. Maintenant, l'Empereur va disposer de preuves pour sévir. Rien de tel, à certains moments, qu'une bonne inquisition pour asseoir un empire fort, rit Tako.

— Il s'agit d'abord d'être fidèle à Ciphang en repoussant les Cathais.

— Tu as raison, Blade. Nous allons exterminer ces barbares sous-éduqués. Maintenant qu'ils n'ont plus leurs alliés et que mes rons vont donner la plénitude de leurs moyens, nous vaincrons.

Blade était satisfait de pouvoir compter sur des combattants aussi aguerris que les hommes du seigneur noir.

*
* *

Ils n'atteignirent la capitale qu'en début de soirée. Blade n'aurait jamais pensé être resté inconscient si longtemps pendant le voyage aller. La distance expliquait aussi pourquoi Klaatu et Tako avaient mis tant de temps à arriver.

Au-dessus de la ville, une colonne de fumée noire s'élevait.

— Un bâtiment brûle, constata Klaatu.

— Les Cathais ? interrogea Blade.

Ils scrutèrent plus attentivement, mais Tako, bénéficiant encore d'une excellente vue pour son âge, corrigea d'un ton léger :

— Non, c'est le temple du Jodo.

Dans la cité, des placards avaient été affichés proclamant l'interdiction du culte du Jodo. Le fait d'aider ou d'abriter ses fidèles, membres du clergé et laïcs, était puni de mort. Les temples du Jodo devaient être rasés. « Les rafles aveugles vont commencer », se dit Blade.

Sorayama les attendait à l'entrée du palais. Épuisé par les événements des dernières heures, le Shangun était allé se coucher. Il les recevrait demain matin en conseil de guerre. Tako prit congé et regagna son palais.

— Que pensez-vous de Tako ? demanda Sorayama à Blade.

— Je le crois honnête, malgré les actions troubles de son passé. Il est fidèle, sinon à l'Empereur, du moins à l'Empire. Maintenant, tout est si peu transparent à Ciphang.

— Pourtant, les anciens textes appellent parfois notre pays, l'île de Cristal.

— C'est que le cristal est voilé.

— À propos de textes, j'aimerais vous montrer quelque chose.

Sorayama entraîna Blade dans des enfilades de couloirs qu'il ne connaissait pas encore. Ils atteignirent une petite porte gardée par deux moines. Sorayama précéda Blade. Ce dernier lui demanda, après avoir franchi le passage :

— Où sommes-nous ?

— Dans l'espace des kamis. C'est le domaine des moines dans le palais. Aucune femme n'y entre jamais.

Ils parvinrent dans une pièce encombrée d'objets hétéroclites et de grandes vasques fumantes. Le parfait laboratoire d'un sorcier du Moyen Âge, se dit Blade. Des moines rasés s'affairaient autour d'une grande table. Ils se repassaient des documents, compulsaient d'énormes grimoires, notaient quelques réflexions sur des feuilles de papier. De jeunes novices couraient çà et là pour quérir les ouvrages réclamés sur les rayonnages qui entouraient la pièce.

— Le cœur du savoir ciphang, dit Sorayama avec une fierté non feinte. Aucun lieu de l'île n'abrite autant de livres que ce sanctuaire.

— Il y a toujours autant d'animation ?

— À peu près. Mais là, c'est tout de même un peu particulier et c'est la raison pour laquelle je vous ai fait venir. Nos soldats ont découvert des masses de documents chiffrés dans le temple du Jodo...

— Je crois que nous en avons ramenés aussi du sanctuaire de la montagne, ajouta Blade.

— Fort bien. Ceux que nous avons commencé à déchiffrer sont fort instructifs. Il s'agit pour l'essentiel d'une correspondance entre les temples du Jodo ciphangais et Cathais. Ce qui est très intéressant, c'est qu'ils confirment la survie de l'ancien khan. Tout au moins jusqu'à une date récente. Ces suppôts de la mort savent que la population comporte un fort pourcentage hostile au Jodo et qui serait prêt à prendre les armes s'il s'avérait que le khan disparu était toujours

vivant. Les textes sont assez confus. Et les messages ne nous permettent pas encore de déterminer s'il est mort ou s'il est encore en vie. S'il vit, il existe un espoir formidable de revenir à des relations normales avec l'empire Cathais.

— Où serait-il détenu ?

— Nous n'avons pu le déterminer. Mais nous trouverons.

— Eh bien prévenez-moi si vous avez du nouveau. Moi je vais me reposer. Demain nous devons voir l'Empereur. Non, ne vous dérangez pas, je connais le chemin.

Idori attendait Blade. Elle avait été informée des conditions de détention particulièrement dures qu'il avait dû subir. Lorsqu'elle le vit paraître dans ses appartements, elle se jeta à son cou et l'étouffa de baisers.

— Holà ! dit-il, après avoir échappé de justesse aux flammes d'un « dieu », vais-je périr étouffé dans les bras d'une déesse ?

— Méchant, dis que cela te déplaît.

— Je ne dis pas ça, murmura Blade s'abandonnant aux habiles caresses de la princesse.

— Et puis tu dois te faire pardonner pour m'avoir délaissé, tu aurais pu venir me rassurer dès ton arrivée. N'avais-tu pas vu assez de moines ces temps-ci pour en vouloir encore ?

Blade sourit. Les caresses d'Idori se firent plus précises. Elle fit glisser son fin kimono de soie verte. Ses petits seins vinrent se frotter contre le torse ferme de Blade allongé sur le lit. Blade s'en saisit pour les honorer doucement, puis il fit descendre sa main sur le ventre doux de la jeune femme. Elle poussa de petits feulements de plaisir alors que Blade prenait l'aréole de son sein droit entre ses lèvres.

Soudain, il sentit une présence et vit une jeune femme qui les regardait. Presque une enfant.

— Maîtresse, le bain est prêt.

— C'est bien, Shinei, dit Idori vivement en se relevant, interrompue dans son plaisir. Tu peux nous laisser.

Idori se pencha de nouveau vers Blade.

— Je t'ai fait préparer un bain. Mais tu iras plus tard. Et tant pis s'il est froid...

Le soleil était déjà haut lorsque Blade se réveilla Idori entre ses bras. Il déposa un baiser sur son épaule, ce qui arracha à la jeune femme un petit miaulement de contentement. Il se dégagea délicatement et enfila son vêtement. Avant de sortir, il attrapa une sorte de pomme dans une jatte.

Le chambellan attendait assis en tailleur devant la porte d'Idori.

— Je savais que vous étiez là. Le Shangun vous attend.

— Je m'en doute. Je me rendais au conseil.

Dans la salle du conseil, tous les membres du comité restreint étaient déjà là.

Il salua le Shangun, le seigneur Tako, Sorayama, puis son ami Klaatu.

— Ce n'est plus Klaatu, corrigea le Shangun. Je lui ai rendu son titre. Je suis heureux d'avoir retrouvé Nichiro, le fils de Lutak. Et j'espère qu'un jour mes savants pourront également lui rendre un visage.

Effectivement, le chef de la garde devait conserver son masque. Blade avait aussi remarqué avec satisfaction la présence de Raj, le paysan. Les événements récents avaient profondément bousculé le protocole.

— Les nouvelles sont alarmantes, reprit l'Empereur. Seigneur Blade, je vous demande de bien écouter car j'ai déjà annoncé que je vous nommais à la tête des armées, avec Nichiro comme assistant.

Blade regarda Tako. Et celui-ci lui sourit discrètement.

Nichiro entama son exposé :

— Les derniers pigeons voyageurs font état de l'arrivée d'une flotte d'invasion massive. L'un des messages était particulièrement inquiétant, disant que la mer était recouverte de voiles, que le débarquement avait commencé, et qu'il faudrait sans doute plusieurs jours pour l'achever, tant les agresseurs étaient nombreux. En revanche, il y aurait peu de cavaliers, parmi les troupes débarquées.

— Où a eu lieu ce débarquement ? demanda Blade.

— Dans une grande anse, à proximité du camp où eut lieu la désastreuse bataille. Tu connais l'endroit ; il se trouve ici, sur la carte.

Sur la table, une carte était posée, d'une exactitude relative, sans doute. Elle représentait de façon curieusement outrée la découpe de la côte. Des dragons et autres animaux mythiques l'ornaient, ce qui n'en facilitait pas la lecture.

— Tu parlais d'une nef aux voiles écarlates, tout à l'heure, Nichiro, reprit l'Empereur.

— Oui, c'est ça. Nos guetteurs ont reconnu le motif des voiles teintées d'or de la nef amirale. C'était le dragon belliqueux de Sun Yat en personne, le frère du khan. Ils l'ont vu mettre pied à terre avec son état-major.

— Où en est l'entraînement des nouvelles recrues ? demanda Blade en se tournant vers Raj.

— Je pense que nous avons su profiter avec bonheur des

instructions. Puissent les kamis nous permettre de bien nous comporter face à l'ennemi.

Klaatu confirma que les hommes du peuple avaient accompli des progrès considérables. Et sans être des maîtres de guerre, ils feraient de fort honnêtes soldats, alors que la plupart n'avaient jamais tenu une arme, une semaine plus tôt. Et ils étaient tous prêts pour le départ. Les chariots d'intendance avaient été chargés, les unités formées campaient avec tout leur matériel de combat.

— Bien, dit Blade. L'armée devra donc se mettre en marche à la première heure demain matin. Je vais partir à la tête de l'avant-garde à cheval, dès les premières lueurs du jour. Le reste de l'Ost suivra, plus lentement bien sûr. À quelque distance des fortifications cathaïses, je veux voir dresser une ligne de défense. Le premier impératif est de les confiner dans leur espace de débarquement. Ils ne doivent pas quitter cette poche.

Blade désigna l'endroit sur la carte.

— Avec quoi élèverons-nous ces défenses ? demanda Raj.

— Ce que vous trouverez : bois, pierre... Peu importe, ce sera surtout un leurre. Car entre l'ennemi et ce mur, vous allez creuser des pièges. Et des tranchées suffisamment grandes pour contenir de nombreuses compagnies. Certains de nos soldats s'y enterreront pour attendre la charge des Cathaïs.

— L'ennemi risque de voir nos préparatifs, souleva Nichiro.

— Dans ce paysage de dunes, il sera facile de trouver un site à l'abri de regards trop curieux. Dans un premier temps, il faudra placer, en avant, quelques escouades d'archers qui protégeront les travaux, ainsi que quelques cavaliers.

— Pourquoi n'utilise-t-on pas des ksaars ou des tigres de combat ? demanda Mitsushi. On dit que de tels animaux seraient entraînés au combat dans les souterrains du palais.

Le Shangun foudroya le jeune seigneur du regard.

— C'est exact, répondit Blade. Mais ces bêtes ne sont pas suffisamment maîtrisables. Je ne voudrais pas que nos propres soldats soient eux-mêmes les victimes de ces animaux.

Le lendemain matin, un léger crachin rafraîchissait la capitale lorsque Blade s'élança à la tête de ses cavaliers. Nichiro-Klaatu l'accompagnait. Tako devait commander le reste de l'Ost auquel s'étaient joints ses rons.

La troupe de Blade se composait d'une cinquantaine de rons, que Tako lui avait confiés.

À une vingtaine de kilomètres du rivage, le groupe se scinda en

trois colonnes afin de moins attirer l'attention.

Les champs étaient dévastés. Ici et là, des fumées noires montaient dans le ciel. Les incursions des Cathais et le pillage continuaient.

Le groupe de Blade arriva le premier au point de ralliement. Il laissa ses hommes se dissimuler dans un petit bois de pins maritimes tordus par les vents et se dirigea, à pied, vers le sommet d'une dune. Les deux autres groupes arrivèrent peu après. Nichiro-Klaatu vint rejoindre Blade à son poste d'observation.

Il resta sans voix en apercevant l'activité régnant sur la plage et l'immensité du camp ennemi. Sur les flots, les navires formaient effectivement un océan de toile.

— Je comprends pourquoi nous n'avons quasiment pas aperçu de guetteurs en chemin. Ils doivent être sûrs de leur invincibilité, dit Klaatu.

— Ils n'ont pas l'air d'être vraiment prêts au combat, remarqua Blade.

— Ils doivent attendre d'avoir débarqué toute la troupe. Ils ont l'air de se préparer à une véritable occupation. Il y a même des femmes, regarde. Ils sont très sûrs d'eux-mêmes.

Blade renvoya une ordonnance au reste du groupe des cavaliers en leur demandant de s'installer. Pas d'autre ordre, pour l'instant.

— Il ne reste plus qu'à attendre, Nichiro.

Ils continuèrent d'observer le débarquement. Les uns après les autres, les navires étaient amarrés par des grosses cordes des chaînes et des passerelles. L'ensemble constituait un immense camp flottant à la limite de l'échouage.

— Cette mer n'a pas de marée ? interrogea Blade.

— Une marée ? fit Nichiro.

— C'est le mouvement de la mer qui monte et se retire plusieurs fois par jour sous l'effet de la lune.

— Non, nous n'avons pas ça.

Les voilures étaient amenés.

— En quoi sont faites ces voiles ? demanda Blade.

— Toile et bambou. Elles permettent, dit-on, une excellente prise au vent. Dommage que l'on n'ait pas une flotte de guerre comme celle-là.

Blade sourit. Un peu plus loin, l'autel du Jodo était alimenté sans arrêt.

Le vent faisait claquer les drisses le long des mâts, créant un bruissement constant. Il ramenait aussi vers Blade et Klaatu des odeurs

nauséabondes.

— Tu crois que c'est de la nourriture ? s'enquit Blade.

— Cela y ressemble. On dirait des odeurs d'œufs pourris. Comment peuvent-ils manger cela ?

— On prétend que la mauvaise qualité de la nourriture fait les bonnes armées.

— Alors, celle-là doit être excellente.

Deux bonnes heures s'étaient écoulées, lorsqu'ils commencèrent à apercevoir les premiers soldats de l'Ost à l'horizon : des archers à cheval.

Quelque temps plus tard, Blade les vit prendre position comme il l'avait ordonné. L'emplacement choisi était bon, suffisamment près des envahisseurs, mais invisible d'eux, et surtout barrant la route à l'avance de l'armée d'invasion.

Au fur et à mesure, le reste de la troupe arrivait. Le génie se mit immédiatement à l'œuvre, les uns construisant les murs, les autres creusant les tranchées et les pièges. Les archers formaient un barrage efficace, empêchant les curieux de s'approcher de trop près. Quelques éclaireurs Cathais en firent la définitive expérience au cours des heures qui suivirent.

Derrière le mur qui commençait à s'élever, des tentes apparurent.

— Il est temps de redescendre, dit Blade.

En rejoignant le bosquet à pied, il expliqua à Nichiro le début de son plan.

— Tiens les troupes prêtes. Les cavaliers doivent pouvoir attaquer au cours de la nuit. En attendant fait renforcer les patrouilles et mets de côté une partie des archers pour qu'ils soient prêts à intervenir ce soir. Plus tard les Cathais comprendront ce que nous faisons, mieux cela vaudra.

— J'ai du mal à croire qu'ils ne le savent pas déjà.

— Peut-être. Tu feras enrober les pointes des flèches de morceaux d'étoffe. Et il faudra que des porteurs puissent les accompagner avec des feux dans des foyers d'argile.

— À quoi veux-tu mettre le feu ? La flotte est bien trop loin. Et quelques tentes en flammes ne troubleront pas les Cathais outre mesure.

— Tu verras. L'important est que l'Ost soit en mesure de se mettre en mouvement immédiatement, dès qu'un événement interviendra.

— Quel genre d'événement ? demanda Nichiro.

— Je ne peux pas encore te le dire avec précision, mais disons que

si l'aube s'éclaire très fortement, il te faudra attaquer avec toutes les forces.

Sur ces paroles sibyllines, Blade récupéra sa monture et la talonna pour la lancer vers le camp, entraînant les autres cavaliers à sa suite. Arrivé dans le campement, il s'engouffra dans la tente de commandement et fit convoquer les officiers rons.

CHAPITRE XVI

Nichiro avait organisé le camp conformément aux ordres de Blade. Plusieurs fois, il était repassé devant la tente amirale. Quatre rons montaient la garde. Blade et les officiers étaient toujours en conférence. Nichiro aurait bien rejoint la réunion. Il savait que Blade ne s'y serait pas opposé. Mais comme il ne le lui avait pas expressément proposé, il se tint à l'écart.

La nuit vint. Par moments, on distinguait des bruits : venus de la côte. Le rivage était pourtant assez éloigné. Mais un léger vent soufflait de la mer. Dans le camp, aucun feu n'avait été allumé pour ne pas éveiller l'attention de l'ennemi. Les soldats devaient manger froid. « Cela renforcera peut-être leur qualité guerrière », pensa Nichiro. Il inspecta encore une fois les lignes, adressant une parole de réconfort, ici, évoquant, là, un souvenir. On aurait dit un vieux général aguerri. Son histoire avait rapidement fait le tour de l'Ost, et, sur son passage, les regards étaient empreints d'admiration et de peine pour les années d'angoisse passées. Nichiro laissa ses pas le ramener jusqu'à la tente amirale.

Il ne restait plus que deux gardes devant l'entrée.

— Le seigneur Blade est parti, avertit l'un des deux hommes en faction, alors qu'il reconnaissait le commandant en chef de la garde.

Nichiro, étonné, entra quand même. La tristesse ; remplaça bien vite l'étonnement.

Il ressortit s'informer auprès des gardes :

— Quand est-il parti ?

— Il y a plusieurs heures. Avec une cinquantaine de rons.

— Mais où est-il passé ?

Le garde arbora une grimace qui indiquait qu'il n'en savait rien.

— Ils sont partis vers la côte, dit l'autre.

— Merci, répondit Nichiro qui n'était pas plus avancé. La côte n'était pas si éloignée. Qu'avaient-ils pu faire au cours de toutes ces heures ? Il ne se l'avouait pas, mais Nichiro était tout de même un peu vexé d'être laissé un peu à l'écart par Blade.

Il retourna dans la tente, regarda si Blade n'avait pas laissé un message. Hypothèse certes improbable, car imprudente, mais il fallait

faire quelque chose.

La mort dans l'âme, il ressortit, cette fois définitivement, pour exécuter les ordres que Blade lui avait laissés, c'est-à-dire tenir l'Ost sur le pied de guerre, prêt à intervenir à tout signal. Durant les heures suivantes, les chefs d'unité se demandèrent qui était le plus à craindre des envahisseurs Cathais ou de leur général masqué à l'humeur massacrate. Mais l'Ost était paré, prêt à toute éventualité.

À la tête de sa petite troupe, Blade avait galopé un peu plus au sud, vers le village des Koris, où il avait été fait prisonnier le jour de son arrivée dans cette dimension. Un feu au centre du village et quelques torches en signalaient la présence. À la lueur de ces flammes qui vacillaient sous l'effet de la brise de mer, Blade vit que le hameau avait repris une allure proche de celle qu'il présentait lors de sa première visite. La plupart des barques étaient revenues.

Le chamane l'attendait. Avant de quitter la capitale, Blade lui avait demandé de ramener les Koris vers leur village et de l'y attendre.

Jin-Sen, la fille du chamane, était là aussi. En entendant le bruit sourd des sabots sur le sable, la plupart des hommes sortirent. Sommairement habillés de sombre, comme Blade l'avait demandé, ils étaient prêts à se battre.

Blade mit pied à terre, sourit à Jin-Sen et demanda au vieillard.

— Bonsoir, chamane. Tes hommes sont-ils prêts ?

— Comme tu vois, seigneur, répondit-il dans une courbette. Tous valides et bons marins... et tous prêts à se battre, même si je ne crois pas que les Koris soient faits pour la guerre, je te l'ai dit.

— S'ils sont aussi peu faits pour la guerre que ta petite-fille, cela me convient.

— Hélas, je ne plaisante pas. Mais j'ai interrogé les kamis et surtout celui de la mer. J'avais peur que nous les ayons indisposés en nous mêlant des affaires des gens des terres. Les Koris ne se mêlaient jamais des affaires des gens des terres. Et ils m'ont parlé.

Le vieillard resta silencieux. Satisfait du côté théâtral de son intervention, arborant son éternel petit sourire énigmatique, il regardait les guerriers qui l'entouraient ; ils étaient suspendus à ses lèvres.

— Alors, vieillard, qu'ont dit tes kamis ?

— Seigneur, je ne suis pas si vieux, et je pense que tu ne devrais pas parler ainsi des kamis. Ils t'ont déjà bien aidés, mais ils pourraient s'offenser.

Blade s'impatientait. Le chamane délivra enfin le message de ses

dieux.

— Sur ta demande, seigneur Blade, j'ai interrogé les génies. Et le kami de la mer m'est apparu. Je ne te dirai pas ce que j'ai vu ni ce qu'il m'a dit. Mais les Koris t'aideront. Nos bras et nos cœurs sont à ton service. Nous gardons nos âmes pour le service de nos bonnes divinités.

— As-tu préparé ce que je t'avais demandé ?

— Tout a été fait, répondit le chamane dans une courbette. Au même moment, tous les Koris qui se trouvaient là retirèrent leurs chemises sombres de toile grossière. À la lueur des torches, ils firent apparaître des peintures ou tatouages dont ils s'étaient recouverts le corps. C'était une étrange danse de volutes et de figures géométriques.

— Que signifient ces signes ?

— Ce sont des peintures de guerre.

— Les Koris ont donc bien fait la guerre dans le passé pour que de tels tatouages existent, insista Blade.

— Oui, mais cela remonte à la nuit des kamis. Seules nos vieilles légendes en parlent, et les chamanes ont conservé la science des peintures.

« Toshi ! » héla le chamane. Un jeune homme mince, sans une once de graisse, aux muscles bien découplés, une fine moustache lui barrant le visage, sortit des rangs. Il arborait fièrement ses peintures de guerre en bombant le torse et ne portait qu'un simple pagne de toile noire. Un couteau était glissé contre sa peau.

— Voilà Toshi, dit le chamane à Blade. Le Conseil du village l'a nommé chef de guerre.

— J'ai bien l'impression que le Conseil du village, c'est toi, vieux coquin, s'amusa Blade à mi-voix.

Le chamane baissa ses yeux malicieux en laissant fuser de sa bouche un petit rire.

— Homme rouge, commença Toshi, les Koris t'aideront ! Nos kamis l'ont voulu ; fassent-ils que nous ne regrettons pas notre geste.

— De toute façon, si tout se passe bien, vous n'aurez quasiment pas à sortir de votre rôle de marins.

— Alors tu ne pouvais pas mieux tomber. Tous les jeunes hommes que tu vois sont des marins expérimentés. Ils tiennent entre leurs mains l'avenir de leur peuple. Nous allons prier pour que les kamis les protègent et que le plus grand nombre voient se lever le prochain soleil.

Blade s'inclina.

— Bien, maintenant allons-y, s'écria-t-il.

Sans un bruit, les guerriers et les Koris se dirigèrent vers la plage en deux colonnes parallèles. On entendait les petites vagues venir lécher le rivage. Et l'air iodé chatouillait les narines. Arrivé au bord de l'eau, Blade et les gardes découvrirent la petite flotte de bateau qui attendait. Quelques Koris étaient restés pour les garder. Dans l'obscurité, les embarcations paraissaient plus importantes que les barques du village. Mais elles semblaient plus maniables, car plus effilées. Leur double voile devait leur donner de la puissance. « C'est exactement ce qu'il fallait », se dit Blade. Il regarda au-delà des dunes, vers l'horizon, pour voir si les premières lueurs de l'aube ne pointaient pas. Non, tout allait bien, mais il n'était pas question de perdre de temps.

— Allez, embarquez. Blade rappela ses ordres aux quatre guerriers qui allaient ramener les chevaux au camp.

Blade expliqua, à deux de ses lieutenants et à Toshi et un de ses seconds, quelle tactique il envisageait de mettre en œuvre.

— Nous allons attaquer la flotte Cathaise, comme vous vous en doutez. Pour cela nous allons y mettre le feu. Toshi, les barques remplies de branchages ont-elles été préparées ?

— Elles le sont. Maintenant je comprends mieux le but de tes préparatifs.

— Bien. Tu commanderas donc les bateaux qui tracteront les brûlots. À mon signal, tu partiras vers la flotte ennemie. Nous te suivrons à peu de distance. Et nous attaquerons la nef amirale. Tout doit être parfaitement coordonné. La surprise nous donnera un avantage et le fait que leurs bateaux soient entravés les uns aux autres facilitera le travail du feu.

Blade s'adressa aux rons qui l'entouraient.

— Une attaque par le feu comporte toujours des risques importants. Il faut se méfier des sautes de vent ! Nous allons aborder la flotte à quelque distance des brûlots. Mais si vous constatez que les flammes s'approchent, il faudra décrocher très rapidement. Il faudra, en tout cas, faire très vite. Après, cela risque de devenir une fournaise.

Blade vit que tous les Koris étaient maintenant à bord.

— Messieurs, à nous.

Les rons s'engagèrent dans l'eau avec lui. Elle paraissait relativement tiède par rapport à la fraîcheur de la nuit. Blade aperçut les petites barques pleines de bois amarrées à deux bateaux. Il grimpa à une échelle de coupée et d'un coup de reins se hissa dans l'embarcation sans pont. Les gréements claquaient, les poulies grinçaient. Les rons n'étaient pas plus tôt à bord, que les navires s'élançaient, poussés par le petit vent. Au-dessus d'eux, le premier

croissant de la lune était régulièrement dissimulé par les nuages qui passaient. Blade jeta encore un coup d'œil dans l'obscurité. Ils étaient toujours séparés de la flotte par un cap qu'ils allaient devoir contourner.

Vers le rivage, il entendit une voix qui psalmodiait. C'était le chamane qui devait invoquer la bonne fortune des kamis. Blade pouvait à peine le distinguer sur un petit promontoire, éclairé par les flammes timides d'un feu de varech. Il projetait quelque chose dans le brasier, qui à chaque fois s'intensifiait quelques secondes en lançant des brassées d'étincelles vers le ciel.

La flottille naviguait en deux colonnes parallèles. D'un côté, les deux barques effilées qui tractaient de nombreux petits rafiots de bambous pleins de branchages, les brûlots, Blade apercevait leur masse sombre à sa droite. De l'autre les « transports de troupes ». Les rons et les Koris désignés pour se battre étaient montés sur les barques non pontées, au fond presque plat, au tirant d'eau négligeable. Une quinzaine d'hommes, y compris les marins, avaient pris place sur chacun des navires. Blade était impressionné par la science nautique des Koris qui leur avait permis de concevoir des bateaux de pêche aussi rapides. En la circonstance, c'était heureux !

Blade félicita Toshi pour l'art de la navigation des Koris. Par intermittence, le barreur de chaque bateau lançait un petit cri. Huit cris différents, en comptant les deux barques du convoi de branchages, se faisaient entendre.

— C'est pour se repérer dans l'obscurité et ne pas se percuter au cours d'une fausse manœuvre. Nous utilisons des petits cris bien reconnaissables par nous, mais peu identifiables par des étrangers. Ce pourrait être des cris d'oiseau, expliqua Toshi.

Quelques minutes plus tard, Blade avertit Toshi :

— Tu peux donner le signal.

Le Kori se plaça à bâbord et lança un petit cri. Une note longue finissant dans un petit trémolo. Il le répéta. Du côté des deux grosses barques, on lui répondit. La lune venait de se dégager une nouvelle fois. Blade vit s'éloigner les deux masses noires entraînant dans leur sillage les canots de bambous.

— Le grand moment approche, dit Blade à l'intention de Toshi.

— J'espère que cette expérience guerrière sera la dernière.

— Elle pourrait bien l'être, ricana Blade.

— Oui, mais j'aimerais pouvoir faire encore d'autres expériences ensuite.

Blade décida de profiter de ces derniers instants de paix et de

silence pour sonder Toshi.

— Qu'attends-tu de cette guerre qui mêle, dans une même fraternité d'armes, guerriers, marins et paysans.

— Plus de respect des Ciphangais à l'égard des peuples de la mer, j'espère. Mais j'en doute fortement. Passée la guerre, tout redeviendra comme avant. Nos conteurs évoqueront peut-être cet épisode à la veillée, mais les chroniques impériales auront soin de l'effacer de leur mémoire.

— Ne sois pas si pessimiste.

Il n'aurait pas le temps de poursuivre. Le convoi venait de franchir un petit cap et, à la lueur des torches et des braseros, la flotte Cathaise apparut à quelques encablures. Le camp que l'on apercevait sur le rivage était encore bien animé malgré l'heure tardive. Les manœuvres de débarquement se poursuivaient sans que les officiers paraissent se soucier du repos de leurs hommes.

Toshi fit mettre en panne. Un peu plus au large, les deux barques traversèrent un reflet de lune qui éclairait la surface de l'eau. Le ciel devenait de plus en plus clair. Les premières lueurs gris-orangé de l'aube allaient bientôt faire leur apparition. C'était la meilleure heure pour attaquer. La fatigue devait s'abattre sur les hommes qui avaient travaillé toute la nuit.

Quant à ceux qui dormaient, ils étaient au plus profond de leur sommeil.

— Vite, bientôt il fera jour.

Mais ils devaient attendre le signal.

— Le signal.

Au loin, une torche venait de faire le signal convenu. Toshi donna toute la voilure, et les six barques s'élancèrent comme des destriers sur un champ de courses. C'était maintenant que la coordination allait être essentielle.

Pendant ce temps, une vingtaine de Koris se trouvant sur les deux autres bateaux s'étaient mis à l'eau, avaient détaché les brûlots et les tractaient vers la flotte Cathaise. Les deux bateaux qui les avaient amenés s'étaient considérablement approchés. Mais, maintenant, peu importait qu'ils fussent repérés. La vitesse était primordiale. Les équipages étaient prêts à se sacrifier pour la liberté de leur peuple. Quant aux vingt jeunes hommes qui nageaient en poussant les petits bateaux de bambous, ils profiteraient de la confusion pour regagner les barques, ou au pire, le rivage.

Ils furent rapidement à quelques mètres des navires Cathais. Les petites embarcations avaient acquis une certaine vitesse et vinrent se

faufiler au milieu des vaisseaux ennemis. À cet instant, des flèches enflammées fusèrent des deux grosses barques koris et vinrent se ficher dans les branchages. En quelques secondes, les brindilles imprégnées d'une substance résineuse fortement inflammable formèrent de puissants brasiers. Si les bateaux Cathais étaient conçus pour affronter de violentes tempêtes, ils l'étaient moins pour faire face à un incendie. Leur structure de bambous, de bois et de toile fut bientôt la proie des flammes tandis que les brûlots imaginés par Blade venaient s'emprisonner entre les navires dans le lacs des amarres, des cordages et des passerelles de jonction qui unissaient les navires du corps expéditionnaire Cathais. Encore dans les brumes du sommeil ou exténués par une nuit de travail, les Cathais présents sur les bateaux étaient à cent lieues d'imaginer une attaque par mer. Ils émergeaient trop lentement pour bien comprendre ce qui se passait. Il y avait bien deux gros bateaux qui s'éloignaient dans les lueurs du petit matin. Sans doute de vagues pêcheurs... Mais l'urgence, c'était d'éteindre ce feu. Comment diable (à moins que ce ne soit Jodo) avait-il pris ?

Des cris retentirent enfin. L'alerte était donnée.

— Bateaux hostiles en vue, cria la vigie d'un bateau.

Les six barques koris à fond plat venaient de surgir dans le petit matin blême et progressaient de toute la puissance de leur voilure vers la flotte ennemie. Les Cathais sur la plage, leur attention attirée par l'incendie, étaient les témoins de l'approche de la flottille. Ils n'en croyaient pas leurs yeux, partagés entre l'hilarité et le doute. Des pêcheurs Ciphangais les attaquaient ?

Ce n'est qu'au dernier moment qu'ils aperçurent les silhouettes inquiétantes des guerriers rons, leurs armes et équipements. Des archers se mirent en position et lâchèrent quelques volées de flèches. Mais leurs cibles étaient trop éloignées et les traits s'abattirent sur leur propre flotte.

Les bateaux les plus au large étaient déjà la proie des flammes. Et, comme par hasard, la partie de la flotte indemne était la cible de cette étrange attaque navale.

Les navires koris atteignirent à grande vitesse les bateaux Cathais qui n'avaient pas encore été rejoints par les flammes. Le vent soufflait vers le brasier et les épargnerait encore quelque temps contre les assauts du feu.

La violence du contact projeta certains rons dans l'eau. Chez les Cathais, la confusion était à son comble. Les hommes sautaient des bateaux embrasés. On voyait des torches vivantes et hurlantes se précipiter dans l'eau qui grésillait à leur contact.

Au même moment, dans le camp Ciphangais, on commençait à apercevoir une fumée noire s'élever du côté de l'ennemi. Nichiro envoya une patrouille.

Chez les Cathais, des sonneurs martelaient maintenant les gongs d'alarme. L'incendie géant rendait bien inutile cet avertissement.

Blade, un sabre dans chaque main, fut le premier à sauter sur le pont d'un navire ennemi. Avant même d'avoir atterri, il avait soulagé de sa tête – une face grimaçante et constellée de touffes de poils –, un soldat continental. Aussi vite que l'incendie, les rons et les Koris se répandirent sur les navires. Un peu plus loin, des marins Cathais tentaient de couper les entraves des navires. Mais la structure de filins et passerelles avait au contraire été conçue pour former une sorte de havre stable et solide, capable de résister à une tempête, toujours possible dans ces parages. Assurément pas pour une manœuvre rapide.

Blade était déjà rouge de sang. Il tailladait avec force dans le tas. Comme des diables noirs, les rons suivaient l'exemple de leur chef. Les marins continentaux superstitieux, s'interrogeant de plus en plus sur la nature humaine de cette attaque, rompaient les uns après les autres le combat. Mais dans leur ivresse guerrière, les rons – et encore moins les Koris – ne faisaient pas de quartier.

Les bras des Ciphangais commençaient à leur faire mal tant ils faisaient de moulinets et fauchaient les têtes de leurs adversaires, comme on moissonne un champ de blé. Des guerriers Cathais, venus des cantonnements à terre, abordaient les navires envahis.

Quand soudain :

— Attention, le vent, cria Blade.

Dans un violent tourbillon sonore, le vent se renversa en rafale. Le feu fut attisé et des flammèches commencèrent à pleuvoir sur les combattants. Les voiles prirent feu. Des guerriers – Cathais, koris et rons confondus – furent surpris par les langues de feu et hurlèrent alors que, transformés en torches vivantes, ils se précipitaient dans l'eau.

Ce revirement du feu eut l'avantage d'accroître la confusion, sauf dans la tête de Blade qui conservait les idées très claires. Il voulait atteindre la jonque amirale.

Et ce souffle de feu venait de lui ouvrir un passage en balayant les ponts occupés entre lui et le bateau impérial dont il apercevait la voile rouge décorée d'une forme hideuse. Il ne restait plus que de rares Cathais, l'essentiel de leurs forces se retrouvant maintenant de l'autre côté de la barrière de feu.

Il n'y avait pas de temps à perdre. Blade s'élança, suivi des rons et des Koris – parmi lesquels Toshi – qui l'entouraient. Des barques surchargées de Cathais tentaient de contourner les navires en flammes. Elles avançaient lentement à la limite de flottaison. Les cadavres flottants et les hommes tombés à l'eau ralentissaient leur progression. Certains tentaient de monter à bord ; ils en étaient empêchés par des coups de sabre ou de lance que leurs camarades n'hésitaient pas à leur assener.

— Des skarles !

Le cri était parti d'une barque. Au même moment, le premier hurlement retentit. Suivi bientôt d'un deuxième, puis d'autres encore. Blade tourna un instant son regard vers l'eau. Et il aperçut les ailerons menaçants. Les skarles étaient tout simplement de gigantesques requins blancs. La mer rougissait à vue d'œil dans des bouillonnements. Des corps semblaient marcher au-dessus de l'eau : ils avaient été happés par les gueules dentées des skarles qui les promenaient sur quelques mètres. Les vagues, créées par les bêtes, soulevaient des paquets d'eau qui retombèrent dans les barques Cathaises. Certaines versèrent. Une autre fut frappée de plein fouet par un requin géant. Les hommes tombaient à l'eau en hurlant.

Blade dut encore livrer quelques escarmouches contre des marins peu faits pour la guerre. Le décor n'était plus que fumée noire – dissimulant par instants la jonque amirale –, ponts noircis par les flammes et jonchés de cadavres, sons des gongs sur la plage, cliquetis des armes, claquements du bois enflammé, grincement des mâts qui s'effondraient dans des jaillissements d'étincelles et de flammèches, hurlements des soldats saisis par le feu ou happés par les skarles. Pour beaucoup, le choix se limitait à mourir brûlés ou dévorés.

Blade approchait à grands pas du navire amiral. Le frère du khan était-il à bord ? Avait-il pu s'échapper ? Des marins Cathais étaient plus acharnés qu'ailleurs à tenter de libérer leur jonque. Ils avaient bien noté le mouvement des Ciphangais entraînés par ce mystérieux homme rouge dont avaient parlé les espions.

Tout s'était passé très vite, accéléré par le vent qui attisait le brasier. Au même moment, la patrouille, envoyée par Nichiro sur la dune, venait lui rendre compte. Le guerrier masqué réagit immédiatement et fit sonner l'ordre de rassemblement. Le son des trompes et des gongs de chaque unité ou seigneur s'élevèrent dans le matin moite.

Blade avait entre-temps atteint le bastingage de la jonque impériale. Le marin qui s'acharnait encore vainement au sabre sur une chaîne qui reliait le bateau à un autre, les yeux pleurant à cause de la fumée, ne vit pas arriver Blade. Il n'eut pas le temps de se sentir

mourir, le sabre de Blade l'avait profondément entaillé entre le cou et l'omoplate gauche. Un autre homme à ses côtés reçut une lance en pleine poitrine et recula sous la violence du choc. Une trentaine de rons et quelques Koris déferlaient sur la jonque. Un géant aux petits yeux bridés fit face à Blade. Torse nu, il n'avait qu'une petite mèche de cheveux noirs sur la tête. Il portait un pantalon bouffant rouge et sa taille était enserrée dans un large foulard de soie noire dans lequel étaient glissés deux sabres. Il faisait jouer dans sa main une puissante hache bipenne.

L'aspect terrifiant de l'homme n'était pas de nature à faire reculer un guerrier comme Blade. Il savait que ce type de géant était souvent d'une mobilité et d'une agilité réduites. Le mastodonte fit tourner sa hache autour de sa tête avec un raclement féroce de la gorge. Blade évita sans grande difficulté le moulinet de l'arme. Mais le colosse faillit le surprendre en rompant son mouvement brusquement et en ramenant sa hache à la hauteur de la poitrine de Blade dans un revers époustouflant de violence et de rapidité. L'Anglais sentit le froid de la lame effleurer sa peau et prit un peu de champ. Le géant, croyant la victoire acquise, leva sa hache et l'abattit avec un « han ! » de bûcheron. Alors Blade se fendit et en profita pour planter son sabre dans la poitrine nue du géant. Le cri s'arrêta net dans la gorge du Cathais, alors que ses yeux chaviraient. Blade tenta d'arracher son sabre, profondément engagé, mais son adversaire bascula dans la mer, emportant dans sa chute l'arme de Blade. Ce dernier n'avait plus qu'une dague sur lui. Mais il ne resta pas longtemps désarmé. Il ramassa deux longs sabres dont des Cathais tués n'avaient plus besoin. La bataille faisait rage sur le pont, alors que le vent qui avait encore tourné ramenait le feu de ce côté. La fumée commençait à envahir l'espace. Une fois bousculées les premières lignes de combattants inexpérimentés, les rons affrontaient maintenant les guerriers d'élite Cathais, parmi lesquels quelques Nanjas continentaux, tout de noir vêtus comme les gardes Ciphangais, ce qui ne facilitait pas l'identification.

Blade n'avait toujours pas aperçu le frère du khan, il vit soudain Toshi glisser dans une mare de sang. Un nanja s'apprêtait à lui assener un coup fatal. En deux enjambées, Blade, criant pour attirer l'attention du Cathais, fut sur lui. Les sabres s'entrechoquèrent. La haine se lisait sur le visage du guerrier fou. Toshi avait pu se relever. Blade lâchant le second sabre, saisit alors la dague qu'il avait passée dans sa ceinture et la planta dans l'aine du Cathais. Les yeux de ce dernier s'écarquillèrent, sa bouche s'ouvrit et s'emplit de sang, avant qu'il ne s'effondre comme au ralenti.

Au même instant, dans un craquement sinistre, le mât enflammé de la jonque voisine s'effondra sur le pont du bateau amiral, tuant

plusieurs guerriers des deux camps, alors que d'autres gisaient sous sa masse, les membres meurtris ou brisés, les hurlements de douleur redoublèrent.

Le feu commençait à se répandre à grande vitesse et ce fut la panique.

Des Cathais se jetaient à l'eau, certains Nanjas se précipitaient dans les flammes en hurlant le nom de leur dieu. Une poignée de gardes d'élite décuplèrent d'énergie pour fermer la voie des appartements impériaux aux Ciphangais. Blade aperçut alors trois des barques koris qui les avaient amenés et qui se rapprochaient aussi près que possible de la jonque amirale. Mais il fallait franchir deux autres navires que le feu commençait à envahir pour que les guerriers Ciphangais puissent rejoindre les petites embarcations. Blade ne voulait pas donner le signal du repli avant de savoir si le frère du khan était à bord. La résistance des gardes semblait le prouver. Mais il fallait faire vite, le feu dévastait le navire impérial. Une vingtaine de Ciphangais étaient encore vivants. Des flammèches leur dégringolaient dessus depuis les voiles embrasées.

Des Cathais tombés à l'eau tentaient de se hisser à bord des bateaux koris. Mais ils étaient repoussés à coups de sabre, puis happés par les skarles toujours présents pour la curée. Tout autour la mer n'était plus qu'un bouillonnement rougeâtre d'où émanaient de longs cris d'effroi. L'immense brasier brûlait avec un ronflement vif, qui formait une toile de fond sonore extraordinaire.

Blade jeta un œil au loin vers les quelques bateaux qui n'avaient pas encore été atteints par les flammes et que des Cathais s'acharnaient à détacher.

— Pourvu qu'ils parviennent tout de même à en sauver quelques-uns, dit Blade.

— Pourquoi ? demanda Toshi. Éprouverais-tu de la pitié pour ces chiens ?

— Il ne s'agit pas de pitié. Mais il faut toujours laisser une petite porte de sortie à l'adversaire. Ainsi, son esprit ne sera pas totalement concentré sur le combat. Sans échappatoire possible, il se battra avec l'énergie du désespoir. Et l'engagement n'en sera que plus meurtrier.

Pendant ce temps, les Cathais ayant échappé aux flammes, aux Ciphangais et aux skarles – et il fallait beaucoup de chance pour cela –, débarquaient sur la plage. Leurs camarades les y attendaient vociférant contre les voiles koris qu'ils voyaient s'échapper. Tous les guerriers continentaux assistaient impuissants à cette attaque maritime inattendue de la part des Ciphangais. Imprudemment, ils avaient dégarni les remparts du camp. Tous les regards étaient tournés

vers l'océan.

Soudain une pluie de flèches enflammées déferla sur le campement Cathais. Les rares sentinelles s'effondrèrent transpercés. Des cris de guerre fusaient de l'autre côté des murs. Et l'on aperçut les bannières d'honneur des nobles Ciphangais.

Nichiro venait de lancer son offensive. Les archers furent les premiers à franchir les défenses abandonnées. Des sapeurs abattirent les parois de sable et de bois des fortifications du camp en trois endroits. Des escadrons de cavaliers s'engouffrèrent et balayèrent les troupes cathaises complètement désorganisées. Les sabots des petits chevaux de la cavalerie ciphangaise se frayaient un chemin sanglant dans la masse des Cathais.

Les tentes brûlaient maintenant avec violence.

Les continentaux surpris se ressaisirent bientôt et firent face.

La mêlée devint bientôt aussi confuse sur terre qu'elle l'avait été – et l'était encore – sur mer. Le son caractéristique du combat parvenait de la plage aux oreilles de Blade. Mais l'incendie l'empêchait de voir ce qui se passait avec précision. Ce qui lui donnait d'autant plus d'énergie pour en finir vite. Il acheva d'un coup de sabre son adversaire déjà couvert de blessures.

Grâce à l'effet de surprise et aux positions dominantes qu'elles avaient occupées d'emblée, les troupes ciphangaises prirent un avantage certain. Les archers Cathais s'étaient mis en position, mais trop tard. La stratégie de la tortue mise en place par Blade faisait merveille. Les insulaires, bouclier sur la tête, progressaient mètre par mètre, bousculant tout sur leur passage. Ils enjambaient les cadavres de guerriers qui ne reverraient jamais leur pays.

Tout à coup Nichiro vit s'élancer une colonne, arme au poing, sans stratégie particulière, si ce n'est celle du taureau qui fonce dans le tas sans réfléchir. C'était Raj et ses paysans.

« Ils sont complètement insensés », se dit Nichiro, se rappelant la charge de cavalerie de la cuisante défaite. Mais il les vit slalomer entre les tentes en feu, et réduire à néant toute résistance se présentant devant eux.

Pour Nichiro, voir les haches des paysans opérer une telle trouée était un vrai bonheur. Il comprit quel était leur objectif : l'autel du Jodo. Raj et les siens l'atteignirent sans presque s'être arrêtés. Le jeune paysan en gravit les degrés. Le feu qui brûlait dans la vasque paraissait misérable à côté des incendies terrestres et maritimes. Le grand prêtre du Jodo dans sa robe noire et coiffé d'un petit casque de même couleur dégagea un sabre de sous son vêtement.

Nichiro réalisa que, si Raj n'y laissait pas la vie, on allait lui voler

une nouvelle fois une vengeance. Il emprunta un arc à un archer proche de lui. Puis il éperonna sa monture et s'élança vers l'autel. Toshi était aux prises avec le haut serviteur du dieu fou. Le paysan avait certes fait d'admirables progrès au cours des quelques jours d'instruction militaire reçue, mais il paraît avec difficulté les bottes de son adversaire. Nichiro, au galop, s'empara d'une flèche, banda l'arc, et se souvint de l'enseignement de son vieux maître : « Ta flèche, c'est ton esprit. Ne l'oublie pas et tu ne manqueras jamais ta cible. » Alors Nichiro pensa : « Flèche, tu es ma haine du Jodo. Vole ! » Il ouvrit ses doigts, la corde se détendit avec un claquement sec ; le trait traversa les airs et vint transpercer le prêtre en plein cœur. « Ce dont les hommes du Jodo manquent le plus », pensa Nichiro, en se disant qu'il aurait préféré faire mourir lentement le grand prêtre.

Raj le remercia d'un signe de la main de l'avoir sorti d'une mauvaise passe. Le jeune homme souleva la tête du cadavre à terre en le tenant par sa natte. Les yeux étaient révoltés. D'un coup de sabre, il tenta de lui trancher la tête. Il n'y parvint pas du premier coup, mais le second fut le bon. Il la tendit au-dessus de lui d'abord aux siens, puis vers les Cathais en hurlant « Kamis ! » Et il plongeait sa sinistre relique dans l'âtre de l'autel.

— Attention en dessous.

D'un coup de pied, il renversa la vasque.

Depuis le début de l'attaque navale, les Cathais se demandaient si une force diabolique n'animait pas les Ciphangais. Maintenant, ils en étaient persuadés. Les insulaires remportaient une victoire trop facile. Et voilà que l'autel de leur dieu venait d'être profané.

Des combats sporadiques, mais impressionnants continuaient alors que de nombreux Cathais s'étaient jetés à l'eau pour gagner les quelques navires ayant réussi à s'arracher aux flammes. Beaucoup n'eurent alors pour ultime vision que celle d'un grand aileron blanc fondant sur eux. D'autres se noyèrent entraînés au fond par le poids de leurs armures. Quelques-uns tout de même parvinrent à mettre pied à bord.

Les rons de Tako avaient été rejoints par ceux de leurs camarades de l'équipe de Blade qui n'étaient pas engagés sur la jonque impériale. Dans leur tenue noire plus terrifiante que jamais, ils affrontaient les Nanjas. Mais les soldats du Jodo avaient perdu beaucoup de leur efficacité en constatant que leur dieu les avait abandonnés.

Il faisait maintenant jour, mais la fumée dense du brasier créait une sorte d'obscurité artificielle. Il régnait une atmosphère de fin du monde. L'horizon était barré par une épaisse fumée noire. Le feu semblait omniprésent. Le sourd ronflement du brasier ardent vrombissait aux oreilles. Et partout les hurlements des blessés qui

agonisaient sur la plage, dans les brasiers flottants ou dans les gueules des skarles.

Nichiro s'arrêta un instant pour regarder ce carnage. Son sabre dégoulinait de sang qui venait goutte à goutte se déposer sur le sable. Les uniformes étaient déchirés. Rares devaient être ceux qui ne portaient pas quelque blessure ou contusion. Des milliers d'escarbilles et des nuages de cendres retombaient sur les combattants. Les visages des hommes étaient noirs de fumée et de sang coagulé.

Les flèches continuaient de pleuvoir sur les Cathais qui se repliaient vers les bateaux. Une rumeur enflait, surpassant bientôt les cris d'agonie : c'étaient les hurlements de triomphe des Ciphangais.

Un peu plus loin, Nichiro entendit de cris de femmes. Il poussa sa monture vers l'origine de ces hurlements. Les soldats insulaires, après avoir rejeté les Cathais à la mer, s'intéressaient aux femmes légères qui étaient le lot habituel des armées en campagne. Certaines couraient quasi nues, d'autres étaient déjà entreprises sur le sable par des dizaines d'hommes...

Nichiro regarda un instant. Puis il retourna son cheval vers la plage. Ses hommes avaient bien le droit de s'offrir du bon temps. Et puis c'était bien pour cela que ces femmes étaient là.

CHAPITRE XVII

Pendant que les troupes de Nichiro repoussaient les Cathais vers la mer, Blade continuait de se battre sur la nef amirale. Sa progression était ralentie : d'abord par la violence du feu qui tournait sans arrêt, et naturellement par les guerriers d'élite qui constituaient le dernier carré de défenseurs de leur général. Il n'y avait plus de Nanjas à bord. Mais la fidélité des gardes à la personne de leur général semblait un fanatisme aussi puissant que la foi dans le Jodo.

Blade aperçut quelques-unes des barques kories à fond plat se rapprocher. Elles avaient récupéré une partie des Ciphangais engagés dans d'autres parties de la flotte embrasée. Sur la jonque impériale, il restait une douzaine de rons face à dix gardes Cathais survivants. Ces derniers virent aussi les bateaux approcher.

Pensèrent-ils qu'il s'agissait de leurs camarades ? Ou comprirent-ils qu'ils étaient irrémédiablement perdus ? Toujours est-il que cinq d'entre eux se jetèrent à l'eau où ils servirent de dessert aux skarles. La mer bouillonna quelques secondes. On vit un corps sortir de l'eau. Un hurlement fut étouffé alors qu'une tête était entraînée sous les ondes. Deux squales se disputèrent un membre. Et puis plus rien : les bêtes marines reprirent leurs cercles, dans l'attente de nouvelles victimes.

Deux des gardes restants eurent le corps transpercé par des sabres Ciphangais. Quant aux trois derniers, ils se suicidèrent en se plantant leur poignard dans le cœur pour deux d'entre eux et en s'ouvrant la gorge pour le troisième. Ce dernier ne mourut pas dans l'instant. Les rons le virent se convulser sur le pont rougi, tandis que chacun des battements de son cœur projetait des flots de sang giclant de sa gorge béante.

Blade n'avait pas le temps d'attendre, d'autant que le feu menait une nouvelle offensive et mangeait la majeure partie de la jonque à partir de la proue. Le mât n'était plus qu'une torche.

Il enjamba plusieurs cadavres et pénétra dans les cabines d'équipage. Une première pièce était vide d'occupants. Son mobilier sommaire laissait penser qu'il s'agissait d'une salle de garde. Au fond, une porte en bois précieux noir à deux battants, richement ouvragée, était ornée d'une tête de Jodo sur laquelle se croisaient un sabre et une fleur de lotus. Les armes de Sun Yat, pensa Blade. Il écouta. Aucun bruit ne venait d'au-delà de la porte. Mais dehors, le feu grondait. Des

centaines de hurlements arrivaient de la plage, même si le fracas des armes s'était tu. Les embarcations koris avaient abordé la jonque et les hommes se congratulaient.

Prudemment, Blade fit trois pas, tenant son sabre à deux mains, droit devant lui. Il vint se coller à droite de la porte, écouta une nouvelle fois. Toujours rien. D'un mouvement de hanches, il pivota vivement et enfonça la porte d'un coup de pied violent. Le bois précieux craqua.

Un spectacle étonnant apparut aux yeux de Blade. La cabine était faiblement éclairée par quantité de petites bougies. Sur les murs, des tentures raffinées étaient tendues, montrant des scènes de chasse. Au centre, se tenait debout un homme en grande tenue, le regard fier, immobile, tenant un long sabre entre ses deux mains. La lame était maculée de sang encore frais. Le poitrail de sa tenue était orné du même croisement d'un sabre et d'un lotus, mais sans le Jodo. Dans son dos, se croisaient un arc et de longues flèches. Il avait la tête prise dans un casque noir orné de trois plumes : une rouge, une noire, une blanche, son armure était d'or et de métal noir. Sa culotte était de soie rouge. C'était Sun Yat en personne.

Sur le sol, trois cadavres d'officiers Cathais s'étaient étalés dans une mare de sang. Leurs armures ressemblaient à celle de Sun Yat, mais étaient moins finement ouvragées. Ils se distinguaient surtout par leurs armoiries, toutes différentes. À la différence du frère du khan, les trois hommes à terre portaient la marque hideuse du Jodo. Sur une sorte de canapé, le corps nu d'une femme était affalé sans vie. Elle avait de superbes cheveux noirs et sa peau semblait d'albâtre dans cette obscurité. De profondes blessures maculaient sa chair. Le long du bras gauche qui pendait du fauteuil, une traînée de sang descendait et venait se répandre goutte à goutte sur le plancher.

Quelle avait été la cause de ce carnage ? Pourquoi Sun Yat avait-il manifestement tué ses propres officiers ? Blade n'eut pas le temps de s'interroger. Dans un cri pétrifiant, le prince Cathais s'élança. Sautant en avant après avoir pris appui sur sa jambe gauche, il leva son sabre à deux mains et l'abattit sur Blade. Celui-ci eut juste le temps de se fendre pour éviter la lame. Mais en retombant sur le sol, Sun Yat détendit sa jambe droite et expédia son adversaire de l'autre côté de la pièce. Qu'il n'atteint pas car il trébucha sur un cadavre. Un sixième sens avertit Blade que le Cathais était déjà sur lui et il roula sur la droite. Il vit le tranchant de l'épée arracher quelques copeaux à l'endroit où il se trouvait moins d'une seconde auparavant. Sun Yat lui décocha un coup de pied au visage. Mais Blade eut le réflexe de le faucher de sa jambe gauche. Sun Yat chut sur les fesses. Il grimaça en tombant alors que l'on entendait un léger craquement. Les deux

hommes se relevèrent prestement ; le prince un peu moins vite que l'agent secret. Blade pensa qu'il s'était brisé quelque chose. Effectivement, par rapport à la dextérité dont avait fait preuve le prince peu de temps auparavant, il paraissait maintenant raidi au niveau du bassin. Il n'en demeurait pas moins un redoutable combattant contre lequel Blade devait faire appel à toutes ses capacités guerrières. Sous la porte de la fumée commença à apparaître.

Insensiblement, la température montait. Le duel n'en finissait pas. Blade ne pouvait s'empêcher d'admirer la puissance de son adversaire, qu'il ne pouvait plus appeler son ennemi. Il appréciait la noblesse de son port, la qualité de son escrime, sa parfaite maîtrise. Après chaque assaut, il se replaçait en position d'attaque, bien équilibré sur ses deux jambes. Tout autre que Blade aurait déjà eu la tête tranchée. Il sentait que Sun Yat était de la même race de combattant que lui. Aussi arrivait-il, somme toute, à prévoir ses coups. Mais la réciproque était vraie. Deux fois, Blade avait senti la lame du prince siffler à son oreille et des lambeaux de l'épaule de sa cuirasse avaient été arrachés.

Le duel semblait se transformer en compétition. Les deux hommes étaient fatigués, surtout Blade qui n'avait pas dormi depuis de nombreuses heures et se battait depuis un moment déjà. Soudain, il glissa dans une mare de sang gluante. Sun Yat parut stupéfait de voir son adversaire à sa merci et eut un moment d'hésitation. Comme s'il ne voulait plus tuer Blade. Ce dernier profita de l'hésitation et s'empara d'un tabouret qu'il jeta violemment au visage du Cathais. Le prince recula sous la puissance du choc et vint s'effondrer sur le cadavre de la jeune femme. Blade arracha le cordon d'une tenture et s'en servit pour lier les mains de Sun Yat. Il put regarder plus attentivement le visage de la morte. Ses traits étaient fins. Elle avait une certaine ressemblance avec Idori. Une profonde entaille lui avait déchiré le bas-ventre, remontant depuis l'entre-cuisse. Qui était l'auteur de cette boucherie ? Blade avait du mal à croire qu'il s'agissait de Sun Yat.

Il remarqua alors enfin que la fumée envahissait la pièce et qu'il était temps de vider les lieux. Il chargea le noble Cathais sur ses épaules et regagna la porte. La poignée était chaude. Il fut frappé par une vague de chaleur lorsqu'il ouvrit le battant. La fournaise grondait. Des poutres tombaient dans de sinistres craquements. De l'autre côté de la salle, il apercevait le pont désert, envahi par les flammes. Il arracha un morceau de tenture, l'enroula autour de son cou et le remonta sur son nez comme un foulard de fortune. Et il s'élança dans les flammes. La chaleur étouffante multipliait le poids de son fardeau. Il déboucha à l'air libre au bord de la suffocation. Un « air libre » tout aussi irrespirable. Séparé de la jonque par un autre navire Cathais à

moitié en flammes, une barque kori s'apprêtait à s'arracher, pensant que toute attente supplémentaire était inutile et dangereuse.

— Le voilà, s'écria Toshi en sautant de son embarcation et traversant à grandes enjambées le pont de la nef partiellement attaquée par le feu. Deux rons lui emboîtèrent le pas. Ils venaient de voir la masse de Blade surgir de la cabine. Ils le rejoignirent. Les deux Ciphangais se chargèrent du corps inanimé, alors que Toshi aidait Blade à passer sur l'autre bateau. Mais l'Anglais déclina l'aide. Maintenant qu'il retrouvait un air respirable, ses forces revenaient, intactes.

Blade s'assit sur le pont alors que le navire s'éloignait enfin de la fournaise. Un Kori lui apporta une jatte d'eau qu'il avala avec plaisir. Sa gorge était asséchée par la fumée absorbée. Il demanda de l'eau pour son visage. Un des pêcheurs plongea un seau dans la mer et le tendit à Blade. Il y enfouit ses deux mains et s'aspergea le visage pour calmer les picotements de ses yeux.

— C'est Sun Yat ? demanda Toshi.

— Je ne l'ai jamais rencontré auparavant, mais cela m'en a tout l'air.

Au même moment, l'homme rouvrit les yeux. Il eut un premier mouvement de mépris à l'endroit de son vainqueur. Puis il lui tendit la main en lui disant : « Bravo ! Vous êtes un redoutable combattant. J'aurais aimé vous compter au nombre de mes officiers. » Et plus bas, il ajouta : « Au lieu de ces chiens... »

— Que s'est-il passé ? demanda Blade. Ils vous ont trahi ?

Le prince ne répondit pas. Il tenta de se redresser, mais ses mouvements étaient entravés par ses mains liées et sans doute par la blessure qu'il s'était faite en tombant dans la cabine. Blade prit un coutelas et trancha les liens. Puis il l'aida à se relever.

— Merci !

— Vous vous êtes blessé au bas du dos ?

— Peut-être un petit choc au coccyx. Ce n'est rien.

Les Koris eurent un mouvement de recul devant ce géant qu'ils devaient imaginer paré de pouvoirs extraordinaires. Mais il alla simplement appuyer ses mains sur le bastingage pour contempler le désastre de sa flotte. Le soleil était maintenant haut dans le ciel. Mais il n'apparaissait que par intermittence entre les volutes de fumée noire. Tous les bateaux étaient maintenant atteints. Sur les dizaines de navires, seule une petite demi-douzaine semblait avoir pu s'extraire du piège. On les voyait s'éloigner à l'horizon après avoir récupéré quelques guerriers sur le rivage.

La mer était sillonnée d'ailerons de skarles qui tournaient inlassablement, espérant un nouveau service.

Blade vint se placer près de son prisonnier, bras croisés.

— La plus grande armée d'invasion réunie depuis longtemps et telle qu'on n'en verra sans doute pas avant de très longues années... Réduite à néant en si peu de temps, soupira le prince.

Le navire avait maintenant contourné l'incendie et se dirigeait vers la plage où les triomphateurs exultaient.

— Votre dieu ne vous a pas été d'un grand secours, émit Blade.

— Si c'est du Jodo que vous parlez... Qu'il retourne d'où il vient.

Blade avait deviné juste et Sun Yat semblait manifestement le contraire d'un thuriféraire du dieu sauvage. Et les trois cadavres de sa cabine ne devaient pas être étrangers à cette haine. Toshi rejoignit Blade.

— C'est une fantastique victoire.

— Une incroyable victoire, corrigea Blade. Jamais je n'aurais cru que nous connaîtrions une telle réussite. Le vent tournait aux bons moments, les skarles nous ont été d'une aide précieuse. Alors qu'ils auraient pu être une catastrophe s'ils étaient venus plus tôt lorsque nos camarades poussaient les barques enflammées ou si nous avions dû rejoindre la plage à la nage, comme nous l'envisagions. Et l'offensive terrestre bien inspirée de Nichiro a été un succès.

— Je pense que vous êtes l'instigateur de cette stratégie, glissa Sun Yat, car si mes souvenirs et mes informations sont exacts, les chefs militaires Ciphangais n'avaient guère réformé leurs tactiques ancestrales. Et leur incompétence devait être pour moi un avantage certain.

Un ange passa, tandis que Toshi, avec un large sourire, reniflait ostensiblement... À cet instant, les occupants de la grosse barque se portèrent vers l'autre côté du pont. Autour d'un morceau d'épave, de nombreux ailerons de skarles dansaient un ballet sinistre. Sur un panneau de bois, un homme se défendait comme il pouvait contre les fauves marins. Il leur assenait de grands coups à l'aide d'un sabre qu'il tenait de l'unique bras paraissant valide. Chaque fois qu'il touchait un requin, ses congénères se précipitaient sur la victime pour la dépecer. Autour de sa poitrine, un morceau de tissu sanguinolent était enroulé.

— Gen ! s'écria Sun Yat.

Blade reconnut l'adversaire massif qu'il avait affronté en mettant le pied sur la jonque amirale. Il l'avait cru mort des suites de la blessure profonde qu'il lui avait infligé.

— Vous connaissez bien cet homme ?

— Oui, c'est un de mes premiers lieutenants. Il doit être le seul qui me reste.

Comment avait-il fait pour échapper aux skarles ? Mystère ! Blade demanda au barreur de se porter auprès du colosse pour venir en aide à cette force de la nature. L'homme soufflait bruyamment. Sa blessure le faisait souffrir.

Les Koris se mirent à frapper l'eau autour de l'épave avec des rames ou des harpons. Un skarle avala une bonne portion de rame et laissa quelques dents plantées dans le tronçon resté dans les mains du marin. Mais le mouvement des requins énervés donnait de la gêne à l'asile précaire du géant qui menaçait dramatiquement de verser. Un homme lança un filin au colosse. Le premier essai fut un échec. La main valide du naufragé passa à un doigt de la gueule d'un skarle alors qu'il tentait de rattraper la corde qui s'enfuyait. Le second essai fut le bon. Il put être tiré, puis hissé à bord.

Apercevant Blade, le blessé baissa les yeux. C'était sa façon de dire merci. Puis il tomba à genoux devant son prince.

— Debout, lui cria ce dernier, et remercie ce guerrier qui t'a épargné une fin misérable.

— Non qu'il ne me remercie pas. Je suis tout de même la cause de son tourment. Et puis j'étais curieux d'observer de plus près ce phénomène de la nature, corrigea Blade.

Dans des craquements sinistres, l'orgueilleuse flotte Cathaise sombrait dans les eaux rougies par les flammes. Au milieu de l'incendie qui continuait de faire rage, la tête du Jodo ornant certaines voiles avalées par le brasier semblait rire. Et plus d'un marin eut effectivement l'impression d'entendre un ricanement métallique émanant du feu. Ce n'était sans doute que le jeu du vent dans les poulies en flammes...

CHAPITRE XVIII

Sur la rive, Nichiro-Klaatu attendait les vainqueurs de la flotte. Blade fit diriger sa barque dans la direction où se tenait son compagnon. Les hommes étaient recouverts de scories noires.

La victoire était complète. La flotte ennemie achevait de se consumer. Et dans de grands craquements, les bâtiments sombraient. Ceux dont la structure était la plus imposante dépassaient des eaux.

À l'horizon, les rares voiles ayant pu s'échapper s'étaient évanouies. Dans le ciel, des prédateurs ressemblant à de gros vautours relayaient maintenant le ballet des skarles. Ils attendaient le départ des guerriers pour se précipiter pour la curée. À l'extrémité du champ de bataille, certains de ces volatiles impatients tentaient des incursions, arrachant quelques lambeaux de chair, avant d'être repoussés. Un peu plus loin, ils se disputaient ces maigres trophées. Le champ de bataille révélait une prodigieuse hécatombe. Ce n'étaient que corps meurtris, déchiquetés, éventrés. Des membres épars témoignaient de la violence de l'engagement. Certains défenseurs avaient même fini par s'entre-tuer dans la confusion.

Des murailles rudimentaires jusqu'aux vagues, ce n'était qu'un empilement de cadavres. Le sang formait des petites rigoles jusqu'à la mer. Par endroits, les vainqueurs pataugeaient dans de véritables flaques, amalgame saumâtre de sable et d'hémoglobine qui s'accrochait aux chausses.

Avec le réchauffement de l'atmosphère, l'odeur de charogne qui s'intensifiait, et que la légère brise ne parvenait plus à la dissiper, devenait de plus en plus intolérable.

Les soldats Ciphangais aidés des paysans avaient commencé à élever des bûchers pour brûler ces corps et neutraliser la puanteur. Par bonheur, ils purent trouver des petits chariots qui avaient servi jusque-là aux Cathais pour transporter le fruit de leurs pillages. Ils furent vidés de leur contenu et convertis en corbillards.

Le tableau avait des allures de fin du monde, de fin *d'un* monde.

Les flammes des brasiers funéraires commencèrent à s'élever. Les prêtres se mirent à psalmodier leurs invocations aux kamis des morts en leur demandant le libre passage pour les âmes courageuses, vaillantes et fières de ces trépassés. Il y en aurait pour des heures à

transporter les cadavres et à les brûler.

Les corps inertes de Nanjas ou de prêtres du Jodo étaient mis de côté. Avant de les mettre sur le bûcher, les religieux Ciphangais voulaient exercer sur eux une sorte d'exorcisme. Ils les plaçaient nus sur le sable, dessinaient divers signes compliqués sur leur corps à l'aide de la pointe d'un poignard. Puis ils traçaient une croix profonde au niveau du cœur et plongeaient la main dans les entrailles pour en extraire l'organe vital. Enfin, ils tranchaient la tête.

Les cœurs étaient rassemblés dans une grande vasque, alors que les corps décapités et les têtes étaient renvoyés vers les bûchers funéraires pour y être brûlés. Lorsque la vasque était pleine, les prêtres se donnaient la main, psalmodiaient un rituel. Celui qui menait la cérémonie prenait une poignée d'une petite poudre qu'il jetait sur les cœurs. Et ils y mettaient le feu. La fumée s'élevait noire. Noire comme la couleur de leurs vêtements. Et celle de leurs sentiments ?

Des monticules commençaient à s'élever çà et là. En longue file, des prisonniers Cathais, la tête basse, sous la garde méprisante des soldats Ciphangais, rassemblaient les équipements militaires des vaincus. Soigneusement, les différents effets étaient séparés. Ici c'était un amoncellement de lances lourdes et de javelots légers, là, les petits sabres courbes s'empilaient. De temps en temps, on voyait passer des épées au pommeau richement ouvragé, orné de pierreries et de motifs compliqués. Généralement, ces armes étaient interceptées par quelque gradé, puis disparaissaient du butin. Il en allait de même de boucliers superbes, ou d'éléments d'armures d'officiers. Les casques notamment étaient fort prisés. Nombreux étaient ceux qui reproduisaient des têtes grotesques évoquant des animaux et surtout des oiseaux. Souvent, ils étaient rehaussés de plumes et le combat ne leur avait point fait perdre de leur superbe. On voyait plastronner l'heureux acquéreur de tels trophées, paradant quelques instants au milieu de ses camarades. Mais il faisait rapidement disparaître ces biens subtilisés. Car les gardiens du Trésor veillaient. Ceux-ci constituaient une sorte de milice financière chargée d'assurer le rassemblement et la garde du butin après une opération.

Ils étaient tous officiers et formaient un ordre à part dépendant de l'administration du Trésor et du Shangun. On en comptait une douzaine sur le champ de bataille, assistés de nombreux aides chargés d'appliquer les sentences et de tenir les comptes !

Tout contrevenant surpris en train de s'octroyer un objet pris aux vaincus était puni. La première fois de trente coups de jistre, un fouet à douze lanières, chacune portant trois petites boules bardées de pointes. La seconde fois, c'était la mort. Y compris pour les officiers nobles, en principe. Bien entendu, plus le grade du prévenu était

élevé, moins la rigueur du châtiment s'exerçait !

— Voilà de quoi équiper plusieurs unités de la nouvelle armée, fit remarquer Nichiro parcourant à cheval le camp défait en compagnie de Tako.

— Le palais impérial est-il prévenu de notre grande victoire ? demanda le seigneur au profil d'aigle.

— Oui j'ai fait envoyer des pigeons voyageurs dès que le sort de la bataille n'a plus fait de doute, répondit le Masque. J'ai hâte de savoir ce qui s'est passé sur les jonques. Je ne m'inquiète pas trop pour Blade, mais tout de même je ne serai parfaitement rassuré qu'en le voyant.

— Eh bien je pense que cela ne saurait tarder, fit Tako regardant vers la mer.

Effectivement, plusieurs petites barques de pêcheurs koris s'approchaient de la plage. À l'avant de l'une d'elles, Nichiro crut reconnaître la carrure puissante de son ami venu d'ailleurs. Étrange ami devenu aussi indispensable qu'il était subitement apparu.

Les deux seigneurs se dirigèrent vers la berge. Les barques vinrent s'échouer sur le sable, grâce à leur fond plat. L'endroit était trop peu profond pour que s'approchent les skarles. Plus au large, on distinguait encore de nombreux ailerons.

Blade sauta dans le mince filet d'eau rouge de sang et ne fut pas fâché de retrouver un sol ferme. Il se précipita vers Nichiro et Tako. Il salua amicalement le vieux seigneur, raide dans sa noblesse. Puis il étreignit chaleureusement son jeune camarade masqué.

Tako observait les hommes qui descendaient des barques, alors que les deux grands vainqueurs du jour se donnaient encore l'accolade.

— Sun Yat ? fit-il mi-interrogatif – mais il connaissait suffisamment le physique du personnage pour ne pas vraiment douter –, mi-admiratif.

Un homme au port altier dans son uniforme d'officier supérieur Cathais s'avancait, en claudiquant légèrement.

— Seigneur Tako ! fit le frère du khan Cathais. Vous avez semblé-t-il abandonné la cause du Jodo.

— M'en blâmez-vous ? répondit l'intéressé.

Sun Yat garda le silence.

— Que des gardes s'occupent de Sun Yat avec tous les honneurs qui sont dus à son rang et à son courage, intima Blade. Et que des chamanes s'occupent des blessures de son lieutenant Gen.

Sun Yat fut emmené par des gardes d'élite de l'Empereur vers le

campement Ciphangais. Blade, Nichiro et Tako en prirent également la direction. Mais moins directement, car Blade désirait parcourir le champ de bataille et juger de l'ampleur du triomphe. À mesure qu'il progressait, il ne pouvait s'empêcher d'adresser des félicitations à Nichiro. Mais celui-ci déclinait les honneurs, lui renvoyant l'excellence de la formation stratégique et des conseils que Blade lui avait dispensé avant la bataille.

— Je n'ai fait que me laisser porter par le courant. Tu avais engendré le raz de marée, par ton action contre la flotte. Toute l'armée Cathaise fut abasourdie par une telle opération. Je n'ai plus eu qu'à profiter de l'effet de choc.

Tout en cheminant, Blade admirait parfois de superbes éléments d'armure. Nichiro voulut lui offrir un magnifique casque représentant un aigle d'or, dont les yeux devaient être deux onyx sombres.

— Non, je ne peux accepter.

Blade avait noté le rôle des gardiens du Trésor et ne voulait pas déroger à la règle alors que d'autres risquaient leur vie. S'il avait pu traduire l'objet avec lui lorsque les ordinateurs de Lord Leighton finiraient par le retrouver, cela aurait peut-être été différent...

Blade narra ses aventures sur les eaux, son combat avec Gen, son duel contre Sun Yat et la quadruple macabre découverte de sa cabine, son incroyable récupération de Gen aux prises avec les skarles...

Lorsqu'ils arrivèrent à la tente de commandement ; celle-ci était cernée par une troupe nombreuse. Sun Yat s'y trouvait. Et Gen, amplement pansé et recouvert d'onguent apaisant, venait d'y être amené. Le trio pénétra sous la tente. Les prisonniers se restauraient en mangeant un bol de riz parfumé accompagné de thé vert fumant. Des serviteurs apportèrent immédiatement une semblable collation aux arrivants, alors que Sun Yat se redressait aussi rapidement que le lui permettait son coccyx froissé. Gen, quant à lui, s'était arrêté de manger et avait reposé son bol.

— Bravo, vous avez détruit en une nuit plusieurs années de projets et de préparation et défait la plus grande armée d'invasion jamais rassemblée sur nos côtes.

Sun Yat s'adressait au trio avec colère, comme il l'avait déjà commencé à l'endroit de Blade dans la barque. Mais il n'avait pas alors connaissance de l'ampleur du désastre. Et s'adressant plus spécifiquement à Blade :

— Pourquoi nous avoir laissé la vie sauve ? Pour distraire votre Shangun en nous livrant à ses ksaars, par exemple ? Ou pour avoir l'indicible plaisir de nous regarder mourir lentement ? Sachez d'ores et déjà que toutes ces sortes de joies vous seront refusées et que je

trouverai un moyen de mourir dignement, en bon soldat, la tête tranchée. Mon fidèle Gen y pourvoira.

Le frère du khan, dressé face à Blade, apparaissait en majesté, un rayon de soleil, pénétrant par un interstice du sommet de la tente, l'auréolait. La noblesse de ses traits jeunes et racés ressortait. Blade sourit.

— Je ne m'étais pas trompé, fit-il. Vous êtes un homme d'honneur et de grand courage. Deux qualités appréciables chez le rude combattant que j'ai pu éprouver ce matin. Mais n'ayez ni crainte, et, je l'espère, ni haine ou rancœur, si le sort des armes vous a été aujourd'hui défavorable. Voici le seigneur Nichiro, chef de guerre du Shangun, commandant de sa garde et général en chef de cette armée. Le seigneur Tako est le plus grand pair du royaume. Je ne suis moi-même qu'un des conseillers de l'Empereur.

Sun Yat le dévisagea soigneusement. De l'extérieur parvenaient les bruits fiévreux d'une armée victorieuse en train de lever le camp. Les essieux des chariots crissaient. Les chevaux piaffaient. Les fouets claquaient. Et les hommes chantaient de mâles mélodies.

— Au début, dans la pénombre de l'incendie et les reflets rouges des flammes, seule votre taille m'avait frappé. Ce n'est que dans la barque que j'ai commencé à me dire que vous n'étiez peut-être pas Ciphangais. Mais votre visage était recouvert de crasse, maculé de suie et de sang séché. Maintenant, j'en suis certain vous êtes étranger à notre monde...

Blade eut un sursaut à l'écoute de cette remarque.

— ... à notre monde connu. J'ai entendu dire que, vers le couchant, aux confins de notre empire, il existe des peuplades qui ont votre couleur de peau, mais je n'en ai jamais vu. Pour certains – dont faisait partie mon frère le khan déchu – il s'agissait de civilisations évoluées. Pour d'autres – mon frère, l'actuel khan ou le clergé du Jodo –, ce ne sont que des barbares. Venez-vous de là ? Votre science des armes prouverait que si c'est le cas vous appartenez à un peuple évolué.

— Je viens bien du couchant. Mais loin, très loin de votre empire. Je suis « tombé » – Blade usa de ce terme à dessein pensant à la chute brutale concluant ses translations – ici par hasard. Oui, j'ai une bonne connaissance des armes et de la stratégie. Mais je suis avant tout un voyageur impénitent, curieux de tout. Et mon savoir me sert à survivre. Les dieux – que vous appelez kamis – ont voulu que j'assiste l'empire Ciphangais dans cette épreuve. Je ne le regrette pas, car il s'agissait moins d'un combat entre peuples qu'entre des forces obscurantistes – minant également Ciphang – et des esprits tolérants et ouverts – au nombre desquels je crois pouvoir vous compter. Blade

conclut sa péroraison par une inclination du buste et un léger sourire.

Sun Yat inclina le menton en signe d'assentiment et de reconnaissance.

— Tout ce que je regrette, continua Blade, c'est que cette volonté de conquête des zélateurs du Jodo ait entraîné la mort d'un si grand nombre de guerriers.

— La bataille est un jeu, on perd ou on gagne, commenta le noble Cathais. Aujourd'hui, j'ai perdu, mais ce fut face à un adversaire de grande valeur.

Cette fois, ce fut Blade qui fit preuve de civilité en inclinant la tête et esquissant un sourire.

— Je ne vous considère pas non plus comme un ennemi, dit-il. Si je ne m'abuse, les véritables ennemis de Ciphang sont aussi les vôtres et ceux de Cath, excellence.

Gen écarquilla les yeux, attentif. Nichiro et Tako, légèrement en retrait, souriaient. Quant à Sun Yat, il restait de marbre.

— Ce sont les fanatiques du Jodo et leur allié... votre frère, le khan.

Sun Yat se crispa. Blade remarqua que son lieutenant semblait vivement intéressé.

— Vous ne répondez rien, altesse ? interrogea Tako.

— Que puis-je répondre ? La seule alternative qui m'est offerte n'est-elle pas d'aller contre mon âme ou contre mon frère ?

— Corrigez-moi si je me trompe, dit Blade au prince Cathais. Ces trois hommes que vous avez tués, c'étaient des hommes du Jodo chargés de vous surveiller sous le prétexte de vous assister. Ils ont dû vous sentir leur échapper, et alors ils ont cherché à vous atteindre à travers la personne d'un être cher, cette malheureuse jeune femme. C'est cela ?

— C'est cela, avoua enfin Sun Yat. Après le début du combat, je suis revenu dans ma cabine pour m'assurer de la sécurité de ma concubine. Ils venaient de la tuer, parce que effectivement je témoignais de peu d'ardeur en faveur du Jodo. Bien que chef du corps expéditionnaire, je m'étais souvent opposé au principe même de l'invasion.

Un émissaire entra alors dans la tente, porteur du message d'un pigeon voyageur. Il le donna à Nichiro.

— Le Shangun nous félicite et nous attend le plus vite possible, lut-il. Messieurs, nous repartons immédiatement.

L'Ost s'ébranla en plusieurs groupes. Le départ des uns et des autres était séparé de quelques heures. Nichiro, Blade, Tako et ses rons, accompagnés de leurs « prisonniers » et de quelques pêcheurs de Toshi ou paysans de Raj partirent dans le groupe de tête. Le gros de l'armée avec les chariots, le butin et les prisonniers suivraient.

La colonne s'avancait à vive allure, à peine ralentie par le palanquin confortable porté par des chevaux dans lequel avaient pris place Sun Yat et Gen. Dans les champs, des paysans avaient déjà commencé à reprendre leurs activités. Les nouvelles circulaient vite et l'annonce du désastre de l'armée Cathaise s'était répandue comme une traînée de poudre. Tout le long de la route, les combattants furent acclamés. Les moins fiers n'étaient sûrement pas les pêcheurs et paysans qui avaient pris part à l'action et qui bombaient le torse. On saluait les noms du Shangun, de Nichiro, de Blade et de Raj, leur héros. De très rares voix y associaient Tako, car le seigneur noir inspirait encore beaucoup d'effroi.

L'approche de la capitale se fit sous un soleil radieux. Les réfugiés reprenaient la route de leurs logis ; l'alerte était passée. En atteignant les murs de la ville, la presse était dense. Des hourras de liesse saluaient les héros. Parfois, des cris de haine et de colère fusaient à l'encontre des deux prisonniers. Aux fenêtres, des femmes piaillantes et rougissantes regardaient passer les héros du jour.

Les tambours et les trompettes annoncèrent l'arrivée de la colonne dans l'enceinte du palais. Des gardes impériaux en uniforme d'apparat formaient une haie d'honneur prenant au bas des marches d'accès et s'enfonçant dans les couloirs du bâtiment impérial. Le grand chambellan revêtu de ses plus beaux atours et tenant le grand bâton nouveau marquant sa dignité attendait au pied de l'escalier. Sorayama lui-même se tenait à ses côtés, ayant décidé de déroger à la règle et de ne pas attendre ses amis dans la salle du trône. Un grand sourire barrait son visage.

À sa vue, Blade sauta au bas de sa monture. Il s'élança vers lui et ils se congratulèrent longuement. Nichiro vint se mêler aux retrouvailles, Tako lui emboîtant le pas. Les salutations du moine et du seigneur noir furent sans doute moins chaleureuses que les précédentes, mais sans doute beaucoup plus symboliques et déterminantes pour l'avenir de Ciphang.

— Seigneur Tako, vous ne réalisez peut-être pas à quel point je suis enchanté de pouvoir vous saluer en de telles circonstances, dit Sorayama en s'inclinant devant l'ex-allié du Jodo qui faisait de même.

Puis le moine, apercevant Sun Yat, vint se présenter à lui.

— Mais pressons-nous, s'exclama le religieux à la cantonade, le Shangun a hâte de vous féliciter en personne et d'entendre le récit de vos exploits de votre propre bouche.

Une petite colonne s'enfonça dans les méandres du palais. Le grand chambellan allait en tête, martelant le sol de son bâton pour rythmer la marche triomphale. Venaient ensuite Blade et Sorayama, puis Tako et Nichiro, suivi de Toshi et Raj, enfin Sun Yat et Gen auxquels deux gardes emboîtaient le pas et dont on ne savait plus bien s'ils faisaient office de gardiens ou d'escorte tant les mouvements des « prisonniers » semblaient libres.

Le long des couloirs, les curieux s'agglutinaient – avec plus de retenue, certes, qu'en ville – pour regarder passer ce superbe équipage. Et mètre après mètre, les gardes d'apparat, conservant l'impassibilité marmoréenne qui leur était coutumière, continuaient de former cette haie d'honneur jusqu'à la porte de la salle du trône – et au-delà dans la grande galerie même, selon leur double disposition traditionnelle, une rangée assise, une rangée debout.

Lorsque les doubles battants de la grande salle s'ouvrirent, la foule massée au pied de l'estrade impériale fut parcourue par un frisson de curiosité. Blade qui en avait vu d'autres était moins impressionné par l'apparat déployé qu'un Nichiro et a fortiori un Toshi ou un Raj. Les héros s'avancèrent sous un tunnel de bannières tenues par des guerriers impériaux. De longues trompettes et des sortes de tambourins accompagnaient la progression. De jeunes filles aux robes translucides qui ne dissimulaient rien de leur féminité naissante répandaient des pétales de roses sous les pieds des vainqueurs.

Blade et ses compagnons arrivèrent devant l'estrade. À cet instant, les nobles en kimonos mirent un genou à terre et les femmes baissèrent le torse. Ce qui avait pour effet de largement échancre leur décolleté pour le plus grand ravissement de cet expert ès plastique féminine qu'était Blade. Peu de jeunes nobles se trouvaient dans la foule, puisque la plupart avaient pris part à l'offensive et suivaient avec le gros des troupes. Le Shangun rayonnait. Et Idori à ses côtés, ravie de retrouver Blade, était radieuse.

Les héros s'inclinèrent devant le Shangun. Des chuchotements peu discrets parvenaient aux oreilles de Blade. Il put noter que si, comme à son habitude, il s'attirait de nombreux commentaires sur sa stature athlétique, Sun Yat faisait lui aussi l'objet des paillements gourmands des femmes. Il était vrai que le Cathais ne manquait point de charme, et sa noblesse naturelle conjuguée à ses yeux de braise et à sa jeunesse ne pouvaient que séduire.

Sur l'estrade, se trouvaient plusieurs sièges vides. Légèrement en dessous du trône de l'Empereur étaient disposés des sièges pliants en

bois et en toile. Le fauteuil du centre était un véritable joyau de marqueterie représentant des scènes guerrières associées à l'omniprésente orchidée.

Sorayama vint prendre sa place sur l'estrade à la gauche de l'Empereur. Le grand chambellan monta lui aussi sur le podium et frappa trois fois le sol de son bâton. Le silence se fit.

— Bienvenue aux héros de Ciphang, s'exclama le ministre.

— Kaï, Kaï, Kaï, répondit la foule en entrechoquant tout ce qui pouvait faire du bruit : bâton frappé sur le sol, épée contre poignard, trépignement des pieds...

— Bienvenue aux héros de Ciphang, dit le Shangun. Et merci au noble Blade qui, d'où qu'il vienne, sera à jamais acclamé par les chroniques de la Grande Île.

Il tendit ses bras vers Blade. Celui-ci, un peu surpris, comprit qu'il devait rejoindre le souverain. Il gravit donc les quelques degrés et reçut une accolade très peu protocolaire devant la foule stupéfaite. Le Shangun indiqua à Blade un des sièges. L'Anglais réalisa alors la signification des fauteuils vides et se dit que l'Empereur était un fin politique. Il échangea un rapide regard avec Idori qui rougit. Son kimono de soie rouge très fine orné de motifs floraux dorés modelait ses formes. Et Blade nota le léger renflement au niveau de l'aréole traduisant l'émoi de la jeune femme. Nichiro reçut à son tour l'accolade de l'Empereur, puis ce fut Tako.

Le Shangun s'adressa alors à Raj et à Toshi.

— Noble Raj et noble Toshi, je sais la part que les vôtres, paysans et marins, ont pris dans cette bataille décisive. Je vous en remercie. Et vous, notamment, noble Toshi, dont le peuple kori s'est si admirablement comporté sur les eaux. Je veux vous dire que les rapports entre nos deux peuples, les Ciphangais et les Koris, ne seront jamais plus les mêmes, car nous vous devons peut-être notre salut. *Désormais, des représentants des paysans et des marins siègeront dans le Conseil.*

Blade estima qu'une bombe, objet inconnu dans cette dimension, qui aurait explosé à ce moment n'aurait pas eu plus d'effet sur l'assistance. La Grande Île était en train de vivre l'un des moments charnières de son histoire. Et l'Empereur continua :

— Nous allons entreprendre des entretiens sérieux sur les conseils éclairés du seigneur Blade d'Angleterre qui par sa grande sagesse nous aidera à améliorer les relations et la coopération de tous les peuples de l'île, dans la paix comme dans la guerre.

Toshi et Raj étaient muets de saisissement et de timidité. Toshi trébucha en montant sur l'estrade pour rejoindre son siège.

Le Shangun se tourna enfin vers Sun Yat.

— Seigneur Sun Yat, le sort des armes vous a été défavorable. À moins que ce ne soit le Jodo, ne put-il s'empêcher d'ironiser. Et il continua en souriant : et puis, vous aviez affaire à forte partie avec mes conseillers.

— Je crois d'ailleurs comprendre, intervint le Cathais, que les méthodes révolutionnaires qu'ils ont appliquées ne se limitent pas à l'art de la guerre... ou tout au moins pas à la guerre au sens strict. À moins que l'on considère la politique comme la guerre continuée par d'autres moyens.

Personne ne dut comprendre la raison du sourire qui orna alors le visage de Blade. « Décidément, pensa-t-il, ce Sun Yat est un personnage hors du commun et d'une grande intelligence. »

— Mes conseillers ont su agir avec justesse et justice avec vous en ne vous traitant pas en prisonnier. Car, en vérité, vous ne l'êtes pas, et je vous invite à prendre place dans ce siège près de moi.

Ce faisant il indiquait le fauteuil-œuvre d'art.

À cet instant, le grand chambellan fit un signe aux musiciens qui se trouvaient sur la galerie. Et les grandes trompes, les coquillages musicaux, les tambours et percussions variés reprirent leur élan. Blade n'était pas loin de penser qu'il préférerait les échos d'une bataille à cette cacophonie. Idori qui avait noté sa crispation lui sourit et d'un signe de tête attira son attention sur un paravent. Effectivement, de jeunes nymphes surgirent alors et se mirent à danser. Il s'abandonna donc dans la contemplation de ce gracieux ballet en prenant son mal en patience. De temps en temps, il échangeait un regard avec la jeune princesse. Jusqu'à ce qu'il remarque l'attention qu'Idori semblait porter à un autre sujet : Sun Yat. Le jeune prince avait de quoi séduire une femme dotée de tous les atouts de la naissance et de la puissance comme Idori.

Et Blade, dont la jalousie était le moindre des soucis, se prit à penser qu'un bon mariage valait plus que le meilleur traité du monde – si le Shangun l'entendait ainsi...

CHAPITRE XIX

Un rayon de soleil vint frapper l'œil droit de Blade. Il l'ouvrit, puis se redressa. À côté de lui, Idori dormait encore. Elle était allongée sur le ventre. Son visage tourné vers son amant. Son dos était largement découvert jusqu'au bas des reins. Le large sourire de bonheur qu'on lui voyait était révélateur de la nuit qu'elle venait de passer. La veille, à la sortie de la salle du Conseil, elle s'était précipitée dans les bras de Blade. L'attirance qu'elle avait semblé éprouver à l'endroit de Sun Yat ne lui avait pas fait oublier les bras puissants et les délicates prévenances de l'« homme rouge ». Elle l'avait entraîné vers ses appartements où elle n'avait voulu laisser à nulle autre le soin de le détendre et de le baigner.

Le rideau de la fenêtre qui volait sous l'effet d'une légère brise, déplaçait subtilement le rayon de soleil. Celui-ci caressait maintenant le dos de la princesse. Blade la regarda. Attendri. Il savait que bientôt, sans prévenir, il disparaîtrait. Dans un jour, une semaine, un mois. Peut-être une minute. À moins que, pour la première fois, les ordinateurs de Lord Leighton ne puissent le traduire, ce à quoi il ne voulait même pas songer.

Il passa un doigt le long de la colonne vertébrale de la jeune femme qui fut parcourue d'un frisson alors que son sourire s'élargissait. Il se déplaça, la chevaucha, et remonta de la même façon son dos en l'embrassant. Elle émit quelques gémissements de plaisir. Elle n'ouvrait toujours pas les yeux, mais Blade la soupçonnait de simuler maintenant le sommeil. Alors qu'il atteignait la nuque, elle cambra le dos, et d'un mouvement rapide, elle se retourna, bien réveillée, entoura le cou musclé de son amant dans ses bras fins, et attira son visage à elle. Elle pressa ses lèvres contre les siennes et l'embrassa longuement.

Blade répondit immédiatement à sa fougue. Il voulut continuer de l'embrasser sur les seins. Mais sans préliminaires, elle l'attira en elle et commença de faire entendre ses feulements caractéristiques.

L'Anglais tenta de faire durer son plaisir le plus longtemps possible. Mais il céda très vite, tant les assauts de la nuit avaient été passionnés. Idori n'avait pu suivre Blade sur le champ de bataille, aussi avait-elle décidé de montrer sa combativité sur un autre plan. Ses efforts pour vaincre totalement son amant restèrent vains. Mais il

était sorti de l'affaire – si l'on peut dire – passablement vidé. Le couple jouit simultanément.

— Je veux te garder éternellement, susurra Idori à l'oreille de son compagnon.

Combien de fois n'avait-il pas déjà entendu cela ? Le pire était que même si, cas improbable, il l'avait vraiment voulu, il n'aurait pu le promettre. Car en fait ; d'union, c'était bien aux machines de la Tour de Londres qu'il s'était lié... pour le meilleur et pour le pire.

— Tu ignores tout de moi.

— Le peu que j'en sais me suffit.

— Mais je suis un voyageur. Je ne peux me fixer trop longtemps quelque part. Mon destin m'appellera bientôt ailleurs. Et ni toi ni moi ne pourrions nous y opposer.

La jeune femme n'imaginait pas à quel point ce qu'il disait était exact.

— Peu importe, je te suivrai où tu iras.

— Tu ne le supporterais pas.

À cet instant des coups furent frappés à la porte. Idori saisit un minuscule maillet et donna un coup sur un petit gong situé à la tête de son lit. Une jeune fille entra.

— Va voir ce qui se passe, lui demanda la princesse.

La servante revint peu après.

— Un messager est venu de la part du moine Sorayama pour demander au seigneur Blade – s'il se trouvait ici – de le rejoindre au plus vite dans son cabinet.

— C'est bon.

Idori semblait contrariée.

— Allons, tu te consoleras vite, si je dois partir définitivement.

Idori allait répliquer, mais Blade la fit taire en posant un doigt sur sa bouche et poursuivit :

— Tu crois que je n'ai pas vu les regards que tu jetais à Sun Yat hier. Je connais suffisamment les femmes pour savoir qu'il ne t'est pas indifférent.

Le sourire de la princesse et le voile rêveur qui vint recouvrir ses yeux achevèrent de convaincre Blade qu'il avait vu juste. Il posa un baiser sur ses lèvres, puis sauta du lit.

Blade alla retrouver Sorayama. Sur son trajet, chacun s'inclinait. Il atteignit l'aile des religieux, traversa les couloirs qu'il connaissait déjà, et notamment la grande pièce encombrée d'ouvrages et de vasques fumantes où des moines semblaient toujours aussi affairés. À l'autre

extrémité de la salle, le religieux qui l'avait guidé, ouvrit une petite porte et s'effaça pour laisser rentrer le visiteur. Il pénétrait dans l'antre de Sorayama. La pièce était parcimonieusement éclairée par de rares lampes à huile et quelques cierges odorants. Les senteurs venaient se mêler à celles des bâtonnets d'encens qui envahissait l'atmosphère. Une fois que la porte se fut refermée, le silence se fit. Les murs disparaissaient derrière des colonnes de livres, constitués de manuscrits non reliés serrés entre des planchettes de bois. Par endroits, les piles étaient effondrées. Des livres, il y en avait partout. Ils culminaient parfois à une bonne hauteur. Blade en prit un sur la table à côté de lui. Sur la couverture, éclairée faiblement par la lueur jaunâtre des bougies, il lut des caractères en lettres d'or qui en de toutes autres circonstances lui auraient semblé mystérieux. Mais grâce au don des langues conféré par l'ordinateur du projet DX, il déchiffra : *Le soleil noir des neuf sages, ou De l'art de franchir le miroir*. Ici et là traînaient également des moulins à prières, finement ouvragés. Certains étaient de véritables œuvres d'art. Il fit un pas. Sur une grande table, de grandes feuilles parcheminées étaient recouvertes de quantité de dessins et d'annotations mystérieux. Blade les identifia comme des calculs astrologiques ou astronomiques. Une lunette d'observation rudimentaire indiqua à Blade que quelles que soient les connaissances astrologiques de Sorayama, elles étaient effectivement doublées de connaissances astronomiques. Il savait que cette double casquette était une des caractéristiques des civilisations préscientifiques et que Sorayama et ses confrères n'auraient jamais envisagé de les dissocier. Des instruments chimiques, des mortiers et des pilons de cuivre ainsi que des pots de porcelaine alignés complétaient le tableau et établissaient que le bureau du moine était aussi un laboratoire.

— Sorayama ? cria Blade.

— Je suis là.

Le conseiller personnel du Shangun sembla jaillir de sous ses piles d'ouvrage. Un nuage de poussière apparut dans la lueur des bougies.

Au même instant, la porte s'ouvrit de nouveau et Sun Yat et Gen furent introduits.

— Bien, bien, fit Sorayama. Je vois que tout le monde est là. Mais, je vous en prie, prenez place.

Sorayama désigna à ses invités des tabourets encombrés de livres. À Sun Yat, il réserva un siège pliant en bois.

— Ne perdons pas de temps. Si j'ai demandé à votre majesté de me rejoindre dans ce cabinet de travail, c'est pour lui montrer une série de documents qui ont, été saisis lors de la fouille des temples du Jodo. Vous devez savoir que suite à diverses exactions et notamment

l'enlèvement de Blade, ce culte démoniaque a été interdit et ses temples occupés. J'ai déjà montré à Blade certains de ces documents. Nous en avons encore trouvé d'autres. On m'a dit que vous-même n'aviez pas une passion excessive pour les moines-fous, à la différence de ce qui prévaut actuellement à Cath.

— Mon frère Taishi a conclu un accord avec l'Ordre noir. Ils se sont mutuellement renforcés. Mais je me suis toujours méfié d'eux, comme bon nombre de nobles Cathais, hélas, morts hier matin sur la plage. Ne croyez pas que les Cathais aient pu accepter un credo qui était la mort et la destruction, et rien que cela. Il ne pouvait rien en sortir de bon. Mon bon frère, le khan disparu, en était persuadé. Il avait essayé d'en convaincre notre frère Taishi, l'actuel khan, lorsque celui-ci commença de prêter une oreille attentive aux folies meurtrières des moines noirs : il tenta de lui expliquer qu'ils étaient prêts à entraîner tout le monde en enfer, y compris leurs alliés ponctuels. Taishi resta sourd. Moi, à cause de mon jeune âge, je n'entendais rien alors à la politique ou à la religion. Vous avez eu raison d'éliminer ces corbeaux de mauvais augure. Je continue de regretter que mon frère ait choisi de s'allier tactiquement avec les partisans du Jodo.

— Je pense que l'alliance entre le Jodo et votre frère le khan est plus profonde que vous ne le pensez, émit Blade. Ce n'est pas une entente tactique ponctuelle. Le Jodo a manifestement bel et bien débarrassé Taishi de votre frère aîné. Et le khan actuel était parfaitement au courant de tout, si tant est qu'il n'en ait pas été l'instigateur. Et votre ignorance de la politique, comme vous dites, vous a sans doute sauvé la vie.

— Je ne suis pas toujours d'accord avec les orientations de Taishi. Je le suis même de moins en moins souvent. Mais je ne peux croire qu'il ait trempé dans la disparition de notre frère Sun Tsé. Certes, ils étaient souvent en conflit, et Sun Tsé détestait notoirement les Jodos, qui le lui rendaient bien.

— Dans mon pays, une expression judicieuse pose la question : à qui profite le crime – ou la disparition en l'occurrence ? dit Blade.

Sun Yat montrait de plus en plus de signes d'exaspération.

— Malgré les apparences et même si effectivement cette mort arrangeait bien Taishi, tout le monde sait que notre aîné a disparu lors d'une partie de chasse. On a retrouvé son cheval...

— Mais pas le corps, coupa Blade.

— Non, pas le corps, mais il y avait du sang sur sa selle. Il a été tué par le tigre qu'il traquait et dont on a retrouvé des traces de griffes sur la selle et le flanc de la monture. À Cath, vous auriez pu être

exécuté pour avoir professé de telles contre-vérités. Je suis peut-être vaincu, mais pas pour autant déshonoré et pourrais bien vous demander réparation pour vos allégations. Mon frère Taishi a été couronné régulièrement.

Sun Yat s'était levé pour prononcer ses dernières paroles avec violence.

— Pas si Sun Tsé est toujours vivant..., répliqua Blade calmement.

Sun Yat resta figé, la bouche entrouverte. Le silence s'était réinstauré dans la pièce dont l'atmosphère s'était alourdie. Le noble se rassit pesamment.

— Vous avez des preuves, pour dire cela, j'espère.

Le ton du jeune homme avait changé. Sorayama radieux s'avança, les bras encombrés de parchemins.

— Voilà, voilà. Tout est là. Vous reconnaissez les sceaux des dignitaires du Jodo. Certains messages étaient codés, nous les avons déchiffrés.

— Je connais leurs codes. Mes services de renseignements fonctionnent bien.

— Bien. Nous allons vous laisser les consulter. Prenez votre temps surtout. J'ai à m'entretenir avec Blade. Nous vous attendrons dans la pièce à côté.

Une heure plus tard, Sun Yat et Gen reparurent. Le frère des deux khans était livide. Mais il se ressaisit. On pouvait lire une haine farouche dans ses yeux. La haine de ceux qui ont été trahis.

— Je détruirai le Jodo dans mon pays comme vous l'avez fait dans le vôtre. Je tuerai Taishi de mes propres mains. Et je libérerai Sun Tsé. Je vais demander à votre Shangun l'autorisation de retourner à Cath pour cela. Pensez-vous qu'il acceptera ?

— Sans aucun problème, répondit Sorayama. Il a déjà accepté. Et Blade et moi étions en train de mettre au point les derniers détails de l'opération visant à libérer votre frère le khan déchu. L'expédition est prête à partir. Des bateaux koris vous attendent sur la côte.

Sun Yat ne voulut pas différer d'une seconde son départ. N'ayant pas d'effets à récupérer, il ne prit que le temps d'enfiler comme Blade et Gen un uniforme noir. Puis le trio rejoignit les seize rons de Tako qui attendaient. Gen complétait le commando qui comptait donc dix-neuf membres.

En route, Sun Yat demanda pourquoi Nichiro ne les avait pas accompagné.

— Il l'a regretté. Mais le Shangun lui a demandé de restructurer et réorganiser l'Ost impérial. Ce qui est déjà une grosse tâche. Mais à très

court terme, il doit veiller au bon traitement des prisonniers de votre peuple. Je m'y suis engagé. Le Shangun était d'accord. Si notre opération se passe bien et que Sun Tsé remonte sur le trône, ils seront immédiatement libérés en gage de bonne volonté. C'est un homme de très grande valeur, l'Empire a besoin de lui. Il ne serait pas sage de l'exposer une nouvelle fois.

La nuit était tombée lorsqu'ils parvinrent à proximité du village kori que Blade connaissait bien. Mais il l'évita pour ne pas tomber sur Jin-Sen et la vexer en ne s'attardant pas. Quatre barques kories attendaient là où Blade et ses guerriers s'étaient embarqués pour la bataille décisive. Toshi était là. Il avait organisé le départ et allait superviser le côté maritime de l'opération.

— Une seule barque aurait suffi pour contenir tout le monde, expliqua Toshi à Sun Yat. Mais sur le conseil de Blade, j'en ai armé quatre. Au cas où nous ferions de mauvaises rencontres, cela nous sera plus facile ainsi de faire passer l'équipage pour d'inoffensifs pêcheurs.

— Encore que depuis la dernière bataille, l'image de l'inoffensif pêcheur a dû évoluer, ironisa Sun Yat.

— Si tout se passe bien, nous devrions aborder la nuit prochaine.

Effectivement, les quatre embarcations ne croisèrent pas une seule voile. Les Cathais avaient sans doute de quoi hésiter à reprendre la mer avant un moment. Une brise soutenue les conduisit à bon port dans le temps voulu. L'approche de la côte se fit dans le plus grand silence, tous feux éteints. Les manœuvres, réduites au strict minimum, se faisaient aux sons codés dont Blade avait déjà fait l'expérience. On n'entendait que le clapotis des vaguelettes contre les rochers. La nuit était noire. Les adieux furent brefs entre Toshi et Blade. Le jeune homme n'était pas mécontent de retourner à son élément, la mer, même s'il était fier de son expérience guerrière.

Les Koris avaient jeté à terre quelques sacs contenant des vêtements. Blade demanda à son équipe de les enfiler. La troupe de combattants se transforma, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, en un paisible groupe de paysans, habillés de pauvres vêtements grossiers, chaussés de sandales et coiffés de larges casques coniques. Ils dissimulèrent leurs armes dans des ballots et des couffins de bambou. Ils entendaient les petits cris d'animaux venant du côté de la mer qui trahissaient les manœuvres d'appareillage de Toshi. Les pêcheurs ne devaient pas attendre le groupe. Soit l'opération réussissait et le retour se ferait par voie tout à fait officielle. Soit elle échouait, et là, pas de retour.

Les guerriers s'enfoncèrent dans la pénombre. À partir de là, Sun Yat et Gen, qui avaient étudié les plans et savaient où, d'après les documents saisis, était enfermé le khan déchu, indiquèrent la route à

suivre.

Juste avant l'aube, ils atteignirent un poste de la milice. C'était une sorte de grosse ferme carrée, constituée d'un gros bâtiment blanc au toit de tuiles rouges, de dépendances qui abritaient les écuries et d'un grenier à foin.

— Combien y a-t-il d'hommes dans un poste comme celui-là ?

— Vingt à trente, répondit Sun Yat.

— Il ne semble pas y avoir beaucoup de gardes.

— C'est une conséquence de ce qui était notre force : un sentiment d'impunité qui fait baisser la vigilance. Et puis ce ne sont pas vraiment des militaires, mais une police qui fait régner l'ordre.

— J'y vais, dit Gen. Vous ne parlez pas le Cathais et surtout vous n'en avez pas le type physique.

Il frappa à la porte. Un garde à demi endormi lui ouvrit. Il fut égorgé avant d'avoir compris ce qui se passait. Les rons se répandirent comme l'ombre de la mort sur la maison. La plupart des miliciens furent tués dans leur sommeil. Les quelques autres, loin d'être des soldats d'élite, étaient trop surpris pour opposer une résistance sérieuse.

— Changez vite de costume, ordonna Blade. Nous n'avons pas le temps de nous attarder.

Les rons ôtèrent donc leurs effets paysans et revêtirent les uniformes miliciens. Cela avait deux avantages. D'abord les armes pourraient être apparentes, ensuite ils pourraient continuer à cheval. Une troupe cavalière de dix-neuf paysans aurait été éminemment suspecte.

Gen s'attarda dans le bâtiment, tandis que les rons allaient chercher des montures. Il surgit alors que la troupe allait s'élancer. Soudain, Blade vit des flammes s'élever du bâtiment. Il interrogea le colosse du regard.

— Des révoltes paysannes déchirent régulièrement les provinces. Il n'est pas rare que des postes de la milice soient incendiés. J'ai habillé certains cadavres avec nos costumes de paysans. Cela égarera les recherches.

Blade acquiesça et félicita le lieutenant de Sun Yat.

Pendant cinq jours, la troupe chevaucha. Ils devaient épargner leurs montures, car il n'était plus question d'en changer pour ne pas éveiller l'attention et éviter que l'on suive la trace sanglante d'une troupe suspecte. Gen prenait bien garde d'éviter les grands axes et les bourgs. Ils se dissimulaient dans les sous-bois lorsqu'ils apercevaient des soldats. Ils ignoraient s'ils avaient été signalés.

À une ou deux reprises, ils ne purent éviter le contact et massacrèrent des patrouilles qui les avaient aperçus. Ils prenaient grand soin de cacher les corps.

— Il est grand temps que cette équipée s'achève. Ces disparitions de militaires ne peuvent rester ignorées. Quelqu'un finira bien par se rendre compte qu'elles suivent une ligne continue et régulière depuis la côte.

Pour se nourrir, ils en étaient réduits à chasser ou à voler quelques bêtes aux paysans des villages qu'ils évitaient. Généralement, ils s'efforçaient de laisser quelques pièces récupérées sur les soldats morts en compensation de leurs larcins.

Au soir du cinquième jour, ils arrivèrent en vue d'une impressionnante bâtisse sombre, dressée sur un promontoire rocheux. Tout le décor environnant était angoissant, nu, noir, triste. La vie semblait s'être arrêtée à quelques kilomètres du site. Seuls quelques oiseaux de proie tournoyant au-dessus de la forteresse ajoutaient une note d'animation – mais quelle animation ! Même le son paraissait fuir ces contrées. Quelques croassements se faisaient tout de même entendre. Mais on avait l'impression qu'ils provenaient de loin, de très loin.

— C'est là, fit Sun Yat.

— Lugubre, commenta un ron qui pourtant en avait vu d'autres.

— J'ignorais qu'il existait ce type d'endroits dans le royaume de Cath, ajouta le frère des khans.

— C'est l'usage habituel de ce château de servir de prison ? demanda Blade.

— Ce n'est ni un château, ni une prison, répliqua Gen.

— Non, c'est un temple, expliqua Sun Yat. Le grand temple du Jodo.

— Effectivement, nota Blade, il y a une évidente ressemblance avec celui que j'ai « fréquenté » dans la montagne ciphangaise. Mais je ne l'ai vu de l'extérieur qu'en flammes, ce qui donne une impression tout autre.

D'après ce que l'on en pouvait voir dans les dernières lueurs du jour, le temple avait une forme hexagonale, surmontée d'un donjon carré. À l'avant du donjon, une énorme statue représentait le Jodo, aussi hideuse que celle qui ornait le temple de Kenzu. Et comme là-bas, un feu sortait de sa gueule.

Très peu d'ouvertures étaient apparentes. Le temple était entouré d'une triple enceinte, s'étagant le long de la montagne, agrémentée d'un système de barbacane. Au pied du promontoire, un fossé

complétait la défense. Un pont-levis permettait de le franchir. Au niveau du bâtiment lui-même, un autre pont-levis conduisait à la porte principale, bâtie au-dessus d'un à pic.

Dans la lumière du jour déclinant, la bâtisse donnait une impression de puissance et de trouble menace – une menace peut-être pas tant physique que psychique.

— Pas facile d'accès, souleva un ron.

— Bah, je ne vois guère de défense, fit un autre.

— Ne vous y méprenez pas, corrigea Gen. Même si la défense est peu apparente, elle est tout de même là. Et elle est constituée de Nanjas.

Blade acquiesça d'un geste de la tête.

— Tous en tenue noire. Dès que la nuit sera tombée, nous progresserons à pied. Pas question de donner l'assaut avec un si faible contingent. Il faudra agir avec discrétion, subtilité et surprise. Je ne pense pas que ce soit un travail trop dur pour les rons. N'est-ce pas ?

Les guerriers d'élite sourirent.

Moins d'une heure plus tard, la nuit était noire. Une chouette hululait. Le vent s'était levé. Pour les rons, il tardait de se mettre à l'action.

— Cagoules ! ordonna Blade.

Ils complétèrent leur uniforme en enfilant une cagoule noire ne laissant apparaître que les yeux. Tous avaient deux sabres : un dans la main droite, l'autre en bandoulière dans le dos. La main gauche était occupée par une dague. Au pied, ils portaient des sortes de ballerines, lacées jusqu'à mi-mollet, qui étaient coupées dans une curieuse matière extrêmement souple et silencieuse, mais pourtant suffisamment dure pour empêcher toute aspérité du sol de blesser ou gêner le marcheur. En file indienne, la colonne se mit en route.

Il fallut encore une bonne heure pour atteindre le fossé. De temps à autre, Blade faisait stopper le commando pour tendre l'oreille. Mais aucun bruit en provenance du temple ne venait rompre le silence. Dans l'obscurité, seule luisait la lumière des flammes de la tête monstrueuse et quelques étoiles.

Le commando se prépara à l'infiltration. Légèrement, sur la gauche, on devinait l'emplacement du premier pont-levis. Au niveau de l'entrée, quelques lumières trahissaient la présence d'un poste de garde.

« Autant les éviter », se dit Blade. Il fit allonger tous les hommes au sol et s'approcha du fossé. Heureusement, il était vide, mais dégageait une odeur infecte. Le commando se glissa au fond de la

douve. Un bruit d'eau se fit entendre et une giclée fétide tomba dans le fossé, éclaboussant au passage deux rons. « Des égouts », pensa Blade. « Voilà l'explication de l'odeur. » Ils s'avancèrent le plus discrètement possible en pataugeant dans la boue immonde. Arrivés au pied de la première enceinte, ils jetèrent trois grappins. L'ascension fut rapide. Les rons étaient des experts dans les techniques de commando. Blade et Gen arrivèrent les premiers sur le chemin de ronde. Ils éliminèrent à eux deux une patrouille de quatre hommes avant même que les rons ne les aient rejoints. Les quatre Nanjas avaient été saisis par-derrière – ce que Blade n'aimait guère, mais la technique de commando, c'est « ni sentiment, ni quartier » – et ils étaient morts sans un cri, proprement égorvés.

Une fois, les dix-neuf hommes sur le chemin de ronde, Blade désigna un groupe de quatre hommes pour aller prendre possession de la poterne principale. Les quinze autres continuèrent vers la deuxième enceinte.

Blade espérait que l'on ne découvrirait pas trop vite la disparition de la patrouille. Mais tout se passait bien – trop bien ? – et la progression était rapide. Ils traversèrent les glacis recouverts d'une herbe des steppes sèche, rare et coupante. Les sentiers avaient été damés par les itinéraires routiniers des gardes.

Parvenus au pied de la deuxième enceinte. Ils recommencèrent leur opération et jetèrent trois grappins.

Cette fois encore, Blade et Gen passèrent en tête. Et, de nouveau, ils tombèrent sur une patrouille de quatre hommes à peine arrivés sur le chemin de ronde. Mais l'action dut être encore plus rapide cette fois que la précédente. Ils n'avaient, en effet, pas eu cette fois la possibilité de surprendre par derrière les guerriers-fous. Dans un même geste, Blade et Gen dégainèrent leur second sabre. Et, tandis que le bras droit, esquissait un ample mouvement et se rabattait violemment en décollant les têtes de deux des gardes, le bras gauche enfonçait la lame tranchante des sabres par les interstices des armures de bambou.

Quelques secondes à peine s'étaient écoulées. Les corps s'effondrèrent dans un bruit sourd. Blade, genou droit à terre, bras droit levé, tendit l'oreille afin de déterminer si leur action, avait été repérée. Mais il n'entendait que les frottements des rons qui arrivaient sur la plate-forme.

Blade ordonna à deux rons de se porter vers le passage principal de la deuxième enceinte, de voir si des gardes s'y trouvaient et éventuellement d'en prendre le contrôle.

Il ne restait plus qu'à atteindre et franchir la troisième enceinte. Ensuite, le commando serait dans le temple. La masse sinistre de celui-ci dominait maintenant le petit groupe. Un minuscule croissant de

lune avait fait son apparition juste au-dessus de la forme du Jodo. Mais il était régulièrement dissimulé par des nuages noirs, poussés par le vent.

Les treize hommes s'élancèrent vers la dernière enceinte.

CHAPITRE XX

La dernière enceinte était plus haute que les deux précédentes. Et alors que les premières étaient constituées d'une sorte d'amalgame de terre noire et de pierres disjointes, celle-là laissait apparaître un mur bien lisse de grosses pierres de taille sombres. Des pas se firent entendre. Deux hommes circulaient sur le chemin de ronde. Le bruit des pas s'interrompit. Blade fit plaquer sa troupe contre la paroi.

— On est mieux là que dans l'armée d'invasion qui s'est fait écraser, dit une voix.

— Pour sûr.

— Il paraît que des paysans ont attaqué un poste de la milice près de la côte.

— Saloperie de bouseux ! Attends que le Jodo s'occupe sérieusement d'eux. Ils danseront une autre mesure.

À cet instant, un filet d'eau tomba devant le commando Ciphangais. L'odeur ne laissait pas de doute. L'un des gardes venait de se soulager.

Les pas ne reprenaient pas. Au contraire, un troisième homme arriva.

— Encore une heure avant la relève.

Blade regarda la masse sombre qui se découpait sous la lune. Il devait y avoir une quinzaine de mètres. Mais il n'était pas question d'utiliser les grappins. Le chemin de ronde, qui semblait recouvert d'un toit comme les enceintes des forteresses ciphangaises, était probablement en pierre et les crochets résonneraient dessus.

Risque qui n'existait pas lors du franchissement des deux premiers murs, dont le faite était constitué de terre et de bois.

Les grappins étant inutilisables, ils n'avaient pas le choix, puisqu'il était impossible d'attendre. Blade posa sa corde. Il mit son pied sur la paroi. Elle était légèrement en pente et quelques pierres un peu disjointes devaient permettre de prendre appui. La roche était légèrement glissante en raison de l'humidité de la nuit. Une sorte de mousse qui envahissait le mur était peut-être à l'origine de cette couleur sombre. Ses chaussures adhéraient heureusement très correctement. Elles paraissaient excellentes pour la varappe, ce qui n'était pas étonnant pour un équipement de commando. Les qualités

techniques des rons allaient être éprouvées. Mais c'étaient des « professionnels » qui avaient l'habitude de pénétrer par effraction ou par surprise dans les demeures et les châteaux et ils avaient plus d'un tour dans leur sac.

Blade fit un petit signe du pouce vers le haut. Les autres comprirent immédiatement. Et il s'élança, immédiatement suivi de trois rons. Ils progressaient lentement. Dans l'obscurité, il était difficile de trouver des prises. Dès qu'ils eurent franchi quelques mètres, d'autres rons enchaînèrent pour prendre à peu près la même voie. Les rares aspérités permettaient dans le meilleur des cas de s'agripper de la profondeur d'une phalange. Aux pieds, l'ascension était encore plus délicate, car les chaussures pénétraient mal dans les encoches. Souvent, ils étaient obligés de se hisser à la force des bras. Mais pour cela ils devaient prendre garde à ne pas les tétaniser en les laissant trop longtemps tendus au-dessus de leur tête. Blade pensa que des pitons d'alpinistes auraient été bien utiles. Mais il était difficile de tout prévoir dans l'organisation d'une telle opération. Il s'arrêta et regarda un instant à côté de lui et sous lui. Les nuages s'effacèrent, laissant jaillir la clarté lunaire. Les douze formes montantes ressemblaient à des araignées noires.

Au-dessus, les conversations continuaient. « Qu'ils parlent, pensa Blade. Comme ça, s'ils ne bougent pas, ils n'entendront pas les quelques bruits que nous faisons tout de même. »

Au même instant, il vit une importante masse sombre qui avait accéléré son mouvement et s'était porté à sa hauteur. C'était Gen qui aimait les charges violentes et ne s'encombraît guère de subtilités. Il fallait monter ; il montait. Le colosse allait dépasser Blade, lorsque son pied gauche ne rencontra que le vide. Son corps partit en arrière, alors qu'une poussée d'adrénaline lui montait au cerveau. Malgré sa situation, le géant garda le silence, seul un déglutissement trahit son émotion. Blade lança son bras droit au moment où le Cathais basculait. Par miracle, ses pieds reposaient sur de bonnes prises. Tout en retenant sa respiration et sentant les veines de ses tempes gonfler, il parvint à retenir le géant à bout de bras. Ses muscles étaient bandés à l'excès, d'autant que Gen était obligé de s'agiter pour retrouver une prise sur la paroi. Les commandos les plus proches avaient compris ce qui se passait et retenant leur souffle avaient interrompu leur progression. En dessous, les autres ignoraient le drame qui se jouait, mais se doutaient que quelque chose se passait puisque l'ascension était stoppée.

Ces quelques secondes durèrent une éternité. Enfin Gen trouva une prise pour ses doigts. Blade qui avait le sentiment qu'il allait exploser, se relâcha. Puis Gen consolida son appui. L'Anglais vit que le

Cathais plaquait sa tête contre la paroi en fermant les yeux et en soufflant profondément.

Blade tendit l'oreille. Les gardes n'avaient apparemment rien entendu. Et l'ascension reprit.

Au moment d'atteindre le sommet, Blade s'arrêta une nouvelle fois pour écouter. Le chemin de ronde était en encorbellement. Mais les poutres sur lesquelles s'arc-boutait la galerie allaient permettre aux assaillants de se suspendre et de prendre pied au-dessus, au prix d'une petite acrobatie. Fort heureusement, les gardes reprirent leur ronde. Blade les laissa s'éloigner un peu. Puis il se suspendit à l'une des poutres, laissa son corps balancer dans le vide et se hissa, d'un coup de reins, sur le chemin de ronde en même temps que deux autres rons. Les Nanjas qui s'éloignaient n'eurent pas le temps de réaliser ce qui se passait. Poignards et shurikens fendirent les airs et les rons n'eurent qu'à se précipiter pour éviter que la chute des corps soit trop bruyante. Pendant ce temps, un à un, les commandos prenaient pied sur la plate-forme.

Gen rejoignit Blade. L'œil encore vitrifié par l'émotion, il lui dit en chuchotant :

— Je te dois la vie.

Blade se mit un doigt sur la bouche pour intimer au géant de se taire. Mais il lui dit dans un souffle :

— Ce n'est pas à moi que tu la dois, c'est à ton maître et à ton khan légitime. Je n'ai fait qu'intervenir comme le ferait n'importe quel frère de combat.

Sun Yat approcha également.

— À partir de maintenant, personne ne connaît les lieux et il faut se fier aux indications des documents de Sorayama, dit Blade.

Il découvrit rapidement un escalier qui leur permit de descendre du chemin de ronde.

Les treize hommes traversèrent une petite cour au pied du donjon. Les nuages, en s'écartant, permirent un instant de distinguer nettement la forme de la tour. Elle était étagée de nombreux petits toits superposés. Les coins de chacun d'entre eux se terminaient en griffes acérées.

L'or n'était pas une matière utilisée pour la décoration externe, mais, maintenant qu'ils étaient dans la place, Blade s'apercevait que les matériaux sombres employés étaient tous de grande qualité et l'ornementation était particulièrement soignée. Même si les motifs ne représentaient que des scènes horribles ou des faces hideuses.

On ressentait une impression de richesse et de puissance

caractéristiques des possessions du Jodo. Sans pour autant oublier la mort qui en était inséparable.

En y réfléchissant, Blade se dit que l'image la plus proche que l'on pouvait associer aux sanctuaires du Jodo était celle d'un mausolée ou d'un tombeau noir et froid. L'effet était glaçant et terrifiant. Il réalisa une nouvelle fois à quel point un clergé pouvait avoir de l'ascendant sur les esprits lorsqu'il manipulait aussi bien l'image et l'émotion.

Le lourd silence était pesant. On entendait à peine quelques bruits de déglutition malaisée dans les gorges. Les rons eux-mêmes paraissaient impressionnés.

Les hommes de Tako n'étaient pourtant pas de nature à s'abandonner aux sentiments. Blade lui-même avait du mal à entamer une relation avec eux. Ils restaient refermés sur leur groupe – dont Blade soupçonnait qu'il constituerait bientôt les services spéciaux du Shangun. Le seul contact possible était avec leur officier qui transmettait les ordres – sans discussion ni état d'âme.

Toujours en silence, les hommes du commando contournèrent la masse ténébreuse du donjon et se dirigèrent vers l'entrée du temple proprement dit qui se trouvait derrière. C'était un bâtiment long et froid, qui ne dépassait pas deux étages de hauteur. On aurait plutôt dit une caserne. Il devait s'étendre en sous-sol.

On entendit soudain des pas approcher. Au bruit, quatre hommes avançaient vers le temple. Gen allait s'élancer en entraînant quelques rons pour supprimer ces intrus. Mais Blade le retint et, d'un geste, fit se dissimuler tout le monde. Les moindres recoins furent utilisés comme caches. Quelques-uns, dont Blade, ne purent que s'allonger à terre. Heureusement, leur tenue noire et l'obscurité constituaient une protection suffisante. Ils se trouvaient à une douzaine de mètres de la porte en bois, bardée de ferrures, qui faisait office d'entrée principale. Les quatre gardes apparurent. Ils atteignirent la porte. L'homme de tête frappa avec son sabre deux coups brefs, puis un coup. Encore trois coups, et un dernier coup. Et la porte s'ouvrit.

« Un code, pensa Blade. J'ai bien fait d'empêcher Gen de les intercepter. »

Les guerriers entrèrent. Toujours à terre, Gen tourna la tête vers Blade et fit un petit signe du chef montrant qu'il avait compris son erreur.

Ils se redressèrent prestement.

— Surtout, rappela Blade, il faut supprimer immédiatement toute possibilité de donner l'alarme. Maintenant, on y va. À la victoire ou à la mort...

Gen se présenta devant la porte. Sun Yat était à ses côtés. Les rons

s'étaient répartis de chaque côté de l'entrée. L'officier Cathais frappa selon le code qu'il venait d'entendre. La porte s'ouvrit de nouveau. Avant d'avoir pu comprendre ce qui se passait, le portier s'effondrait, le ventre transpercé par le sabre du colosse. En deux secondes, le poste de garde fut investi. Quatre hommes se trouvaient là. Ils ne s'attendaient manifestement pas à une telle incursion et se retrouvèrent étendus pour le compte avant d'avoir atteint leurs armes. Tout s'était passé en silence. Les couteaux de jet et les shurikens, ces meurtrières petites étoiles métalliques de jet, avaient rempli leur office. À peine une oreille exercée aurait-elle reconnu le rôle avorté caractéristique de l'homme qu'on égorge.

Le poste n'était qu'une sorte de petit hall d'entrée en bas d'un escalier. L'endroit était nu. Pour tout mobilier, une table servait aux gardiens pour jouer à un jeu, mélange d'échecs et de go, observa Blade. Un gong d'alarme sobre de près d'un mètre de diamètre fut précautionneusement descendu. Blade laissa deux hommes en faction et s'élança dans l'étroit escalier en colimaçon qui partait vers les étages.

— Restons groupés pour l'instant, dit-il à ses dix équipiers. Nous ignorons la puissance du parti que nous allons rencontrer.

Un moine en noir surgit. Gen qui s'était encore porté en tête, le tua net d'un coup de sabre en biais entre le cou et l'omoplate gauche. Le ron qui suivait réceptionna le corps pour amortir sa chute. Ils atteignirent le premier étage. Un couloir circulaire faisait le tour du donjon. De petites torches éclairaient à peine. Des portes s'ouvraient de chaque côté sur des cellules monacales. Les rons les ouvrirent une à une. Chaque fois qu'ils tombaient sur un religieux ; généralement endormi, ils le transperçaient. En ces circonstances, les guerriers en noir faisaient la démonstration de leur savoir-faire en accomplissant leur œuvre de mort dans le silence et à une vitesse exceptionnelle.

Blade fit accélérer le mouvement et comprenant qu'il n'y aurait sans doute rien à découvrir à cet étage, et sûrement aucun responsable, il ordonna de poursuivre la montée. Ils retrouvèrent l'escalier. Les rares moines éveillés qu'ils croisèrent furent rapidement exécutés. L'alarme n'avait toujours pas été donnée.

Ils débouchèrent dans une grande salle, mi-temple, mi-salle du trône, décorée de représentations symboliques où abondaient des monstres anthropomorphes et autres aberrations génétiques ou zoologiques : centaures, hommes à tête de lion, femmes-serpents...

Un immense lustre composé de grands cercles de fer supportant des myriades de petites bougies éclairait la pièce. De chaque côté, des chaises de bois étaient alignées. Chaque dossier portait un monogramme, sans doute le nom du moine qui l'occupait. Au bout de

la salle, une estrade soutenait un grand fauteuil, encadré de deux autres. Devant l'estrade, un lutrin devait servir à l'orateur. On ne décelait pas de luxe exagéré.

Soudain, la petite troupe entendit des éclats de voix provenant de l'étage supérieur. Blade envoya Gen et un ron en reconnaissance. Il lui semblait avoir perçu des voix féminines, avec des intonations fort peu contemplatives. Quelques instants plus tard, les deux hommes revinrent.

— On ne s'embête pas là-haut, fit Gen. Il y a plusieurs portes, mais pas de gardes devant.

— Bon, on y va, dit Blade.

Les onze hommes s'engagèrent dans l'escalier de bois noir qui menait vers les étages. Cela sentait l'encens et la cire.

Ils débouchèrent de nouveau dans un grand vestibule tendu de tapisseries admirables représentant les omniprésentes scènes de plaisir que l'on retrouvait tant à Ciphang qu'à Cath. Mais que l'on ne se serait peut-être pas attendu à rencontrer dans un sanctuaire. Les meubles en bois noir étaient des petites merveilles de marqueterie. Un épais tapis rouge recouvrait le sol.

— Parfait pour arriver discrètement, dit Blade.

Un ron siffla d'admiration en apercevant le hall.

— Silence, admonesta Gen.

Six portes donnaient sur la pièce. Derrière les portes de droite, la musique et les voix joyeuses d'hommes et de femmes s'étaient précisées. La nature de certains cris que Blade connaissait bien pour les avoir si souvent entendus dans la bouche de femmes était éloquente. Avec un peu d'imagination, on aurait pu croire que c'étaient les tentures qui vivaient.

Blade désigna les trois portes. Le commando alla se placer devant celles-ci. Puis, sur un signe de l'Anglais, les panneaux de bois furent enfoncés simultanément d'un violent coup de talon. Ils s'effondrèrent dans un grand craquement. Les onze hommes, sabres au clair, furent d'abord éblouis par la lumière éclatante qui baignait la vaste pièce, contrastant avec la semi-pénombre du vestibule et des couloirs. Mais cela ne dura qu'une fraction de seconde, et ils purent alors voir s'égailler, dans une très grande salle, des hommes et des femmes dans le plus simple appareil, effrayés par l'apparition de ces diables tout de noir vêtus. La progression était rendue difficile par les montagnes de coussins de couleurs vives qui constellaient la pièce. La musique s'était arrêtée. La dizaine de musiciens s'était réfugiée dans un coin de leur podium, et tentait de se dissimuler derrière une tenture. De petites fontaines dispensaient de l'eau. Quantité de plateaux étaient

recouverts des reliefs de mets délicats ; mais il restait surtout des fruits, de belle qualité. Des tentures roses tapissaient les murs. Les femmes hurlaient et couraient en tous sens. Les hommes se précipitaient pour récupérer vêtements et surtout armes. Ici ou là, on voyait des mêlées confuses d'hommes et de femmes mélangées, que la confusion empêchait de s'extraire de la position dans laquelle ils avaient été surpris. D'autres, avachis, une pipe à opium entre les mains, n'étaient manifestement plus en état de réagir.

Des milliers de bougies brillaient, mais de vases où brûlait du charbon de bois odorant s'élevaient également des flammes. On respirait les senteurs mêlées d'encens, de cire de bougies, d'opium et de sueurs. La température était étouffante.

Les onze hommes sabrèrent presque à l'aveuglette, tant il y avait de moines dans la pièce. Les bras droits tournoyaient, les gauches achevaient le travail à la dague. Le sang giclait sur les coussins. Quelques têtes roulèrent au milieu des fruits. Les hommes étaient la cible des coups, mais quelques femmes en firent également les frais, s'étant malencontreusement trouvées sur le passage des lames. Les rares moines qui avaient pu atteindre leurs armes, n'en firent qu'un piètre usage, tant il est connu que l'on se bat peu efficacement nu.

En l'espace de quelques minutes à peine, près de soixante-dix moines perdirent la vie. Une vingtaine de femmes avaient été atteintes, une poignée avait cessé de vivre. Les survivants s'étaient rassemblés et se pressaient contre le mur du fond.

Les femmes pleuraient. Blade imaginait difficilement qu'il puisse s'agir de moniales compte tenu de leurs maquillages et des quelques reliquats de vêtements dont certaines étaient encore recouvertes ou qu'elles avaient pu récupérer.

Les onze fantômes noirs s'alignèrent en arc de cercle autour du groupe des survivants. Il pouvait rester une trentaine de courtisanes. Et une dizaine de moines. Blade ordonna à trois rons d'aller se poster devant les portes, pour éviter toute incursion.

Parmi les survivants, un vieillard au visage en lame de couteau, à la peau parcheminée, terminé par une courte barbiche toute effilochée, fixait les intrus d'un regard mauvais et arrogant, malgré sa nudité. Il ne tremblait pas. Son corps était maigre, mais ferme. La peau n'était quasiment pas distendue malgré l'âge. Il tenait son poing droit sur sa hanche. Il faisait incontestablement partie de ces hommes qui, quelle que soit leur tenue, incarnaient une puissance naturelle qui ne prêtait pas à la plaisanterie.

— Je ne sais qui vous êtes, commença-t-il. Mais compte tenu de ce que je viens de voir j'ai l'impression que nous servons le même maître, la Mort ! C'est pour les femmes que vous êtes venus ? Allez-y, fit-il en

en poussant une en avant et en la faisant choir aux pieds de Blade. Prenez-les, nous vous les avons chauffées.

Il se mit à rire. « Coriace, le bonhomme », se dit Blade. Et il rétorqua :

— Détrompe-toi, vieil homme, nous servons la vie, même si pour cela nous devons parfois donner la mort. Mais celle-ci n'est pas notre but ultime.

Le vieux moine rit à gorge déployée. Sun Yat s'avança en ôtant sa cagoule. Blade put saisir un éclair de surprise dans le regard du vieillard, vite remplacé par un rire méchant et une expression de haine implacable.

— Mais c'est notre brave Prince que voilà ! Je ne m'attendais pas à la visite de votre altesse. Vous voudrez bien pardonner ma tenue, mais je crois que votre altesse ne porte pas notre ordre dans son cœur...

— Ordre ? l'interrompit le jeune prince avec une moue écœurée. Sans doute est-ce le qualificatif dont vous usez pour décrire cette hystérie dépravée ?

Le moine rit de plus belle.

— Je vous croyais mort ou prisonnier des Ciphangais puisque vous avez eu la stupidité de vous faire battre par eux alors que vous commandiez la plus grande flotte de guerre de tous les temps. Je ne crois pas que vous vous trouviez dans une position qui vous permette de me donner des ordres, ou de me critiquer. Vous êtes devant moi, et les hommes qui vous entourent sont des Ciphangais. J'ai entendu parler de leurs méthodes de combat par nos malheureux frères de la Grande Île. Si vous êtes ici vivant, c'est que vous êtes non seulement un imbécile, mais en plus un traître !

Sun Yat allait bondir, lorsque Blade le retint :

— Il veut que vous le tuiez. Mais il ne faut pas lui faire ce cadeau. Il a des choses à nous dire.

Le vieux moine se contenta de ricaner d'un air méprisant. Blade s'adressa à lui :

— Rhabille-toi, il n'est pas séant que tu te présentes ainsi devant ton prince. Maintenant, je ne vais pas perdre du temps avec toi. Tu vas nous mener à Sun Tsé.

L'homme, les yeux grands ouverts, ouvrait la bouche pour répliquer.

— Inutile de nier, nous savons qu'il est là. Si tu refuses de parler, je n'aurais aucun scrupule à demander à un de ces hommes de se montrer très persuasif. Tu finiras par parler, je n'en doute pas... pas

pour sauver ta vie, mais pour éviter la souffrance. Et si ce n'est toi, c'en sera un autre.

Le ton glacé de Blade impressionna le vieillard. Il se fit aider par un moine pour enfiler une robe noire et rouge aux larges manches, dont il réunit les pans avant de nouer une ceinture de soie autour de sa taille. Le moine qui l'avait habillé enfila également une robe noire. Il plongea la main entre les coussins en faisant mine de ramasser sa ceinture. Rapide comme l'éclair, il se retourna, un stylet à la main et le lança vers Blade. Celui-ci vit soudain une masse se jeter devant lui et s'effondrer. Gen venait de se sacrifier pour sauver Blade. De sa place, il avait aperçu le geste du moine, s'était lancé et avait reçu le poignard en pleine poitrine. Blade savait qu'il venait de lui sauver la vie.

Avant même d'avoir achevé son geste, le moine fut tué par plusieurs étoiles d'acier venues se ficher dans son visage. Son supérieur, qui avait pourtant reçu quelques éclaboussures de sang, resta de glace. Blade se pencha sur le géant, dont il avait appris à apprécier la bonne humeur, la fidélité et la droiture. Dans un murmure, celui-ci lui parla :

— Cette vie t'appartenait, depuis que tu m'as rattrapé sur le mur. Mais je t'en dois encore une puisque tu m'as sauvé de la noyade.

Il émit un râle.

— Je crains de ne pouvoir m'acquitter de ma dette, fit-il puis il ferma les yeux et mourut dans les bras de Blade. Sun Yat s'était agenouillé près d'eux.

— Tu perds un grand soldat et un homme de cœur, un fidèle comme ma reine aimerait en avoir, dit Blade à Sun Yat.

— Touchant ! fit le moine. Vos maris doivent être enchantés d'avoir des épouses aussi tendres.

Cette fois, Blade n'eut pas le temps d'arrêter Sun Yat qui avait sauté à la gorge du vieillard. Les deux hommes tombèrent sur les coussins. Sun Yat secouait la tête du moine qui bleussait. Il tirait la langue en râlant. Le prince augmenta sa pression en l'invectivant :

— Donne le bonjour de ma part à ton dieu, s'il existe !

On entendit nettement un craquement. Les vertèbres venaient de céder. Les yeux du moine se réversèrent et sa langue gonflée sortit. Haletant, Sun Yat laissa retomber sa victime.

— Cet homme m'écœurerait.

— Je ne peux te blâmer, fit Blade. Peut-être n'était-ce pas le rôle d'un prince d'exécuter de sa main un religieux, même monstrueux.

— Peut-être... Mais ça fait du bien.

Les moines étaient interloqués. Ils regardaient sans un mot leur ancien supérieur. Les femmes se recroquevillaient les unes contre les autres. Certaines hurlèrent. Deux se roulèrent sur les coussins. Un ron s'avança et les gifla sèchement, pour les calmer.

— Que les femmes ramassent des ceintures et lient les mains des moines survivants, ordonna Blade. L'opération fut rapidement exécutée.

— Bien ! Maintenant, je vais vous laisser aux mains de mes spécialistes. Ils sauront vous tuer un à un très lentement et très douloureusement. Vous savez ce que nous voulons : où est Sun Tsé ? Alors, bonne chance.

Blade sortit avec Sun Yat et deux rons pour aller inspecter l'autre côté du vestibule. Comme l'Anglais le pensait, il n'y avait personne.

À peine avaient-ils ouvert une des portes donnant sur une pièce plongée dans l'obscurité que l'un des rons vint les chercher. La peur avait fait son office et plusieurs moines, se pensant sans doute déliés par la mort de leur chef, s'étaient précipités pour parler.

Un des suppôts du Jodo s'avança et Blade, après lui avoir d'un signe désigné une des portes, le suivit. Avant d'emboîter leur pas, Sun Yat dit quelque chose à l'oreille d'un officier ron, puis il suivit Blade. Ce dernier devina que le prince avait demandé aux guerriers d'éliminer les moines. Les bruits qui lui parvinrent et les hurlements des femmes le confirmèrent.

Les rons les rejoignirent après avoir barricadé les portes de la salle des plaisirs.

Mais l'alerte avait finalement été donnée. Des moines et des gardes en armes surgirent au niveau du poste d'entrée. Blade laissa quatre rons pour faire face au parti peu important susceptible de se présenter. En effet, le carnage avait déjà été massif. Les moines, qui répondaient à l'alerte, ignoraient à qui ils avaient affaire et que l'essentiel des leurs était déjà tombé.

À mi-chemin de l'escalier allant du poste de garde au premier niveau, le moine garrotté indiqua une torche. Blade la fit pivoter. Un passage apparut dans le mur. Des marches s'effaçaient dans l'obscurité. Blade s'empara de la torche. Deux autres rons firent de même. Les six hommes s'engouffrèrent dans le boyau qui suintait l'humidité. Les marches étaient glissantes. On percevait des grouillements ici et là. Probablement des rats...

Ils débouchèrent dans un couloir au plafond bas dans lequel Blade ne pouvait se tenir droit. De lourdes portes basses le bordaient de chaque côté. L'odeur d'excréments humains était insupportable. Un gémissement se fit entendre. On aurait dit des glapissements

d'animaux blessés.

Le moine désigna une porte.

CHAPITRE XXI

Des toiles d'araignées pendaient, accrochées à la porte. Elles prouvaient que celle-ci n'avait pas été ouverte depuis longtemps. Une écuelle sale au pied de la porte, devant une petite ouverture, indiquait l'endroit par lequel passait la nourriture. Blade sentait que Sun Yat bouillait à ses côtés. Il ne donnait pas cher de la peau du moine, lorsque le prince aurait retrouvé son frère. Et a fortiori s'il ne le retrouvait pas. Un ron tira les verrous. Sun Yat s'avança, torche en avant. Une forme se recroquevilla. Elle était en guenilles. L'odeur était insupportable dans la cellule. Il croupissait dans une flaque d'eau. Des rats s'agitèrent en tous sens. Leurs yeux jaunes reflétaient la lumière. Le jeune Cathais approcha sa torche. L'homme dissimula ses yeux. Il n'avait pas dû voir de lumière depuis longtemps, et la clarté l'agressait. Il était pâle, hâve, amaigri, la peau légèrement crevassée, les lèvres gercées. Il se recula encore, clignant des yeux, tentant de les protéger derrière ses mains.

— C'est bien Sun Tsé, dit Sun Yat joyeux à Blade. À ces mots, l'homme tenta d'ouvrir les yeux, mais n'y parvint pas.

— C'est toi, Sun Yat ou n'est-ce qu'un rêve ? fit-il d'une voix éraillée par les privations et les mauvais traitements, en tendant les bras vers la voix. Sun Yat s'en saisit.

— Oui, c'est moi frère. Nous t'avons enfin retrouvé.

Il le serra contre sa poitrine.

— Nous allons te sauver et te ramener sur le trône.

Une larme perla au coin de l'œil de Sun Tsé. Mais son frère n'était pas moins ému.

— Pas de temps pour les effusions, glissa Blade qui comprenait toutefois l'émotion étreignant les deux frères.

Ils aidèrent Sun Tsé à se remettre sur pied. À l'extérieur de la cellule, ils trébuchèrent sur le cadavre du moine. Un ron lui avait réglé son compte. Pendant ce temps, les trois guerriers avaient inspecté les autres cellules.

— Il n'y a que des cadavres ici, dit l'un.

De sa voix faible, Sun Tsé confirma :

— Cela fait plusieurs jours qu'ils ne nous ont pas nourris. Je devais boire l'humidité suintant. Quant à la nourriture, je ne peux

vous dire comment j'ai réussi à m'alimenter. Je ferai tuer le chien qui m'a jeté ici. Il ne mérite pas d'avoir un nom.

L'ancien khan déclina l'offre d'aide de Sun Yat et de Blade et s'efforça d'avancer seul. Il peinait au début pour se tenir droit.

Malgré les épreuves, il avait su conserver sa noblesse.

Au moment où ils atteignaient le poste de garde, les rons se débarrassaient de leurs deux derniers adversaires. Une vingtaine de corps jonchait le sol, où s'élargissait une flaque de sang. De nouveau, Sun Yat chuchota quelques ordres à l'oreille de quatre rons qui remontèrent vers les étages.

Dehors, les premières lueurs de l'aube apparaissaient.

— Par ici, fit Blade. Si je ne me trompe, les quatre hommes qui nous ont livré involontairement le code d'entrée venaient des écuries. J'ai entendu des hennissements.

Effectivement, de nombreux chevaux se trouvaient là. Ils les détachèrent tous. Sun Yat prit en croupe son frère qui ne pouvait se tenir seul en selle. Puis ils sortirent. Les quatre derniers rons sortirent du donjon au même moment et s'emparèrent à leur tour d'une monture. Blade commanda à cinq de ses hommes de prendre un second animal par la bride pour les combattants qui étaient restés aux deux premières enceintes. Ils poussèrent le reste des montures devant eux et s'élancèrent.

D'autres soldats et moines, qui s'éveillaient et avaient été attirés par le remue-ménage, venaient aux nouvelles en sortant de logis situés de l'autre côté du donjon.

Ils se trouvaient sur la trajectoire de la charge folle des bêtes libérées ; tous n'eurent pas le réflexe de s'écarter et quelques-uns furent écrasés. Ils ne furent bien sûr pas en mesure d'intercepter les treize hommes qui fuyaient. D'autant qu'au même instant les premières flammes commençaient à s'échapper du donjon.

Blade comprit alors ce que Sun Yat avait demandé aux quatre rons. Il eut tout de même une pensée pour les femmes qui risquaient de périr dans l'incendie. « C'est la guerre ! » pensa-t-il.

Les gongs d'alerte et des trompes se mirent à retentir. Des moines sortaient de toutes parts, et couraient en tous sens comme des poules affolées.

Ils récupérèrent au passage les groupes laissés en appui, franchissant comme un torrent les trois enceintes, les portes et les ponts-levis ouverts.

Derrière eux l'agitation était à son comble. Des cris, des interrogations s'entrecroisaient. Aucun n'avait encore dû comprendre

ce qui se passait, ni ou était leur supérieur. Ils auraient bien le temps de le rechercher parmi les cadavres carbonisés. Et peut-être s'étonneraient-ils de trouver autant de corps féminins dans les décombres. Le feu progressait à grande vitesse dans les bâtiments dont une bonne partie de la structure et les ornements étaient en bois.

Après avoir chevauché un kilomètre environ, le commando s'arrêta et se retourna. Personne ne les suivait. Le donjon et le temple n'étaient plus qu'une immense torche. Une fumée noire s'élevait au-dessus du sanctuaire et venait brouiller les teintes rouges de l'aurore.

— On va se bousculer à l'entrée du paradis de Jodo ce soir ! dit Blade.

— J'aurais voulu pouvoir offrir de somptueuses funérailles à Gen, regretta Sun Yat.

— Je comprends, fit l'Anglais. Mais je pense que ce grand bûcher funéraire lui aurait plu.

L'ancien khan regardait le tableau dantesque. Ses yeux clignaient encore un peu, mais il supportait désormais la lumière du jour naissant. Il contempla les dix-huit hommes qui l'entouraient.

— Voilà tout ce qu'il reste de l'armée de héros qui est venue me délivrer ?

— Voilà les héros qui sont venus te délivrer, veux-tu dire, répliqua Sun Yat. Nous sommes venus à dix-neuf. Un seul des nôtres est mort, même si je le pleure parce que c'était un grand soldat et un ami.

Sun Tsé ne disait rien, mais son expression montrait qu'il était impressionné.

— Et toi, demanda-t-il à Blade, qui es-tu ?

— Un voyageur entraîné par hasard dans toutes ces péripéties. Mais c'est une longue histoire qu'il serait sans doute préférable de vous conter une fois que vous serez réinstallé dans votre palais. Et nous n'y sommes pas encore.

— C'est juste, allons-y, intima Sun Tsé qui retrouvait rapidement son autorité naturelle.

La troupe se remit en route à travers la plaine sinistre qu'elle avait traversée la veille. Ils atteignirent un village. Le bourg était en effervescence, car l'incendie du temple du Jodo ne passait pas inaperçu. Et les villageois se demandaient ce que cet événement allait encore leur apporter comme catastrophe. Car quoi qu'il arrive au clergé du Jodo, cela n'était jamais bon pour les humbles.

Ils traversèrent l'unique rue et se présentèrent devant le petit poste de garnison, assez semblable à celui qu'ils avaient investi, le premier jour, juste après avoir débarqué.

Sun Yat et Sun Tsé se firent reconnaître par le commandant du poste. Celui-ci fut abasourdi. C'était un petit homme corpulent qui débordait de toutes parts de son armure en bambou. Il ne douta pas un instant qu'il s'agisse bien de son souverain légitime qu'il croyait mort, car il l'avait vu quelques années plus tôt, alors que, simple soldat, il paraissait devant lui lors d'une revue militaire. L'officier soufflait comme un phoque en s'inclinant devant les deux majestés. Il aurait voulu se plier en quatre pour leur être agréable. Mais il glissait, en coin, des regards soupçonneux vers Blade et les Ciphangais. Sun Yat le rassura.

Le commandant mit ses hommes à la disposition des princes, il fit réquisitionner la meilleure maison du bourg – en précisant bien qu'il fallait préparer un bon bain pour les altesses qui voudraient sans doute se délasser. En fait, son nez, si peu délicat fût-il, avait repéré les odeurs qui émanaient de l'auguste personne du khan.

Enfin, des messagers partirent dans toutes les directions avec des missives.

Dès le lendemain, des troupes commencèrent à converger. Blade reconnaissait les uniformes qu'il avait dû affronter le jour de son arrivée dans cette dimension et lors du grand combat. Des officiers venaient faire acte d'allégeance à leur souverain. Ils avaient perdu leur confiance en Taishi, le khan usurpateur, surtout depuis l'expédition désastreuse sur Ciphang. Ils se remettaient mal de la défaite, voyaient Cath affaiblie pour longtemps. Tout était préférable au règne de Taishi, qui ne bénéficiait d'ailleurs quasiment plus du soutien de ses troupes d'élite décimées lors de l'anéantissement de la flotte. Et dans la joie de retrouver leur khan légitime et de voir sonner la dernière heure du Jodo, ils en oubliaient que de chaque côté de Sun Tsé se tenaient Sun Yat, qui commandait le malheureux corps expéditionnaire, et Blade, qui était son vainqueur.

D'heure en heure, les troupes arrivaient plus nombreuses. Il était temps de lever le camp. À la sortie de la ville, Blade aperçut une vingtaine de têtes sanglantes plantées au bout de piques. Il interrogea Sun Yat.

— Ils avaient collaboré avec le Jodo.

« Rien de nouveau sous le soleil », pensa Blade.

La remontée vers la capitale s'annonçait triomphale. Sun Yat fit envoyer des éclaireurs pour l'avertir si leur frère Taishi leur opposait une armée. Mais aucune trace de résistance ne leur parvenait. Au contraire : la rancœur contre les impôts très lourds levés pour la guerre et la haine libérée contre le culte de Jodo ébranlé ralliaient au khan « ressuscité » toutes les villes rencontrées.

Les officiers et les seigneurs tenaient à prendre eux-mêmes la tête de leurs troupes, après être venus rendre leur hommage et prêter serment de fidélité à Sun Tsé.

Une partie du peuple tenait même à se joindre au cortège. Et partout, on croisait les cadavres ou les têtes coupées de collaborateurs supposés du Jodo. Après ce terrible et cruel épisode du dieu sombre, il y aurait du travail pour refaire l'unité nationale, se dit Blade.

— La capitale, annonça fièrement Sun Yat à Blade.

On apercevait une ville immense et rutilante avec une forte dominante rouge et blanche. Au fur et à mesure de leur approche, Blade pouvait distinguer les milliers de bannières qui, comme à Ciphang, décoraient les villes. Des centaines d'hommes et de femmes s'agglutinaient au bord du chemin pour voir passer les colonnes et surtout les héros du jour, Sun Tsé et Sun Yat. Blade et les rons préféraient rester légèrement en retrait, comme ils l'avaient fait depuis leur départ du sanctuaire-prison. Il paraissait peu utile de mettre en avant le rôle des Ciphangais dans la libération du khan.

En lisière de la ville, une ruine massive fumait encore.

— C'est le grand temple du Jodo qui était en construction. Il n'a pas dû échapper à la fureur populaire, expliqua Sun Yat.

L'entrée dans la capitale fut extraordinaire. Des messagers vinrent annoncer que Taishi avait fui avec une poignée de ses fidèles.

De splendides tentures évoquant les hauts faits des grands khans avaient été suspendues sur les murailles.

Les notables de la ville attendaient Sun Tsé devant le grand portail. Ils rendirent leurs hommages à leur souverain retrouvé en s'inclinant très bas. Puis ils se relevèrent et le précédèrent à pied à travers les rues de la capitale. Blade remarquait que tout ressemblait fortement à la capitale ciphangaise. Les mêmes doubles murailles, les mêmes rues tortueuses, presque le même type de palais... si ce n'était qu'ici le rouge remplaçait la dominante verte de l'architecture ciphangaise.

Dès l'arrivée au palais, Blade laissa les deux frères à leurs obligations et à leurs réjouissances et s'empressa d'aller prendre un repos bien mérité dans un appartement que Sun Tsé avait obligeamment mis à sa disposition... avec une belle et jeune servante à la poitrine bien formée.

Il n'eut que peu de temps pour se détendre. Le khan le fit appeler quelques heures plus tard, dans une des nombreuses pièces de son palais. Il y retrouva Sun Yat qui se tenait à côté de son frère. Le souverain était assis sur un trône de bois noir. Les accoudoirs représentaient des aigles, comme le sommet des montants. La pièce

relativement petite était vide. Mais de beaux tapis recouvraient le sol. De chaque côté, des autels aux divinités traditionnelles de Cath avaient remplacé ceux du Jodo. Deux gardes se tenaient contre chaque mur.

— Je t'ai fait mander, noble Blade, parce que je voudrais que tu me rendes encore un service, si tu le veux bien. Nul ne peut savoir à quel point nous te sommes redevables. Voilà de quoi il s'agit. Je veux que les festivités qui vont saluer mon retour soient complètes et inaugurent une ère de stabilité et de paix. Pour cela, il me faut sceller une alliance durable et constructive entre Cath et Ciphang, que je n'aurais jamais tenté d'envahir si mon frère, maudit soit son nom, ne m'avait pas renversé. Je te prie donc d'accompagner Sun Yat en ambassade auprès du Shangun. Vous lui direz que je tiens à conclure un traité de paix et à échanger des ambassadeurs. Mais je connais le Shangun, et je sais qu'il sera particulièrement sensible à ce que cette union politique se double d'une union familiale qui aiderait à la compréhension entre nos deux peuples.

Blade sourit, alors que Sun Yat écarquillait les yeux, faisant mine de ne pas comprendre. L'agent spécial se doutait que cette proposition avait toutes les chances de rencontrer l'assentiment d'Idori. Et si Sun Yat n'avait pas déjà craqué, il ne résisterait sûrement pas longtemps à la troublante princesse, aussi belle qu'intelligente.

Un navire fut affrété en hâte. Ce ne fut pas sans mal, car depuis le désastre naval, il restait peu de navires importants, intacts, capables de traverser le détroit entre le continent et la Grande Île. Et encore moins une jonque d'apparat. Mais les ouvriers s'y attelèrent et en quelques jours le navire fut fin prêt. Il était richement décoré aux couleurs conjointes de la dynastie du khan et de celle du Shangun. La voile de bambou et de toile claquait au vent. Sur le pont, une garde d'élite rendait les honneurs. Les rons du commando spécial étaient déjà à bord. Ils avaient hâte de revoir leur île. Blade et Sun Yat furent amenés au quai dans une chaise à porteurs. Des chœurs de femmes entonnaient des mélodies traditionnelles. Le commandant de la jonque paraissait un peu tendu. Une fois en mer, Blade s'approcha de lui et lui demanda quelle était la cause de son trouble.

— Je commandais une des jonques lors de l'expédition fatale. Je ne peux pas dire que je suis sans appréhension à l'idée de revoir ces côtes.

Blade le rassura.

Quelques heures plus tard, ils croisèrent une petite flottille de bateaux koris. C'était Toshi et les siens. La nouvelle du renversement de Taishi avait franchi le détroit et le jeune marin qui ne se désintéresserait pas du sort de la mission qu'il avait escortée jusque

sur le continent avait immédiatement fait cingler ses navires pour se porter à la rencontre de son ami. Ils escortèrent la jonque d'apparat vers Ciphang.

Toshi proposa de piloter le bateau Cathais directement vers la capitale ciphangaise.

— Est-ce possible ? demanda Sun Yat.

— Bien sûr, altesse, sinon je ne le proposerais pas, répondit-il avec un soupçon d'outrecuidance que Sun Yat était tout disposé à pardonner en ces heures cruciales pour son pays, et pour lui. Il faut juste slalomer entre les îles qui bordent Ciphang. C'est un itinéraire un peu plus long, mais c'est à vous de choisir.

— Très bien, vous avez raison. Une ambassade comme celle-ci se doit de se présenter directement devant le Shangun. Et puis, encadré de deux des héros de Ciphang, Blade et Toshi, qu'ai-je à craindre ?

Tous se mirent à rire.

Après trois jours de navigation, ils parvinrent en vue de la capitale de l'empire Ciphangais. La jonque avançait assez lentement sur un bras d'eau, précédée par la barque de Toshi et suivie de cinq autres bateaux koris. Sur les rives, les curieux se pressaient. La plupart avaient encore en tête la crainte que leur inspirait Cath. Sur le quai, Blade vit s'avancer une incroyable procession. Bannières au vent, troupes d'élite en formation, le Shangun s'avançait avec au bras la princesse Idori plus belle que jamais. Ils étaient accompagnés de Nichiro et Sorayama. Blade regarda Sun Yat. Ce qu'il avait prédit arrivait : le jeune homme ne quittait pas des yeux la jeune femme qui lui était promise si le Shangun donnait son accord. La chevelure d'Idori volait – encore une entorse au protocole –, la robe de soie légère blanche ne dissimulait rien de ses formes. Elle souriait. À Blade ? À Sun Yat ?

Blade n'aurait pas le loisir de le savoir : en mettant le pied sur la passerelle de débarquement, il sentit les premiers symptômes de la translation. Les ordinateurs de Lord Leighton étaient en train de le récupérer. Dans quelques secondes, la douleur serait insupportable. Blade fut traversé par une lance de feu et de ténèbres. Il se plia en deux. Le cerveau informatique du projet DX commençait à le dissocier tandis que le paysage devenait de plus en plus brillant autour de lui et que des myriades de petites étoiles apparaissaient. Sun Yat lança son bras pour le retenir alors qu'Idori se précipitait elle aussi. Il esquissa un dernier geste, comme un au revoir, avant de disparaître.

Sun Yat et Idori tombèrent pratiquement dans les bras l'un de l'autre. Ils regardèrent l'endroit où Blade venait de s'évanouir en fumée. Puis ils plongèrent leurs regards l'un dans l'autre. Et se

sourirent tendrement. Ils venaient l'un comme l'autre de comprendre que tel aurait sûrement été le souhait de Blade. Les Koris comme la foule restèrent pétrifiés. Sorayama écrasait une larme au coin de son œil, alors que Nichiro déglutissait avec peine derrière son masque. Il perdait un ami cher, vite apparu, vite disparu. Quant à Toshi, il s'abandonnait franchement à sa tristesse.

Le mot de la fin revint au Shangun :

— D'où qu'il soit venu, il est passé pour faire le bien. Que son exemple guide nos actes et ceux de nos descendants.

Et disant cela, il s'approcha d'Idori et Sun Yat et posa ses mains sur les leurs réunies.

ÉPILOGUE

Blade regardait l'accorte serveuse qui s'affairait, allant d'un groupe à l'autre, déposant des petits plateaux chargés de boissons sur les guéridons. Il appréciait l'ambiance victorienne chaleureuse du club préféré de J, en même temps que la charmante « entorse à la tradition » qui faisait le service dans la salle, toute de boiserie patinée et de cuir. Enfoncé dans un profond fauteuil, il pouvait se perdre dans la contemplation du plafond décoré de scènes mythologiques où de mutins petits faunes poursuivaient de leurs assiduités quelques naïades dénudées. Voilà une manière plus détendue de faire le débriefing traditionnel qu'entre les quatre murs d'un bureau fonctionnel, comme c'était le lot de la plupart des agents spéciaux à leur retour de mission... Même si le bureau de J était tout à fait accueillant avec ses dorures, ses fauteuils, ses lampadaires... et son bar.

— Vous vous êtes vraiment rarement reposé, cette fois, observa J.

— Il est vrai que j'ai enchaîné les opérations sans vraiment de pause, mais je pense que je vais en avoir le temps maintenant, lança Blade en observant son chef du coin de l'œil.

Le chef des services spéciaux était vêtu d'un élégant complet de tweed. Il ressemblait à tous les hommes d'un âge certain qui fréquentaient le club, et dont certains spécimens se trouvaient là à cet instant. On aurait pu penser qu'il faisait partie du mobilier.

— En somme, vous avez réamorcé un processus de paix entre deux nations, remis un empereur détrôné sur son trône, démocratisé un empire, rehaussé l'image d'un peuple méprisé et abattu un culte démoniaque, scellé peut-être, au-delà de leurs peuples, l'union de deux familles royales, séduit quelques femmes – J adressa un clin d'œil complice à Blade – et ce, en quelques semaines. Êtes-vous sûr de n'être pas guetté par le surmenage ? On ne voudrait pas vous perdre.

— À vrai dire, non. Et j'aimerais même, de ce pas, tenter de conclure l'agréable soirée de réveillon que vous avez prématurément interrompue par votre appel.

— Ah ! fit J, l'air embêté. Justement, je voulais vous dire que Lord Leighton nous attendait dans deux heures pour un nouveau départ.

Blade allait bondir, furieux. Mais il se ravisa, conscient que cela aurait fait tache dans ce club.

— Écoutez, J, malgré tout le respect que je vous dois et l'estime que j'éprouve pour les travaux de Lord Leighton...

J était hilare. « Shocking ! » Tous les visages hiératiques des gentlemen s'étaient tournés vers ce fou qui troublait la quiétude des lambris.

— Ah, Ah, vous devriez voir votre visage, cher ami. Mais ne vous inquiétez pas, c'était une plaisanterie.

J en avait des larmes aux yeux. Décidément, l'imperturbable et pince-sans-rire chef des services secrets savait réserver des surprises.

*Achevé d'imprimer en août 1993
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

— N° d'imp. : 1961 –
Dépôt légal : septembre 1993

Imprimé en France